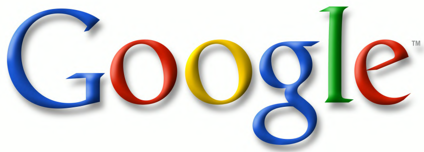


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

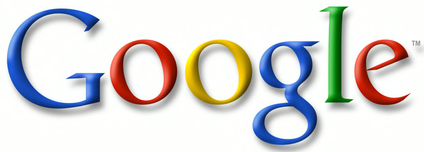
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580793 7





NKV

LA

VALLÉE DE CHARMON

TYP. HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7, BATIGNOLLE,
Boulevard extérieur de Paris.

LA

VALLÉE DE CHARMON

PAR

J. M. DARGAUD

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

Et de quoi se souvenir, si ce n'est d'un amour ?
(JEAN DE MÜLLER, *Lettre inédite*, 1798.)



PARIS

LEDOYEN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS.

L'auteur se réserve le droit de traduction à l'étranger.

1856

J'ai connu tous les personnages de ce petit livre. Aucun d'eux n'existant plus maintenant, je crois pouvoir, avec utilité, publier le drame rapide auquel se rattachent leur vie et leur mort.

Ces pages furent écrites, autrefois, à la campagne, dans la vallée même de Charmon, sous l'émotion des événements que j'ai racontés.

Quoique mon goût, mes études de chaque jour, et le poids des pensées de mon siècle m'inclinent irrévocablement à l'histoire, je confie néanmoins sans hésitation, à l'éditeur qui veut bien me le demander pour l'impression, ce manuscrit d'une heure de lecture.

J'y retrace l'époque inquiète où l'homme, après l'adolescence et avant la maturité, traverse la jeunesse en l'embrasant, et où il brûle tout ce qui est autour de lui du feu qui est en lui ; préparant ainsi pour longtemps à son âme, sans le savoir, la cendre et le vide.

Si l'expérience n'est pas un vain mot, ce livre doit être bon à plusieurs. Il signale de dangereux

écueils. Je désire qu'il soit pour tous, en morale, ce qu'est, en navigation, pour les passagers et pour les marins, le récit d'un naufrage.

Paris, le 8 avril 1856.

PREMIÈRE PARTIE

LA
VALLÉE DE CHARMON



I

L'air était tiède et calme. Nul pli ne sillonnait la surface de l'eau, nul souffle ne murmurait dans la forêt. D'innombrables feuilles d'automne jonchaient la terre. Le soleil couchant disparaissait avec majesté derrière la montagne. Le pâtre chantait en poussant devant lui son troupeau. Des nuées de corbeaux s'abattaient çà et là sur les collines, au milieu des chemins, puis, reprenant leur essor, s'élevaient d'un vol pesant vers le ciel.

Un peu à l'écart, près du sentier qui court

sur les hauteurs d'une fraîche vallée de l'Autunois, un jeune homme était à demi couché dans les broussailles. Son visage méditatif et pâle annonçait une vie sérieuse. Ses cheveux noirs retombaient comme le saule sur ses tempes et voilaient son front de leur ombre. L'expression de ses yeux était indéfinissable. On eût dit qu'étranger à tout ce qui l'entourait, il contemplait au dedans et sans fin l'horizon d'un monde invisible dont son regard reflétait par instants les splendeurs en brillants et rapides éclairs. Tel était George***. Sa tête reposait pensive au-dessous d'une roche blanche environnée de lianes et de bruyères. Près du jeune homme gisaient son sac de voyage et son bâton d'érable.

George aimait les voyages pédestres. Depuis quelque temps il s'était mêlé aux pauvres habitants des campagnes. Il se contentait de leur hospitalité, il s'asseyait à leur table de châtaignier, et s'intéressait à leurs

histoires, à leurs labeurs, à leurs plaisirs.

La veille, il avait fait une bonne rencontre dans la forêt. Dès qu'il en eut franchi le seuil, il entendit des sons lointains qui cessaient par intervalles pour reprendre aussitôt. Peu à peu, il distingua les coups régulièrement cadencés d'un maillet de bois sur les branches élevées du fayard ; c'était la récolte des faînes. Il s'approcha de plus en plus vers trois sœurs belles et rieuses, filles d'un riche fermier. Elles déployaient sous l'arbre une vaste toile pour recevoir les fruits qui se précipitaient comme une grêle. George les regarda quelque temps, puis il saisit l'un des bouts de la toile, et par de gais et simples propos, il gagna leur confiance et leur amitié. D'abord silencieuses à son aspect, elles recommencèrent à causer et à jouer en lui faisant mille avances de jeunes filles. Il fallait voir, à chaque coup du hardi paysan sur la cime de l'arbre, la pluie de faînes qui tombait,

et les rires prolongés, et les cris de joie, et les artifices renaissants pour s'attirer la préférence du jeune homme. Lorsque vint l'heure du goûter, elles invitèrent George à s'asseoir près d'elles sur l'herbe et à partager leur repas. C'était pour elles un ancien ami. Lui, accepta une place à côté d'elles, il mangea de leur crème et de leurs raisins, il écouta leurs chants agrestes, et ce n'est pas sans regret qu'il se sépara de ces charmantes filles.

Ainsi vivait George au milieu de ses habitudes nomades. Il plongeait dans les ravins, gravissait les crêtes escarpées et se recueillait sous les ramures des futaies. Sa pensée se transformait et s'épurait sans cesse; elle se colorait dans le prisme divin de l'arc-en-ciel, elle se parfumait dans le calice des fleurs, elle se baignait dans la blanche lueur des étoiles; elle se perdait et se retrouvait dans les mystères innombrables et dans les profondeurs sublimes de l'infini.

Au moment cependant où nous avons découvert le jeune voyageur, un souvenir de femme communiquait à ses rêves un enchantement de plus. George était tout absorbé dans cette douce contemplation, lorsqu'un énorme fragment de granit, se détachant de la montagne, vint rouler à ses pieds et le tira brusquement de sa radieuse extase.

Il se leva, reprit son sac de voyage, puis, ramassant son bâton, il s'en aida pour descendre jusqu'au chemin frayé qui longe la vallée. Elle lui apparut alors dans toute son étendue et dans toute sa beauté. La *rivière Rouge,* ainsi nommée à cause de la teinte de ses eaux, la traversait mollement. Sur les bords verdissaient les prairies. Les grands bois grimpaient au renflement des coteaux et couronnaient les hauteurs. Le soleil ne laissait après lui qu'une mourante lumière sur le chaume des toits et sur les cimes dorées des arbres. Plus d'oiseaux dans l'air, plus de labou-

reurs dans les champs, plus de troupes de vendangeurs sur les chemins. Les derniers sons de l'*Angelus* avaient cessé de vibrer. Tout se préparait au repos.

Ce silence universel fut un avertissement pour George. Il se dirigea vers une fontaine cachée dans les fougères. Elle était entourée de ronces, et des salicaires l'ombrageaient de leurs clochettes roses. Le jeune homme chercha quelque temps sa tasse de cuir, et songeant qu'il l'avait placée par distraction dans le sac qu'il portait avec lui, il se pencha sur la fontaine et but à plusieurs reprises dans le creux de sa main. Enfin il continua sa route, préoccupé de la seule pensée d'un gîte pour la nuit. Il avait marché plus d'une heure. L'obscurité était devenue profonde. Plusieurs fois, avec ce tact de voyageur qu'il avait acquis dans ses courses, George avait changé de chemin, lorsqu'il vit venir un cavalier précédé d'un paysan qui tenait une tor-

che. A peine avait-il observé que le costume du cavalier était celui d'un chasseur, qu'un chien s'élança sur lui. Plus prompt que l'éclair, George le renversa d'un coup de son bâton noueux.

— Ici, Tom, ici ! s'écria le chasseur d'une voix rude, laisse en paix les malfaiteurs et les mendiants.

— Merci de votre courtoisie, monsieur, dit George en s'avançant hardiment, les vagabonds comme moi n'ont pas besoin de secours, ils savent se protéger eux-mêmes.

Soudain, quoique ces hommes se fussent bien peu vus dans leur vie, ils crurent se reconnaître à la lueur de la torche. Leurs regards se rencontrèrent un instant. Toutefois, ils ne s'adressèrent pas une parole, et, sans s'expliquer le mouvement irrésistible qui les entraînait, chacun poursuivit son chemin dans une direction opposée. Un long pressentiment de malheurs s'empara de leur âme à tous deux.

Se retrouveraient-ils jamais ? Voilà ce que se demandait le chasseur. Telle était aussi la question que se faisait George intérieurement, lorsqu'il arriva devant une maison dont la cour était fermée d'un petit grillage en bois, à hauteur d'appui.

II

Avant de frapper à l'humble porte, George s'arrêta, tout ému de reconnaissance pour le monde primitif qu'il allait quitter. Il s'était retrempé dans l'innocence de ces mœurs patriarcales. Il avait respiré pour quelque temps le parfum matinal de ses jeunes années. Oh! qu'il aurait voulu s'y replonger, dans cet Eden dont il ne s'était pas encore séparé! Mais le démon de sa destinée l'entraînait.

Un léger bruit rappela George à lui-même.

Il entrevit sur le seuil de la modeste habitation un vieillard, qui s'écriait en examinant le ciel :

— C'est le vent du nord, il fera beau demain pour les œuvres.

George entra presque en même temps que le vieillard dans une chambre qui servait à toute la famille.

— Mon père, dit-il, je viens vous demander un abri pour cette nuit.

— De grand cœur, monsieur, répondit le vieillard, en ôtant à demi son bonnet de laine.

George, à la clarté douteuse d'une lampe de plomb, jeta les yeux autour de lui. Des flèches de maïs renversées, des tresses de lin, des grappes de raisin noir et blanc pendaient en guirlandes le long des poutres. Les meubles étaient d'une rare propreté. Une table étroite traversait toute l'étendue de la chambre; elle était couverte de mets simples et de cruches de grès.

— Mes teilleurs soupent ici ce soir, dit le vieillard en s'adressant à George. Ils seront bien honorés, ainsi que moi, de votre présence au milieu de nous.

Alors, à l'exemple du vieillard, d'agiles garçons et de fraîches paysannes prirent place à table. Le vieillard fit asseoir George près de lui. L'arrivée inattendue d'un étranger comprima d'abord l'explosion de la pétulance villageoise. Mais peu à peu les visages s'épanouirent, les propos s'animèrent. La gaieté, un moment contenue, s'échappait à flots bruyants, moussait et pétillait comme le cidre dans les verres. Que de naïves chansons ! que de vifs refrains ! quels rires et quelle joie !

— A la santé de notre hôte ! s'écria George.

— A sa santé ! redirent les paysans en chœur ; et les verres pleins s'entre-choquèrent dans un cliquetis retentissant.

Ce fut le signal de la retraite. Chacun se

remit à l'ouvrage. Le vieillard se pencha vers le feu en avançant ses mains froides et ridées, tandis que George, debout devant la cheminée, considérait avec intérêt les images grossièrement peintes qui la décoraient. C'étaient *le Juif errant*, *Napoléon*, *saint Bernard*, le *Christ* et *la Vierge*. George causa avec le vieillard ; puis, s'asseyant sur une chaise de bois, à l'un des coins de l'âtre, il ne tarda pas à s'assoupir, tout en rêvant.

Il se rappela successivement les figures de la cheminée. Sa méditation monta et descendit tour à tour ; puis toutes ses idées se noyèrent doucement dans sa fantaisie. Oh ! quelle extase fut la sienne ! Que de songes divins, que de bruits charmants, que d'harmonies suaves chantèrent dans son âme ! De temps en temps le bourdonnement rapide et monotone du rouet le faisait souvenir du toit qui l'abritait. Quelquefois une voix pure de jeune fille suivait la note sim-

ple et mélancolique d'un air champêtre; quelquefois, une poignée de chenevottes, lancée dans le foyer, illuminait toute la chambre, qui retombait bientôt dans l'obscurité. Enfin, le vieillard prononça d'un ton grave la prière du soir. Ce fut le terme de la veillée, ce fut l'heure des adieux. Chacun se retira. Le feu fut recouvert de cendres, et George, s'étant dirigé vers le lit qui lui était destiné, s'enveloppa de ses rideaux de serge et s'endormit d'un sommeil profond.

Le lendemain, lorsqu'il se leva, tout le monde était aux travaux des champs; il n'aperçut que le vieillard, auquel il demanda s'il connaissait Mme d'Orcley.

— Je la connais, reprit vivement le vieillard. Cette ferme lui appartient. J'ai fait un voyage chez elle cette semaine. Tenez, sa demeure est à plus d'une journée de marche, derrière la seconde de ces montagnes. Mme d'Orcley se trouve seule, en ce moment,

à Charmon, avec sa nièce, une belle personne dont le mari se rendait hier par ce chemin à une grande partie de chasse.

— C'est bien lui que j'ai rencontré, se dit George en lui-même.

Et, prenant congé du vieillard, il se remit en route.

III

George, en gravissant la montagne, pressait ou ralentissait le pas. Il marchait légèrement et son cœur battait vite. Une femme au fond de sa pensée renaissait plus belle, à mesure qu'il s'avançait. Autour de lui, l'image d'une femme errait dans le sentier, ou flottait dans l'air, ou lui souriait dans les nuées. Mais c'était une chimère qu'il caressait. Cette femme n'était pas libre. Elle n'avait entrevu George que peu de jours. Sans doute elle avait oublié jusqu'à son nom.

— Je ne veux pas, je ne dois pas l'aimer, se disait George, et, secouant la tête tristement, il s'efforçait de faire diversion à sa peine secrète.

Il considérait en passant la renoncule et la violette qui grimpent depuis l'herbe du ruisseau jusqu'au chèvrefeuille de la haie. Il se penchait pour écouter le petit oiseau qui chante du creux de son nid de mousse. Il se baissait pour toucher de la main les jolis agneaux qui broutent dans la lande fleurie. Il se détournait pour voir les bœufs accroupis le suivre, tout en ruminant, de leur paisible et fixe regard, jusqu'à ce qu'il eut disparu derrière l'échelette. Il mouillait son visage à l'humide poussière que l'eau fait jaillir du rocher, avant de se perdre en filets d'argent dans le ravin. Quand George atteignit l'autre versant de la montagne, ce fut une joie pour lui de revoir ce vaste bassin bordé de hauteurs, semé de ruines, où, comme une couleuvre qui se replie sous le taillis, l'Arroux

coule en serpentant dans les roseaux. A mi-côte, une ville dresse ses tours et ses clochers. C'est Autun, la pauvre vieille reine des Gaules, déchue, découronnée, presque ensevelie sous ses décombres. Elle est si pleine de silence et de tristesse, tant de débris l'entourent, une teinte si sombre brunit ses édifices, qu'on la prendrait pour une ville morte, couchée depuis mille ans dans ses broussailles. Ah ! sous son linceul de siècles et de mousse, qu'elle paraissait belle à George ! mais surtout qu'elle lui était chère ! C'était le berceau de sa famille, où chaque année le ramenait lorsqu'il était petit garçon, et où fumait encore le toit vénéré des ancêtres.

George, qui aimait ce pays, s'appuya contre le tronc d'un châtaignier, et ses regards s'arrêtèrent sur les murs de la ville. Ces murs croulants sont beaux avec leurs tours qui s'élèvent majestueusement de distance en distance. Deux portes romaines attirèrent l'attention

de George. Leurs cintres surmontés d'un double rang d'arcades, leurs pilastres et leurs colonnettes ont une grâce antique. George considéra aussi la noble cathédrale, dont le pied domine la ville et dont la flèche s'élance avec les montagnes. En s'éloignant, il laissa derrière lui la plaine et les monuments. On ne peut savoir jusqu'où l'aurait emporté son rêve sans un torrent qui lui barra le chemin. George n'hésita pas. Il jeta son sac par de là le torrent, il coupa une branche recourbée avec laquelle il saisit la cime d'un jeune verne qu'il abaissa, non sans effort, au-dessus de l'eau. C'est à l'aide de ce pont qu'il sauta sur l'autre rive. Ne sachant pas précisément dans quelle direction il se trouvait, sa décision fut bientôt prise. Il se hâta de monter la côte escarpée qui se dressait devant lui. Il apercevait au milieu des rochers, sur la hauteur, un pâtre assis dans l'immobilité d'une statue de granit. De loin, le pâtre fit un signe

expressif à George, et George évita jusqu'au moindre bruit. Il vint s'asseoir près du berger, qui tenait à terre un long fusil et qui attendait à l'affût les lapins sauvages de la montagne. Après vingt minutes de silence, George parla le premier.

— Camarade, dit-il, en frappant sur l'épaule du paysan, il n'y a rien à faire ce soir.

— C'est vrai, reprit le pâtre. Vous n'avez pas été lent, monsieur, à jeter un pont sur le torrent, et, par saint Ladre! je n'aurais pas mieux sauté ni plus hardiment, moi qui ai l'habitude de cela.

Ces paroles n'étaient pas une faible marque d'estime. Alors ces deux hommes se mirent à causer familièrement, et gagnèrent la cabane du pâtre, où ils se couchèrent à la tombée de la nuit. Le pâtre était debout avant l'aube. Il s'approcha de George qui dormait encore, lui prit la main et lui dit :

— Dieu vous garde, je vous souhaite un bon voyage.

Il sortit, et les sons de la cornemuse, qui s'éloignaient peu à peu, achevèrent d'éveiller George. Il était étendu sur un lit de bruyères et son sac lui servait d'oreiller. La cabane sous laquelle il avait reposé était faite de charmille, de branches de chêne et de palmes de fougère. L'alouette chantait tout à côté dans le sillon. George se leva et sortit à son tour. Quelle fut sa surprise de voir au-dessus de la porte deux touffes de gui qu'il n'avait pas remarquées la veille. C'était le symbole de l'immortalité de l'âme dans la Gaule primitive. Le pâtre n'avait pas immolé deux taureaux, il ne s'était pas servi, pour cueillir l'arbuste sacré, d'une serpe d'or, mais il y attachait certainement quelque idée religieuse, et grâce aux soins du pauvre berger, le signe pieux sur lequel avaient passé tant de conquêtes et tant de siècles reparaissait de nouveau. Un

rayon matinal le colorait de mille teintes roses, l'illuminait d'une gerbe étincelante et jouait au milieu de ses feuilles flétries. Ce n'est pas sans plaisir que George retrouva dans ce pays, profondément druidique, le vieil emblème druidique suspendu au seuil de la cabane. Il partit, et se retourna plus d'une fois pour le regarder.

IV.

Midi venait de sonner dans la vallée.

La maison grise de Charmon se perdait à demi sous les lianes. Comme un nid dans les rameaux, cette maison cachée sous les feuilles se dessinait, au milieu d'arbres centenaires, avec ses volets verts et son toit de sapin.

Au bas de la chenevière, un folâtre enfant dépouillait un groseillier, près d'une jolie levrette engourdie au soleil.

Le vieux jardinier, penché sur ses arbres, les émondait en sifflant.

Mme d'Orcley, la maîtresse de ce lieu paisible, faisait une lecture mystique dans un petit oratoire faiblement éclairé d'un jour mat.

Sous les vernes, au bord du courant où se désaltèrent les biches des bois voisins, la nièce de Mme d'Orcley, Marie de Salisi, tout en songeant, baignait et regardait frémir au fond du flot, dans la mousse, ses pieds blancs et purs comme un marbre de Canova.

Tout à coup, un pas mesuré s'avança dans la grande allée. A travers les branches, Marie vit un jeune homme de l'air le plus noble sous les vêtements les plus simples. Elle tressaillit. Il marcha droit au jardinier, qu'il pria d'annoncer George ***. Marie avait deviné ce nom. Mais quand elle l'entendit prononcer, il retentit dans son cœur, où péné-

trèrent de vagues délices mêlées de crainte.

Mme d'Orcley quitta sa lecture avec empressement pour recevoir George. Son fils, le petit Jules, accourut bientôt suivi de la levrette Stella, puis Marie entra la dernière. L'intimité de l'hôte nouveau avec les habitants de Charmon s'établit en quelques instants.

A six heures, quand le dîner rassembla tout le monde autour de le table de famille, on aurait cru, à l'aisance affectueuse des convives, qu'ils étaient unis par les plus doux liens de la parenté ou de l'amitié. On aurait pu remarquer, tout au plus, sous la bienveillance, un peu de réserve entre George et Mme de Salisi, la nièce de Mme d'Orcley.

V

Mme de Salisi était fort jeune; elle n'avait pas encore vingt-deux ans. Son imagination, quoique chaste, était très-vive, et son cœur très-ardent.

Elle avait la taille svelte, un peu languissante. Les pressentiments baignaient son front et ses tempes. Ses cheveux étaient longs et noirs, son nez délicat, ses yeux bruns, grands et profonds; ses joues pâles, et sa bouche mystérieusement expressive, même dans le silence. Sa grâce cachait une passion

dormante, dont on ne se rendait pas compte d'abord et que l'on soupçonnait pourtant.

La présence de George, le premier jour et les jours suivants, produisit un changement merveilleux dans Mme de Salisi. Sa beauté éclata du dedans avec une sorte de magnificence. Ses regards eurent une flamme, ses lèvres une âme, sa physionomie un ciel. Elle se transfigura, semblable à ces portraits de femmes qui, malgré leur charme, paraissent d'un prestige douteux, jusqu'à ce qu'ils soient à leur place, jusqu'à ce que le rayon descende sur eux et d'un éclair leur communique la vie.

VI

Tantôt Mme de Salisi habitait le château de Marnay avec son mari, et tantôt la maison de Charmon avec sa tante. C'étaient ses deux résidences, situées à une distance de trois quarts de lieue. Soit dans l'une, soit dans l'autre, elle avait une écurie particulière pour deux bêtes favorites qui ne la quittaient jamais, non plus que sa petite levrette Stella. Ces deux bêtes étaient une jument et une ânesse.

La jument s'appelait Flamette. Elle avait

la robe isabelle, la croupe limousine, la queue longue et mobile, les jambes fines, une étoile blanche au poitrail, l'encolure charmante par la souplesse du cou et par le jet de la crinière d'un blond de feu. Ses yeux étaient vifs et doux, un peu sauvages, comme ceux d'un daim; sa bouche tendre avait été faite pour lécher. En tout, elle avait une tête exquise et une expression moitié d'un chien, moitié d'un faon, qui attirait.

On avait baptisé l'ânesse du nom de Babet. Elle était grande et robuste. Elle avait le poil roux, et le dos fortement marqué d'une raie noire. Babet était simple, patiente, dévouée, aussi bonne, en un mot, que Flamette était belle. Elle paraissait être sortie toute vivante, avec son air de brebis, des toiles des vieux maîtres flamands de la fin du moyen âge.

George étant entré par hasard dans l'écurie, un petit paysan lui apprit que Mme de Sa-

lisi visitait plusieurs fois par jour ses deux bêtes, se plaisait à les caresser, et parcourait souvent avec elles, surtout avec l'ânesse, les environs.

Elle montait Flamette pour la promenade; elle ne montait que bien rarement Babet. Elle s'en allait à pied avec elle et avec le petit paysan, dont c'était la besogne de soigner les bêtes et d'accompagner sa maîtresse.

Un matin que l'aube entr'ouvrait le ciel et que la rosée blanchissait les prés, George aperçut, en effet, Mme de Salisi qui descendait le sentier de la vallée dans ce rustique équipage. Elle était à côté de Babet, dont le petit paysan tenait la bride, et qui était bâtée de deux paniers pleins. George suivit un peu de loin celle que, dans son cœur, il nommait déjà Marie. Pour n'être point reconnu, il s'arrêta au coin d'un pâtis marécageux. Une paysanne y gardait trois vaches en filant une quenouille chargée de laine. George vit Ma-

rie qui pénétrait dans une chaumière, puis dans une autre, et qui s'acheminait à une troisième.

— Où va donc ainsi la jeune dame? dit-il à la bergère.

— Où elle va? à son plaisir et à celui du bon Dieu. Elle porte à ceux qui n'ont pas; elle porte le vin, le pain, le petit salé, sans compter le bois, le grain et l'habillement qu'elle distribue à Marnay et à Charmon. Elle ajoute de l'argent quand il faut, et tout ça avec un sourire qui brille mieux que l'argent et qui réjouit plus que les provisions. C'est Babet qui marche côte à côte de madame. Allez! cette bête-là sait ce qu'elle fait. Elle a plus de charité que bien des chrétiens; aussi elle est fêtée partout dans la campagne et aimée du pauvre monde. Madame pourrait mourir que Babet ne manquerait jamais. Les villages la nourriraient plutôt. M. le curé de Broyes en parlait dans son

prône, dimanche, à la grand'messe, et disait que Babet ressemble à l'ânesse qui menait en Égypte la sainte Vierge et l'enfant Jésus.

George, saluant de la main la paysanne, revint à Charmon. Il s'expliquait maintenant la gaieté habituelle de Mme de Salisi aux déjeuners. Cette gaieté signifiait : Je suis contente. Il n'y a pas un malheureux autour de Marnay et de Charmon. Toute faim a sa soupe aux châtaignes dans la vallée, et même quelque chose de plus. Je donne le nécessaire à ceux qui ne l'ont pas, et à ceux qui l'ont, je donne un peu de superflu.

. Touchante gaieté, qui venait de l'âme et qui se communiquait à l'âme !

VII

La rivière Rouge était très-poissonneuse. George souhaita d'y pêcher. Mme d'Orcley fit donc préparer par Pierre, son domestique de confiance, des filets pour son hôte. Mais, elle, qui craignait la chaleur et la fatigue, se résolut à rester à Charmon. Marie, encore retenue par la prudence, n'osa quitter sa tante, malgré son désir secret d'accompagner les pêcheurs.

Elle vit du perron George marcher vers le hangar où les filets étaient suspendus. Il les

chargea sur son épaule, et, avant de disparaître dans le chemin tournant, il salua tendrement Marie d'un de ces regards qui sont des aveux.

Marie alors rentra pour prendre son ouvrage, et alla s'établir, en compagnie de sa tante, sous les marronniers, l'endroit le plus frais de l'enclos.

Après un silence :

— N'est-ce pas, Marie, dit Mme d'Orcley, que nos heures passent plus vite depuis l'arrivée de George? Ne te semble-t-il, pas mon enfant?

Marie s'inclina timidement et continua sa broderie.

— Je ne trouve à George qu'un défaut, reprit Mme d'Orcley.

— Lequel? ma tante.

— C'est de me vieillir. Sa mère est ma plus ancienne amie. Lorsqu'il était petit, que de fois, près d'elle, je l'ai bercé dans mes bras!

que de fois il s'est endormi sur mon sein! Maintenant, c'est un homme. Rien ne me plaît comme sa simplicité aisée, son esprit d'aigle et sa familiarité caressante. J'en suis fière autant que s'il était mon fils. Mais, dis-moi, mon enfant, dans ce peu d'instants que George demeura près de nous, l'année dernière, ton mari n'eut-il pas quelque ombrage?

— M. de Salisi, vous le savez, ma tante, est prompt à s'inquiéter; il est prompt aussi à se calmer.

— Eh bien! c'est moi qui suis presque jalouse de George. Ne m'enlève-t-il pas sans cesse mon petit Jules?

— Oui, ma tante, mais c'est Tony, votre bon vieux jardinier, qui est le plus irrité. Votre colère n'est rien auprès de la sienne; car, chaque jour, George donne à Jules les meilleurs fruits de votre verger et les plus jolis dahlias de votre parterre.

Mme d'Orcley regarda sa nièce avec enjoue-

ment. Toutes deux causaient sous les marronniers. Mme d'Orcley, couchée dans un long fauteuil, avait une attitude d'indolence. Quoiqu'elle ne fût plus jeune, elle était toujours belle, mais d'une beauté maladive et fatiguée. Sa physionomie était encore charmante, et, l'on eût dit, par moments, que l'âme d'un ange brillait dans ses yeux ou souriait sur ses lèvres. Pieuse et indulgente, perdue dans la région des songes ascétiques, elle avait traversé le monde sans l'observer; elle en avait souffert sans le connaître. L'âge ne l'avait point instruite, et son inexpérience était complète. Marie, assise aux pieds de sa tante, sur un coussin, avait laissé retomber sa broderie.

Jusque-là son isolement l'avait préservée de l'amour. Unie malgré elle à M. de Salisi, sa vie avait été triste. Mais George était survenu, et voilà qu'une émotion nouvelle s'était emparée de Marie; voilà qu'un trouble

adorable s'était éveillé dans son cœur. Dès que le courrier arriva, elle saisit une lettre sur laquelle se fixa toute son attention.

— Une lettre de mon mari à vous, dit-elle à sa tante, en rompant le cachet. Elle était d'une pâleur mortelle et d'une anxiété inexprimable, pendant que Mme d'Orcley lisait les lignes qui lui étaient adressées. Enfin Mme d'Orcley reprit :

— M. de Salisi m'annonce une autre chasse, il ne reviendra que dans quinze jours.

Ah! sans oser se l'avouer, Marie ressentit une joie secrète. Ses joues retrouvèrent leur fraîcheur, ses yeux brillèrent d'un doux éclat, et toutes ses fibres palpitèrent de plaisir et de confusion.

Elle éprouva le besoin de marcher, et comme elle faisait une seconde fois le tour des parterres, le vieux jardinier lui présenta un carnet qu'il avait ramassé dans une de ses plates-bandes.

Marie reçut le carnet et continua sa promenade. Le petit livre de maroquin, dont le ressort avait été heurté en tombant, s'ouvrit tout seul. Il ne contenait qu'une rose blanche habilement fixée à une page de satin. Au bas de la page on lisait : *Charmon*, 17 *octobre* 183. ; puis le double chiffre entrelacé de Marie et de George.

Marie fut inondée de bonheur. Cette fleur était celle qu'elle avait détachée de son sein l'année précédente et qu'elle avait donnée à George, d'un premier mouvement, la veille de son départ.

Cette preuve inattendue que le hasard lui envoyait remplit sa poitrine comme d'une bouffée de parfum.

Marie se glissa dans le salon, déposa furtivement le carnet sur une table, et retourna auprès de sa tante.

A peine était-elle assise, qu'une petite voix s'écria soudain :

—Quelle heureuse pêche! Anguilles, truites, brochets, je crois que nous avons dépeuplé la rivière. Venez, venez donc voir tous les poissons que nous avons pris, George et moi! Et le petit Jules entraîna sa mère. Marie se disposait à les suivre et s'élançait déjà, lorsque George, qui s'était approché entre les marronniers, lui saisit la main qu'il pressa en l'aidant à se relever. Marie s'appuya tout émue sur le bras de George. Ils s'éloignèrent lentement à travers les arbres, dans la direction de la maison où les précédait Mme d'Orcley.

VIII

Quand Mme de Salisi eut admiré, au gré de Jules, la pêche de la journée, elle descendit au jardin avec George. Ils s'y promenèrent quelques instants avant le dîner.

Le soleil brillait moins ardent, les ombres s'allongeaient un peu, et les hauts sommets, se détachant sur un fond d'or, nageaient majestueusement dans une vapeur bleuâtre.

— Quels beaux lieux ! s'écria George.

— Vous avez donc, reprit Mme de Salisi, un goût bien vif pour nos montagnes, nos grands bois et nos ruines ?

— Je l'avoue, je respire mieux au sein de cette puissante nature. Ce pays d'Autun est le plus druidique de la terre. Ah ! le bonheur serait d'habiter quelque coin écarté de ces forêts.

— Oui, n'est-ce pas ? parmi les légendes de nos nourrices et les apparitions des temps anciens.

— Il est vrai, dit George, que des fantômes peuplent ces retraites sauvages. Depuis que je suis ici, chaque soir, je crois apercevoir dans les crépuscules des troupes de druides tout vêtus de lin. Ils errent çà et là, entre les hêtres et les châtaigniers gigantesques; puis ils s'asseyent pour méditer sur l'immortalité au bord des eaux courantes, ou bien ils s'agenouillent pour prier le

Dieu unique devant leurs autels de pierre.

— Ces hommes terribles m'effrayent, dit Mme de Salisi ; j'aime mieux penser à la Velléda de nos traditions autunoises. Quelle grâce dans cette fille de la Gaule, lorsque, sortant du brouillard des forêts sacrées, elle s'avance avec sa tunique blanche, sa ceinture de feuilles de chêne, sa gerbe de gui, sa faucille de prêtresse et sa couronne de verveine nouée autour de la tête !

— Et pourtant, dit George en soupirant, ce n'est pas elle que je vois, ce n'est pas elle qui m'adoucit ces rudes horizons.

— Qui est-ce alors ? dit Mme de Salisi en baissant les yeux.

— C'est une autre femme, chère Marie, poursuivit George, c'est vous, sans que vous le sachiez peut-être. Vous êtes le charme de cet âpre pays ; vous êtes la poésie et comme le sourire de ces sévères solitudes.

Et Mme de Salisi devint toute rêveuse ; et la

cloche du dîner, qui sonna tout à coup, n'interrompit que la conversation des lèvres : celle du cœur continua.

IX

Depuis cet entretien, George fut enivré. Une sorte de mirage flotta autour de lui. Ce mirage naissait d'un geste, d'une attitude, d'un mot de Mme de Salisi, d'un rayonnement de ses longs cils, d'un pli de sa robe, d'un de ses pas sur l'herbe, du moindre signe, du moindre parfum, du moindre souvenir d'elle.

Tout le jour, cet enchantement transportait George. Il décroissait, mais il ne cessait pas entièrement dans le sommeil, qui en était comme le reflet voilé. La nuit même

était encore traversée par les plus doux songes.

Le mirage se renouvelait au réveil avec une intensité, avec un redoublement que rien ne peut exprimer. Et un seul de ces réveils de George à Charmon, entre ses rideaux bleus, tandis que, par l'imagination, il ressuscitait Marie des ténèbres du rêve, et qu'elle en sortait radieuse, aux humides splendeurs de l'aurore, au chant des merles, au frissonnement des fayards, aux bêlements qui s'élevaient des étables, aux mugissements qui arrivaient des prairies; — oui, un seul de ces réveils valait mieux dans sa minute que toute une vie d'ambition ou de gloire; car il contenait un amour, ce bien suprême, ce miracle, dont le foudroiement délicieux et sublime fait d'un homme plus qu'un homme, — presque un dieu!

X

George profita de son voyage dans l'Autunois pour visiter un voisin de Mme d'Orcley. Ce voisin mystérieux ne voyait personne, lorsqu'il habitait sa campagne de Bourgogne, située à deux lieues de Charmon. Il imprimait une sorte de terreur d'opinion par le rôle qu'il avait joué à la Convention nationale. Dans tout le pays, on ne l'appelait que le Régicide. Il sera désigné ici sous le nom de Vendel, le

nom de sa mère, son nom véritable appartenant à l'histoire.

Il avait un fils, Edmond***, le pamphlétaire le plus ardent de la presse révolutionnaire et l'ami le plus dévoué de George.

Marie et le petit Jules accompagnèrent George quelques minutes, lorsqu'il partit pour cette visite.

Tout en causant, ils s'avancèrent jusqu'à la pêcherie, dont les eaux dormaient immobiles sous l'ombre des mélèzes et des trembles. Les herbes des rives soulevaient leur verte crinière et retombaient échevelées au milieu des marguerites et des boutons d'or. Des papillons volaient çà et là, se posaient sur les fleurs, reprenaient leur essor, et dans leurs tourbillonnements décrivaient mille cercles radieux. Avec plus de grâce encore, des demoiselles, toutes vêtues de rubis et de diamants, déployaient leurs antennes aux cils de soie, leurs longues ailes

de crêpe et leurs anneaux de pourpre, d'émeraude et d'azur. Petits mondes lumineux lancés avec tant d'autres à travers l'espace! George et Marie, dans une sorte d'éblouissement, suivaient du même regard ces délicates créatures de l'air.

— Que j'aime cette retraite ! dit Marie. Et vous la quittez !

Et comme George faisait un mouvement pour revenir sur ses pas.

— Non, non, dit-elle, vous vous devez à l'amitié. Je vous donne ce jour, ajouta-t-elle avec un geste de tendre regret, puis elle s'éloigna avec Jules en soupirant.

George se retourna pour la voir. Il s'élança ensuite sur le grand saule recourbé et y resta suspendu au-dessus de la pêcherie, afin de l'apercevoir encore. Quand elle eut disparu, il se laissa glisser à terre. Une douce ardeur d'amour le ravissait.

Il marcha plus d'une heure vers le domaine

de M. Vendel. Il y fut accueilli par Edmond, avec cette joie que ressentent les solitaires à l'aspect d'un ami.

Le conventionel était absent. Des affaires l'avaient rappelé aux environs de Paris. Edmond était demeuré seul. C'était un journaliste plein de feu, qui se reposait de ses fatigues et de sa passion dans la campagne de son père. Après avoir embrassé George, il entama une discussion politique. Il y avait des semaines qu'il n'avait parlé, il s'en dédommagea en attaquant les gouvernements et en maudissant la société.

— Anathème sur elle ! s'écria-t-il, jusqu'à ce qu'elle ait fait disparaître les pauvres de son sein.

— Utopiste ! répondit George. Puisque la richesse et la pauvreté sont des faits nécessaires, indestructibles, sache les admettre. Puisque la société est l'œuvre de Dieu, ne cherche pas à la briser sous ta main d'homme.

Tu succomberais à la peine. A côté de ta fière théorie des droits, il faudrait formuler la sainte théorie des devoirs. Il faudrait allumer dans le cœur du riche l'amour du pauvre, et dans le cœur du pauvre l'espérance d'une vie meilleure. Car, ce gouffre qui t'a donné le vertige, ce gouffre de douleur où le peuple expire, il n'y a que l'Évangile, c'est-à-dire la résignation du pauvre et la charité du riche pour le combler. Calme-toi donc, et pacifie-toi.

Les deux amis s'entretinrent longtemps, toujours étroitement unis par l'affection, quoique divisés par la controverse. Il était fort tard lorsque George se sépara d'Edmond. Après une heure de marche, il frappait doucement à la porte de Mme d'Orcley. Les volets étaient fermés, les flambeaux éteints, et rien ne troublait le silence universel, que de rares aboiements de chiens dans la campagne. Avant de franchir le seuil de la maison, George

remarqua une petite fenêtre éclairée des lueurs d'une bougie qui brûlait dans la chambre de Marie. Il en éprouva une joie profonde. Marie ne dormait pas, elle veillait et pensait à lui.

XI

— Vous êtes bien pâle, George, seriez-vous malade?

— Non, chère Marie, je ne suis pas malade, mais je souffre un peu. C'est une vieille habitude. Le grand air me guérira; car nous ferons ce matin, si vous le voulez, cette promenade sur l'eau dont vous vous réjouissiez tant et que nous avons trop ajournée.

— Une promenade sur l'eau! s'écria Jules, j'en serai, moi, n'est-ce pas, ma bonne Marie?

— Oui, mon enfant.

— Nous allons nous embarquer sur l'étang, ma tante, dit Marie à Mme d'Orcley qui les rejoignait en ce moment; confiez-nous Jules, je vous en prie.

— Puisque George est avec vous, j'y consens, répondit Mme d'Orcley après quelque hésitation, et même je te promets d'être tranquille.

— Quelle joie! quelle joie! s'écria de nouveau Jules en s'élançant pour embrasser sa mère. Et Stella viendra-t-elle? Oh! laisse-la venir, Marie, elle sera si contente!

— Eh bien! qu'elle vienne.

— Stella, Stella, cria Jules; et la levrette accourut plus légère qu'une gazelle, tandis que George mettait sur son bras le manteau de Marie et le sien.

— Je prends mes précautions, dit-il; l'air est lourd, le ciel est voilé; nous aurons beau temps, je crois, mais à tout hasard, il faut être prêts.

Ils partirent. George et Marie marchaient lentement. Jules et Stella couraient devant eux, franchissaient les haies, et grimpaient tour à tour les deux versants du chemin.

— Nous sommes presque arrivés, dit George. Je vois déjà l'étang blémir à travers les arbres.

Ils eurent bientôt pénétré jusqu'au bord. La vase y croupissait. Mille plantes marécageuses y croissaient çà et là. Sous un ciel plombé dormaient les eaux livides de l'étang. De grandes herbes, des frênes encore verts, des saules pleureurs y baignaient leur pied, y projetaient leur ombre. Pas un oiseau ne chantait dans les futaies voisines. Pas un canard sauvage, pas une sarcelle ne remuait parmi les joncs, pas un héron voyageur ne blanchissait avec l'écume de la rive dans les roseaux. Tout cet horizon était morne, muet, immobile, et rien n'est comparable à l'infinie tristesse qu'il exhalait.

George détacha la barque du pieu qui la retenait. Il y plaça Jules à côté de Stella, fit asseoir Marie, et s'élançant à l'arrière, il rama vivement vers le milieu de l'eau. Dès qu'ils furent en plein étang, George ralentit ses efforts et la barque se balança mollement sur la vague. C'était un charmant coup d'œil, que Jules blotti près de la petite levrette dans un repos profond qui ressemblait au sommeil. Tout le corps de Stella s'arrondissait en une courbure gracieuse terminée par son museau qui s'allongeait assoupi entre sa cuisse et sa queue. George montra du doigt ce tableau à Marie. Elle sourit. Mais reprenant aussitôt une expression sérieuse où se trahissait l'inquiétude, elle dit :

— Que ce lieu me paraît lugubre aujourd'hui ! Je le reconnais à peine. On le croirait enseveli dans un linceul. Je ne sais, mais j'ai l'âme pleine de pressentiments sinistres. Je suis toute troublée en moi-même.

Je n'ai que trop raison de craindre, ajouta-t-elle en regardant George. Mon ami, je suis sûre que vous souffrez.

George, faisant un effort sur lui-même :

— Ne savez-vous pas mon histoire? depuis dix ans j'ai beaucoup souffert, toujours seul et plus accablé peut-être de l'isolement que du mal même. Car, c'est une cruelle peine, Marie, de ne pas sentir dans les angoisses poignantes le frémissement d'une main aimée. Cette peine, je ne l'ai plus. Rassurez-vous donc. La douleur du reste a cédé depuis un instant; maintenant je suis bien. Et il ajouta d'une voix vibrante : — Merci de votre bonté, merci.

Marie ne put répondre, mais la joie illumina tous ses traits.

— O Marie, que vous êtes belle !

— Non, je suis heureuse. Puisque vous ne souffrez pas, qu'ai-je à souhaiter de plus? Cette nature tout à l'heure si sombre et si funèbre n'a plus qu'un voile de mélan-

colie, et du fond de son recueillement elle semble me sourire. George, ajouta-t-elle avec gaieté, n'apercevez-vous pas cette truite dont les écailles luisantes sont semées d'étoiles rouges et noires : ne dirait-on pas que c'est pour me faire fête qu'elle nage si près de notre aviron? Oh ! voyez aussi cette gentille bergeronnette qui badine sur le nénufar. Comme elle est folle et joueuse ! Comme elle sautille de feuille en feuille ! La voilà qui s'enfonce, elle va se noyer. Mais non, elle se redresse sur ses petites pattes. Elle s'envole, elle est sauvée.

George était vivement touché du bonheur de Marie. Une même émotion le berçait et l'enivrait, lorsqu'un coup de vent rapide déchira l'étang. La vague rejaillit jusque sur la barque, réveilla Jules, et mouilla les cheveux de Marie.

— Voici l'orage, je ne le croyais pas si proche, dit George.

En quelques minutes, l'étang devint telle-

ment houleux, que la barque était emportée comme une feuille à sa surface. Deux fois elle avait menacé de sombrer. La terreur se peignait sur les traits de Marie et de Jules. George, tout en ramant, sentant le besoin de les distraire de leur propre danger, leur cria :

— Il n'y a pas le moindre péril; seulement, si vous voulez que Stella ne saute pas dans l'étang, veillez sur elle.

Ce qu'avait prévu George, arriva. Jules et Marie ne s'occupèrent plus que de la petite levrette, dont tout le corps tremblait de peur et de froid. George ramait, ramait toujours. Enfin lorsqu'il se crut assez près de la rive :

— Voilà le port, s'écria-t-il, et saisissant la chaîne de la barque, il s'élança.

Le bond fut si vif, qu'en touchant terre, George, laissant échapper la chaîne, courut sans pouvoir s'arrêter jusqu'à la haie de la chaussée. Il se retourna brusquement et vit la barque ballottée sans pilote sur l'étang.

Marie et Jules étaient frappés d'épouvante.

— Du courage ! mes enfants, je vais vous secourir. Et, jetant son habit, il se précipita. Marie prit l'aviron et le lui tendit. Malgré sa souplesse, George nageait avec peine. L'écume des bords couvrait tellement son visage et les flots étaient si troublés, qu'il ne voyait rien. Il s'élançait par moments et se rapprochait ainsi plus vite de la barque. Dans un de ses efforts, il se heurta le front contre l'aviron qu'il n'apercevait pas. Etourdi du coup, il disparut sous l'eau. Alors un cri perçant, un cri de désespoir traversa l'étang et pénétra jusqu'au cœur de George. C'était Marie qui l'avait poussé. Ce cri le ranima. Il fit un énergique effort et reparut à la surface. Il n'était plus qu'à peu de distance de la barque. En quelques brasses il l'atteignit. Lorsqu'il souleva la main pour y monter, ce fut une autre main qu'il trouva, une main fébrile qui l'attirait.

— Marie, calmez-vous ; dans trois minutes, nous serons sur la chaussée.

Et ramant de nouveau, de nouveau il s'élança ; mais cette fois il ne lâcha plus la chaîne, et Marie, Jules et Stella débarquèrent enfin.

Le vent était un peu tombé. De rares et larges gouttes de pluie battaient déjà les feuilles des arbres et la poudre du chemin.

— Il ne faut pas nous arrêter sous ces grands châtaigniers, dit Marie à George, dont les cheveux et les vêtements ruisselaient, il nous faut retourner à la maison. Il y aurait imprudence pour vous à rester en repos. Cher George, je vous en supplie, retournons tous et sans retard ; nous pouvons bien braver la pluie, quand vous venez d'affronter la mort pour nous.

George jetait autour de lui de rapides regards et cherchait à s'orienter. Il sortit sou-

dain de son indécision, et montrant du doigt un étroit sentier :

— C'est par là qu'il faut me suivre, dit-il à Marie en doublant le pas. Je vais vous déposer en un lieu sûr, et moi je gagnerai la chaumièré la plus voisine. Je suis connu des paysans qui l'habitent. Là je changerai de vêtements, je me réchaufferai près d'un bon feu, et, quand la bourrasque aura passé, je reviendrai vous trouver. Voilà mon plan, Marie, acceptez-le, je vous en conjure. Ne me refusez pas. Songez d'ailleurs que vous n'êtes pas seule et que Jules vous est confié.

Marie suivit George.

— Nous voici arrivés, et il était temps, s'écria-t-il, car la pluie aura bientôt percé les arbres, et dans un instant elle tombera par torrents.

Tout en parlant, il foulait la verveine et le serpolet, il relevait les branches de mûrier et

de jasmin sauvage, il écartait les lianes innombrables qui fermaient l'entrée d'une petite caverne. Il y établit Jules et Marie en disant :

— Soyez tranquilles ici. Avant une heure je serai de retour.

Il partit au pas de course. L'orage éclata, le ciel s'ouvrit. Ce n'était pas une pluie, c'était une trombe. George ne marchait pas, il nageait comme dans l'étang. Il ne pouvait songer à s'arrêter ; car où trouver un abri ? Et puis, trempé comme il l'était, le plus court repos aurait suffi pour le glacer. Il continua donc jusqu'à la maison qu'il cherchait. Il entra sans frapper, en disant :

— Mes amis, du feu et des vêtements, j'en ai bien besoin.

— Pauvre malheureux ! dit une vieille qui priait près d'un cierge, il est mouillé jusqu'aux os, et faisant dévotement le signe de la croix, elle se releva.

— Oh ! mais c'est M. George. Donne,

Jacques, donne vite tes habits du dimanche, et, moi, je vais faire du feu.

Prenant alors à droite de la cheminée quelques fagots de sarment, elle les jeta dans l'âtre. Ils s'enflammèrent aussitôt en pétillant et répandirent une vive chaleur qui ranima George. Il changea de vêtements pendant que la vieille recouvrait une petite table d'une nappe bien blanche sur laquelle elle plaçait une bouteille, du fromage et du pain de seigle. George n'accepta qu'un verre de vin qu'il trouva délicieux.

— Mes amis, on dirait que l'orage se calme.

— Oui, monsieur, répondit Jacques.

— Alors, il faut que je vous quitte ; demain je reviendrai vous apporter ces vêtements et vous remercier.

George, malgré les instances de ses bons et simples hôtes, courut à la caverne. Elle fut grande la joie des pauvres reclus, quand une voix leur cria parmi les lianes :

— Eh bien, comment êtes-vous ? me reconnaîtrez-vous sous mon nouveau costume ?

Marie s'élança la première et vint se suspendre au bras de George qu'elle serra fortement. Elle ne pouvait parler.

— Tu as bien fait de ne pas tarder davantage, disait le petit Jules en élevant la tête du milieu des ronces où il frayait un passage à sa levrette chérie, tu as bien fait, George, de nous rejoindre, car Marie pleurait de frayeur en t'attendant. Moi, je suis bien aise de te revoir, mais je n'ai pas versé une larme.

— Oh ! toi, c'est que tu es un homme, reprit George en souriant.

— Marchons vite pour rassurer ma tante, dit Marie en pressant doucement George.

Ils retournèrent en silence. Marie tout éperdue ne trouvait que George au fond de son cœur et de sa pensée. Comme il savait sortir de la rêverie ! Comme il était prompt dans

l'action ! Comme sa résolution était rapide, décisive ! Cet homme dont le charme la séduisait, comme il était capable de la protéger et de la défendre ! C'était un point de vue nouveau sous lequel George lui apparaissait, et l'amour de Marie s'en exaltait encore. Quand ils arrivèrent, Mme d'Orcley ne pouvait plus réprimer ses douloureuses inquiétudes et s'y livrait tout entière. Jules et Marie se précipitèrent dans ses bras, lui racontant tous les deux ensemble leurs aventures de la journée, pendant que George se jetait tout épuisé sur un canapé.

XII

— Pourquoi donc étiez-vous, malgré votre promesse, si inquiète hier? disait George à Mme d'Orcley.

— Parce que vous tardiez trop à revenir, qu'il y avait un orage, et que tout ce que j'aime le mieux était avec vous dans cette petite barque si facile à chavirer.

— Et puis aussi, ma tante, dit Marie, un souvenir sinistre se rattache pour vous à cet étang.

— Quel est ce souvenir ? reprit George.

— Je ne me le retrace pas à moi-même sans douleur et sans effroi, répondit Mme d'Orcley.

Il y avait dans ce pays, à une lieue de Charmon, une belle jeune fille qui était petite-nièce de M. Vendel ; elle s'appelait Annette. Elle fut aimée du frère de votre ami Louis de Chégar. Pour son malheur, elle l'aima à son tour.

La famille patricienne des Chégar s'opposa avec hauteur à ce mariage. La pauvre Annette repoussée par cette famille orgueilleuse, mais entraînée vers son amant par son cœur, craignit de succomber aux séductions du jeune homme et au vertige de sa propre passion. Ne pouvant être la femme de celui qu'elle adorait et ne voulant pas être sa maîtresse, elle fléchit au désespoir. Elle m'écrivit qu'elle allait se noyer dans l'étang. Elle me suppliait de défendre sa mémoire

auprès du monde par mon affection, et son âme auprès de Dieu par mes prières.

A la lecture de cette lettre, je fis mettre en toute hâte le cheval à la voiture. Je courus à l'étang bien accompagnée.

Il était trop tard.

Nous ne vîmes que la surface terne des flots, quelques touffes de roseaux par intervalles, et çà et là des flocons d'écume. Un signe terrible nous avertit seulement du sort de la pauvre Annette. Un petit châle rose de crêpe de Chine et son chapeau noué par les rubans aux branches du grand aune se balançaient au gré du vent.

Trois hommes se jetèrent dans une barque. Mais l'étang n'avait conservé en se refermant aucune trace de la jeune fille. Elle était ensevelie sous la vague. On délibéra. Deux des pêcheurs de la barque allaient plonger afin de ramener la jeune fille à la clarté du jour, lorsqu'à un endroit pro-

fond, près de l'aune, l'étang frémit et bouillonna. O spectacle funèbre et touchant ! C'était le corps d'Annette qui remontait. Elle était toute vêtue de blanc. Sa main droite était posée sur son cœur. Ses traits avaient conservé sous une pâleur de mort une angélique beauté. On eût dit qu'elle était la fée endormie des eaux et qu'elle flottait en rêvant parmi les joncs et les fleurs. Les hommes qui dirigeaient la barque s'étant approchés d'Annette la soulevèrent, et l'attirèrent à eux pour la transporter à terre. Je n'oublierai jamais ce moment. La tête de la jeune fille parut s'animer un peu, ses vêtements de neige et ses boucles blondes s'égouttèrent. Ses cheveux épars, tout ruisselants de lumière et d'eau, étincelèrent sous un rayon de soleil et se réfléchirent en une teinte d'or sur le miroir plombé de l'étang. Je m'évanouis.

La pauvre Annette heureusement était orpheline. Elle vivait avec une parente que j'ai-

dai pieusement dans les derniers devoirs qui furent rendus à notre jeune amie. Malgré l'absence du clergé, tous les villages accoururent à ses funérailles et la pleurèrent. Son amant voyagea et se consola vite. La famille de Chégar ne dissimula pas son indifférence. M. Vendel et son fils Edmond, qui étaient à Paris, furent désolés et redoublèrent de haine contre la noblesse. Moi seule et la cousine chez qui elle demeurait, nous parlons encore avec larmes de cette charmante Annette, si tragiquement enlevée à notre tendresse.

— Je comprends maintenant, dit George, vos appréhensions d'hier et votre horreur de cet étang. Ah! quelle histoire émouvante!

— Peu de femmes se noient d'amour, dit Marie à voix si basse qu'elle ne fut entendue que de George, mais beaucoup en meurent.

XIII

La maison de Mme d'Orcley dominait la vallée de Charmon. Cette vallée était traversée par un courant voilé sous les longues herbes des bords. Enveloppée d'ombre, de fraîcheur et de silence, elle se creusait en un vaste bassin dont les versants étaient semés de grands bois de châtaigniers. C'est là que George oubliait le temps. Il faisait tout son univers de cet étroit espace. Il vivait dans cet horizon borné, heureux du bonheur que lui apportait chaque jour, sans s'inquiéter que

le monde et l'avenir fussent au delà. Toutefois, en de rares moments, il s'avouait qu'il ne lui était plus permis de rester près de celle qu'il aimait uniquement. De cruelles convenances s'y opposaient. M. de Salisi ne devait pas tarder à revenir, et toute l'âme de George se révoltait à cette pensée. Mais la considération la plus puissante sur George était pleine d'une exquise délicatesse. Il se méfiait de lui. Jusqu'ici sa passion pour Marie avait été pure et désintéressée. Leur chaste intimité avait toute l'innocence des liens de famille et tout le charme de l'amour. George craignait l'entraînement de l'occasion, qui pouvait être si funeste à Marie. Comme une glace qu'aucun souffle n'a ternie, leur affection n'était effleurée d'aucun remords, ni même d'aucun regret. Il désirait la préserver jusqu'à la fin. Il voulait qu'elle demeurât sacrée dans le cœur de Marie. Douce et sainte pudeur de l'amour, plus tard peut-être vous serez vain-

cue par la passion, mais rien vaudra-t-il jamais vos rêves obscurs, vos pressentiments inexprimables, votre poésie virginale et votre mystère profond? C'est dans un de ces instants de scrupuleuse tendresse que George osa parler de son départ. Marie, hélas! en fixa le jour.

Le matin de ce jour fatal, George se leva tout brisé de sa nuit. Il n'avait pu dormir. Il avait tourné et retourné sa tête brûlante sur son chevet, sans trouver une minute de repos. Après avoir fait pêle-mêle son sac de voyage, il tria parmi ses papiers quelques notes rapides sur la Suisse. Ces notes composaient un petit journal dont Marie avait parcouru les pages avec intérêt. George y ajouta de pénétrantes paroles d'adieu, et l'emporta avec lui.

Il traversa la cour, la chenevière, et, par des allées sinueuses, il gagna le lieu le plus abrité de l'enclos. Là, dans l'enfoncement,

sur un banc de verdure, au milieu des branches et des fleurs, une femme était assise immobile. C'était Marie. Ses grands cheveux mal noués pendaient à demi sur ses épaules, son visage exprimait l'abattement, et l'on voyait bien que ses yeux, au lieu de se fermer dans le sommeil, avaient beaucoup pleuré. Au léger bruit que fit George, elle tressaillit.

— Est-ce vous, mon ami? Venez donc, ah! venez. Dites-moi de ces mots que vous seul savez dire. Car j'ai beau sentir qu'il faut nous séparer, je suis au désespoir.

— Chère Marie, calmez-vous, nous nous reverrons.

— Tenez, George, rien que votre présence me fait du bien. Parlez-moi ou ne me parlez pas, que m'importe! si vous êtes là, que mes yeux puissent vous voir et que ma main puisse vous toucher. En vous attendant, j'ai tressé pour vous cette boucle de

cheveux. C'est une partie de moi-même, gardez-la comme un souvenir.

— Merci. Jamais cette boucle ne quittera mon sein. Moi, je vous apporte ce journal sur la Suisse que vous m'avez demandé. A travers les feuillets, vous trouverez toutes sortes de plantes que j'ai trempées dans l'eau des lacs. Maintenant ces plantes sont flétries, moins flétries pourtant que ne l'était mon cœur, avant de vous aimer, ô Marie.

— Ah! mon ami, que votre journal, que vos paroles me font de bien!

George, sans répondre, attira doucement Marie et la serra sur sa poitrine. Elle se laissa glisser sur l'herbe aux pieds de George et pencha la tête sur les genoux de son ami. Et George passant sa main à travers les cheveux de Marie, lui disait avec un énergique accent: Je vous aime, je vous aime.

— George! s'écria Marie. Et George, la soulevant, la serra de nouveau d'une étreinte

si passionnée, que Marie poussa un cri de détresse, un gémissement étouffé. George, réprimant ses fougueux transports, dégagea Marie et s'élança loin d'elle.

— Pardonnez-moi, s'écria-t-il, je serai plus sage, nous avons besoin de toutes nos forces, et l'attendrissement ne nous vaut rien.

Elle lui tendit la main, et tous deux reprirent la direction de la maison.

Au détour du bois, ils rencontrèrent Mme d'Orcley qui venait au-devant d'eux.

— George, un domestique portera d'avance votre bagage. Vous, vous irez seul. Vous pourrez ainsi rester quelques moments de plus avec nous. Vous monterez Flamette jusqu'à la ville, d'où vous partirez avec le courrier, pour prendre, à quelques lieues plus loin, la diligence de Paris. C'est là, c'est à Paris que nous nous rejoindrons. Nous y serons à la fin de l'hiver. Je confierai Jules à ma sœur, et j'irai voir ma pauvre amie,

Mme Ralnave, dont la santé est si chancelante. Je vous charge de le lui dire.

George s'inclina, tandis que la physionomie de Marie exprimait la plus vive reconnaissance. Après une promenade assez longue dans les jardins, George proposa de rentrer. Le temps n'était pas froid, il était au contraire étouffant et lourd. Le ciel était gris et terne, moins sombre pourtant que leurs âmes à tous. Revenue au salon, Marie s'assit et demeura comme anéantie sous le poids d'une pensée. Mme d'Orcley se plaça à côté d'elle, et sa figure était pleine de sollicitude et de bonté. Pour George, il changeait de contenance à chaque minute, il passait d'une chaise sur un fauteuil, d'un fauteuil sur un canapé, puis il se relevait et marchait lentement sur le tapis. C'était la première fois que la conversation languissait. Elle se traînait sur des sujets insignifiants et se brisait à chaque instant pour ne se renouer qu'avec peine.

Les heures tombaient sur ces poitrines gonflées de soupirs, elles tombaient glacées et pesantes. Elles accablaient, elles oppressaient. George, se dérobant le premier à cette situation violente, ordonna de seller Flamette et de la lui amener sous les fenêtres du salon. Quand Marie entendit sa jument qui hennissait, elle se leva brusquement et s'appuya sur George pour sortir. George embrassa Jules et Mme d'Orcley, il pressa Marie dans une tendre angoisse :

— Adieu, lui dit-il, adieu.

Et montant Flamette, il partit.

Au bout de l'avenue, il s'arrêta. La levrette l'avait suivi. Mme d'Orcley, Jules et Marie étaient fixés à la même place où il les avait quittés. Encore une fois, il leur fit un salut du geste; encore une fois, il leur jeta un cri d'adieu, et disparut. Adieu, adieu, mot terrible ! Adieu pour des mois, adieu pour des années, adieu pour toujours.

George avait déjà prononcé, sous toutes ces formes, ce mot qui lui brûlait le cœur et qui répondait au dedans de lui à toutes les nuances de la douleur, depuis la tristesse jusqu'au désespoir.

Et ce mot résonnait lugubrement à l'oreille de George, qui précipitait sa rapide jument et l'aiguillonnait sans cesse. Peu à peu il ralentit sa course.

— Pauvre Flamette, s'écria-t-il, je suis bien cruel pour toi.

Et la flattant, il la modéra de plus en plus. Il n'obéissait pas seulement à sa pitié pour elle, une pensée s'était glissée dans son cœur.

— Si je prenais le sentier qui côtoie l'enclos, se disait-il, peut-être reverrais-je Marie, peut-être entendrais-je le frôlement de sa robe dans les ronces, peut-être apercevrais-je les boucles de sa chevelure à travers la ramée! Tout au moins saluerais-je de loin sa chambre!

Cette pensée devint si forte que George y

céda. Il rebroussa chemin et lâcha la bride à Flamette. Il atteignit bientôt le sentier. Quel charme amer pour lui de se retrouver au milieu de ses souvenirs ! Le ciel était toujours sans lumière, mais il était moins voilé. Des troupes de petits oiseaux chantaient et sautillaient le long de la haie. George découvrit enfin la maison. Le cœur lui battit, il s'arrêta. Ses yeux errèrent longtemps sans rien voir. Il avançait encore tout découragé, lorsqu'il reconnut, ô surprise ! ô bonheur ! Marie, elle-même, assise dans un fourré, sur un amas de feuilles mortes. Le journal de George était posé près d'elle. Elle venait de lire les pages d'amour et d'adieu qu'il y avait tracées. Sa tête s'était penchée sur ses mains que soutenaient ses genoux. Ses beaux cheveux, mal retenus, s'étaient dénoués et couvraient de leurs ondes noires ses épaules et son cou. Elle paraissait ensevelie dans sa peine. Sa chère petite Stella la sollicitait d'une

paite amicale, et semblait humiliée de ne pouvoir attirer un seul instant l'attention de sa maîtresse. George contempla longtemps Marie. Plus d'une fois il fut tenté de l'appeler, de se précipiter dans ses bras, de la presser sur son sein ; mais il craignit de renouveler de trop poignants adieux. Un moment la tentation fut si forte, qu'il s'y déroba par la fuite.

XIV

George avait encore devant lui plus d'une heure de jour, lorsqu'il entra par le versant oriental dans la grande forêt qu'il connaissait si bien. Elle était magnifique, non plus de silence et de repos, mais d'agitation et de bruit. Elle retentissait du tumulte d'une chasse. Rien n'était animé comme les voix confuses des chasseurs qui ralliaient ou qui excitaient leurs meutes ; rien n'était superbe

comme les fanfares du cor d'une harmonie si triomphale et si fière. Il n'en sonnait pas mieux dans les bois de Shervood, le hardi braconnier, l'intrépide outlaw Robin-Hood, ce roi de tout un cycle de poésie. George se laissait un peu distraire à ce mouvant tableau. Soudain il vit accourir, bride abattue, un chasseur qui poursuivait un pauvre chevreuil tout haletant. Le chasseur et George échangèrent rapidement un regard, comme un éclair succède à un éclair dans un orage. Le chasseur fut près de s'arrêter, mais, emporté par son ardeur, il continua de relancer sa proie. Le chevreuil épuisé se tapit à la fin dans de hautes broussailles, au sein des roches sauvages où se cachent les loups, où sifflent les vipères. C'est là que le chasseur, sautant à terre, lui plongea dans le flanc son couteau de chasse jusqu'à la garde. Mais le cri de *hallali* n'était point sorti de sa poitrine. Dans ce recoin du bois, au milieu de ce repaire de bêtes fauves, sous

cette ombre épaisse et noire, une souffrance de l'enfer l'avait saisi.

— Quel est cet homme? se disait-il; est-ce lui qui m'a donné quelque humeur l'an dernier? est-ce lui qui a frappé Tom, mon bon chien? Au lieu de prendre le chemin de la ville, aurait-il été chez Mme d'Orcley? aurait-il revu Marie? Il m'a semblé qu'il montait Flamette. Serait-il arrivé le lendemain de mon départ? Partirait-il la veille de mon arrivée? Ah! si ce que je soupçonne était vrai, ce ne seraient plus les cerfs et les sangliers que je traquerais, ce serait lui. Comme j'essuie de mes doigts le sang de ce chevreuil, c'est le sien que j'essuierais avec mes lèvres.

En ce moment, ses joyeux compagnons survinrent et ses rêves de mort s'évanouirent peu à peu.

— Certainement je me suis trompé, se dit-il, je suis devenu visionnaire depuis quel-

que temps, et les bruyantes félicitations de ses amis achevèrent de le calmer.

George, lui, s'était arrêté dans une petite auberge située sur la lisière de la forêt. Il avait demandé de l'avoine pour Flamette. Frappé des apprêts splendides d'un festin :

— Vous avez bien du monde ce soir, avait-il dit à l'hôte.

— Oui, monsieur, tous les chasseurs se sont donné rendez-vous chez moi. C'est M. de Salisi qui les traite aujourd'hui.

— M. de Salisi ! se dit George, dont la figure s'éclaira d'une flamme sombre, je m'en doutais ; maintenant j'en suis sûr. Voilà deux fois que nous nous rencontrons, et si mes pressentiments ne me trompent pas, nous nous retrouverons encore. Entre nous l'avenir décidera.

— Serez-vous du festin, monsieur ? dit l'hôte à George, en s'approchant de lui avec une bonhomie familière. Chasseur ou non,

j'estime que M. de Salisi sera flatté d'avoir un convive tel que vous.

— Non, non, je vais partir, car ma jument doit être prête. George s'avança vers la porte. Son hôte l'accompagna.

— La ville est-elle encore loin? reprit George en montant à cheval.

— Dans une heure vous y serez, mais vous n'y trouverez pas, je vous le dis, repas pareil à celui-ci.

George se remit en route; il était tellement absorbé en lui-même, son esprit flottait dans un ciel intérieur si profond, qu'aucun objet du dehors ne frappait ses regards. Deux fois pourtant il se réveilla comme en sursaut, deux fois il tressaillit sur sa jument. Son ombre, au clair de lune, trottait avec lui. A deux reprises, il lui sembla que c'était son mauvais génie sous la forme de M. de Salisi qui le poursuivait. A deux reprises, il se retourna brusquement pour

le combattre. Alors, il s'apercevait de son erreur et continuait son chemin. Peu à peu les terres brunirent, l'aspect du pays se revêtit d'une couleur de houille. J'approche de la ville, se dit George en gravissant une montagne. Dès qu'il fut au sommet, il s'arrêta comme ébloui. C'était une ville de cyclopes. La lune éclairait de sa lueur endormie le ruisseau qui se perd, au delà du faubourg, sous les saules, près d'un bois qui grimpe le long du coteau. Sur la ville on ne distinguait pas le plus pâle rayon. Elle n'était qu'embrasement. L'air était obscurci de fumée sulfureuse et de phosphoriques vapeurs. Les enclumes gémissaient sous les marteaux, les machines criaient, les hauts-fourneaux hurlaient et retentissaient au milieu du dessoufrement de la mine. Aussi loin que l'œil de George pouvait s'étendre, il ne voyait que des sillons de flamme, que des rivières ardentes

qui roulaient en désordre leurs flots de feu. Partout, à la lumière de cet immense incendie, éclataient les sauvages figures des mineurs qui attisaient les charbons.

George côtoya lentement, par un étroit sentier, ce spectacle étrange. Il ne s'arrêta qu'à l'extrémité de la ville, à l'hôtel qu'il avait indiqué. Il remit Flamette au domestique de Mme d'Orcley, et il continua sa route dans une petite voiture du pays jusqu'à l'endroit où la diligence de Paris devait le prendre. Elle arrivait en même temps que lui. Edmond, à qui il avait donné rendez-vous, l'attendait au relai. Il serra cordialement la main de George. Quelques minutes après, de frais chevaux les emportaient tous deux.

DEUXIÈME PARTIE.

XV

Marie était triste dans sa vallée ; M. de Salisi revenait et repartait sans cesse. Avec lui sa douceur était inaltérable, mais réservée. En tout ce qui pouvait blesser sa délicatesse, elle se montrait invincible. A force de vouloir, elle avait dompté cet homme énergique et vulgairement passionné.

Les journées de Marie étaient pleines de longs ressouvenirs et d'une ardente espérance. Si le temps le permettait, elle s'enveloppait de fourrures et faisait ses courses de charité

avec son ânesse Babet et son petit paysan. Souvent aussi elle montait Flamette, et, accompagnée d'un domestique, elle s'égarait au milieu des futaies. Rien ne lui plaisait comme sa forêt que l'hiver argentait d'une poésie de givre. Pendant que l'aspect indécis du paysage fuyait, devant Marie, à travers le bois, elle se rappelait de George une conversation, un mot, un geste, un sourire, un accent qui l'avaient saisie. Elle se plongeait et se replongeait dans son rêve d'amour, jusqu'à ce qu'elle fût rentrée sous son toit, où elle le brisait pour le reprendre et le recommencer sans fin.

George, lui, que faisait-il? retiré vers l'une des extrémités de Paris, sur les hauteurs de Sainte-Geneviève, dans une petite chambre, il vivait de nobles études. Ses heures, hélas! ne s'écoulaient plus en d'enivrantes extases du cœur, elles se consumaient en de sérieux et profonds travaux d'intelligence. Chaque matin, à son réveil, George s'abîmait dans ses

méditations, et sa pensée inquiète l'arrachait de son lit, bien avant le chant du coq. Il allumait son feu, puis, à la lueur de sa lampe, il écrivait le journal de son âme et suivait le fil d'or de son inspiration au milieu de l'univers des idées, monde infini, tout couvert d'ennui et de joie, d'ombre et de soleil, de steppes et d'oasis. Lorsqu'il sentait les atteintes de la fatigue et que depuis longtemps la clarté de sa lampe s'effaçait devant le jour, George allait à sa fenêtre et regardait le temps à travers les vitres. Il se préparait pour sortir. Il partait tantôt par la pluie, tantôt par le froid, tantôt par le brouillard. Souvent la bise semait ses cheveux d'une fine poussière de neige, et les maisons semblaient toucher le ciel prêt à s'entr'ouvrir. N'importe, George continuait sa route. Il visitait tour à tour les savants, les publicistes, les orateurs politiques, et, chacun lui versant une part de son trésor, un flot de son onde,

jamais il ne les quittait sans être riche d'une erreur de moins ou d'une vérité de plus. Toutefois ses hommes de prédilection étaient les hommes littéraires. Car, mieux que tous, ces prêtres de la pensée ont le secret des choses. Ils pénètrent l'histoire, la nature et Dieu. Ils tirent de leur sein des mondes de lumière qu'ils lancent au loin comme des astres. Ils fécondent l'espace et peuplent le néant. Le verbe anime leurs paroles et repose en eux.

George vivait donc dans l'intimité ravissante des plus rares esprits de son temps. Presque tous ces hommes d'élite étaient pauvres. Presque tous, ils étaient souffrants et maladifs, comme si le génie, la proie d'une sensibilité dévorante, devait expier par la douleur la beauté de son origine céleste et l'immortalité de sa nature de feu. Néanmoins, malgré le prestige entraînant de ces hommes et leur irrésistible séduction,

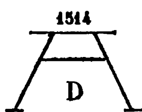
George était triste de voir qu'ils ne lui suffisaient pas. Il les aimait, il les admirait, il montait, montait au plus haut faîte de leur génie, et il se désolait de ce qu'il lui était refusé de s'éteindre en eux. Ah! c'est qu'il n'y a que l'infini qui puisse remplir une âme tout entière, en combler le désir sans bornes, et l'absorber dans son abîme et dans sa paix. Hélas! hélas! en considérant ce peu que nous sommes, les premiers comme les derniers, George élevait plus haut son espérance, et s'écriait en son cœur, ainsi que l'orateur chrétien : — Dieu seul est grand!

Toutefois, quand il songeait à tous les esprits de lumière qu'il connaissait, à tous ceux qu'il ne connaissait pas, à tant d'héroïques jeunes hommes, à tant de talents supérieurs, la gloire du présent et de l'avenir, George se réconciliait avec cette terre. Au milieu de cette vaste épopée qu'offre le monde, au milieu de ce choc d'idées, de

cette lutte de races, de ces colères de peuples, de ces échafauds de rois, de ces prisons d'empereurs, de ces exils de dynasties, au milieu de tous ces drames terribles et sanglants, les génies divins qu'aimait George lui apparaissaient comme le chœur harmonieux de l'humanité. Il était heureux dè mêler sa voix, si humble qu'elle fût, à ce prodigieux concert, à ces jets d'amour et de passion, à ces chants exhalés vers le ciel de tous les points de l'espace et du temps. Il était fier de son siècle, qu'il regardait comme l'un des plus brillants anneaux de la chaîne des âges, et comme l'un des plus grands siècles qu'eut fécondés de son souffle le verbe de Dieu !

XVI

Il y avait dans cette petite chambre d'étude une seule gravure, signée et datée ainsi :



Cette gravure : *Melancolia*, avait été rapportée à George, de Nuremberg. Elle était d'Albert Dürer.

Elle respirait je ne sais quoi de sublime et de lugubre.

Ce puissant génie ailé près de son chien assoupi, ce génie, parmi tous ses instruments de travail, avec son trousseau de clefs pour ouvrir les mystères, avec son échelle

pour gravir son observatoire et pour escalader le ciel, avec son compas pour mesurer le globe, avec son sablier pour régler le temps, avec sa balance pour peser les éléments des choses et la justice des hommes, avec sa table mathématique surmontée d'une cloche pour interroger les nombres du destin et pour sonner l'heure des révolutions, ce génie grandiose, n'était-ce pas le génie même des temps modernes, résolu, ardent, curieusement penché sur tous les horizons de l'avenir? Comme il était profondément triste dans la science, peut-être parce qu'il n'avait pas l'amour! C'était le chercheur de l'idée divine, l'apôtre bien éprouvé mais invincible de l'esprit.

Ce génie appartient plus à la liberté qu'à la tradition. Cependant il veut les unir. C'est le problème qu'il agite nuit et jour, terrible problème dont il appelle la solution avec une formidable anxiété. Cette solution, il ne l'a

pas trouvée encore. Et voilà pourquoi il est si sombre; voilà pourquoi, dans son cadre de sorcellerie, ses poings se ferment et se crispent, ses cheveux se tordent comme des serpents, son œil brûle d'un feu sinistre; voilà pourquoi il tient du martyr, du héros, de l'explorateur et du prophète, autant que du philosophe.

Quand George apercevait par hasard cette gravure, la seule qui fût suspendue à la muraille, la science le tentait un moment, mais il se rejetait bientôt dans l'amour.

XVII

Un soir qu'il était déchiré de réflexions contraires, il ne sortit pas. Il inclina sa tête entre ses mains. Une voix sévère lui parlait en son cœur.

— Que veux-tu de Marie? bientôt elle doit venir. Son inexpérience du monde, son dédain du danger, la confiance aveugle de sa tante si bonne, mais si imprévoyante, te la livreront sans défense. Loin de son pays natal, hors du regard salutaire de l'opinion, elle

ne sera retenue par aucune de ces barrières semées autour de la femme pour la protéger contre les autres et contre elle-même. Que deviendra-t-elle? Plus son amour est profond, plus elle voudra se sacrifier à toi. Elle se dévouera, elle s'immolera. Dis, ne crains-tu pas de la voir chanceler et mourir dans ce gouffre de la passion où tu l'auras jetée? — Et M. de Salisi, ce soldat grossier, mais plein d'honneur, que t'a-t-il fait pour que tu le flétrisses devant les hommes? — Et Mme d'Orcley, que t'a-t-elle fait pour que tu empoisonnes le reste de ses jours? — Et toi-même, insensé, n'as-tu pas des devoirs impérieux, n'as-tu pas une sainte destinée à remplir? Il en est temps encore, romps cette chaîne qui te meurtrit, repousse ce sentiment qui t'obsède, qui te tue. Sauve M. de Salisi de ses fureurs, Mme d'Orcley de ses regrets amers, Marie de sa folle passion, et toi-même du remords et du désespoir.

— Non, non, répondait George à ces durs conseils; non, je n'abandonnerai pas Marie; non, les liens qui m'unissent à elle, je ne les briserai ni ne les dénouerai. — M. de Salisi serait son père, il l'a épousée malgré elle, il tient ses droits de la société; les miens, je les tiens de la nature. Lesquels sont les plus sacrés? Que m'importe ma destinée? Plus elle est riche d'espérance, plus je m'empresserai de l'effeuiller aux pieds de Marie. D'ailleurs, quelle destinée, si grande qu'elle soit, que l'amour d'une telle femme n'honore et ne comble tout entière? — A Dieu ne plaise que je trouble la paix de Mme d'Orcley! Je serai le frère de Marie, elle sera ma sœur. D'elle je ne veux pas d'amour coupable, je ne veux que son amitié si chaste. Le passé n'est-il pas le garant de l'avenir? Et George se leva, puis il se retourna pour voir si Marie n'était pas près de lui, à ses côtés, et, tout en se promettant de maîtriser l'avenir, il ne pou-

vait maîtriser le présent, tant son âme était saisie d'une seule pensée, d'une seule image!

XVIII

Du haut de son balcon sur lequel il s'appuyait, George était pensif et sombre. Il s'affligeait en lui-même du silence de Marie. Pourquoi ne lui écrivait-elle pas? Était-elle malade, ou bien voulait-elle délicieusement le surprendre? Il se perdait dans ses conjectures. — Une autre préoccupation l'agitait. Son ami le plus cher, Edmond***, était atteint d'une fièvre inflammatoire. Depuis plusieurs jours, il se débattait entre la vie et la mort. George l'aimait tendrement. Il

l'avait déjà veillé plus d'une nuit. Il devait, dans quelques heures, se transporter chez lui, s'y établir et ne le plus quitter. Edmond n'éprouvait un peu de calme que lorsqu'il sentait George près de lui, et les inquiétudes de George étaient aussi moins poignantes quand il pouvait entourer Edmond de ses soins fraternels.

Tout préoccupé qu'il était dans son âme, le tableau qui se déroulait sous ses yeux attirait à demi l'attention de George. La température était assez douce et la neige ne blanchissait plus les toits. La foule, heureuse de quelques pâles rayons de soleil, à la fin de l'hiver, se pressait autour d'un chanteur ambulant dont la voix rauque criait par intervalles : — « Encore une chanson de Béranger ! » Et le peuple accourait de tous côtés pour entendre les refrains de gloire de son poëte national.

Du milieu de cette scène animée, George vit se détacher un beau jeune homme à che-

val. Il était vêtu d'une polonaise tout ornée de fourrures et de brandebourgs. Sa taille était haute et souple, sa figure ouverte et fine. Il avait je ne sais quel air aristocratique dans son attitude et ses moindres mouvements. Il dirigeait avec grâce un cheval plein de feu. Le noble animal hennissait, courbait son cou sous le frein, jetait au vent sa crinière avec l'écume de son mors, et faisait jaillir du pavé mille étincelles. Arrivé près du balcon, l'élégant jeune homme salua George, qui, s'inclinant à son tour, le suivit du regard. Le jeune homme s'arrêta, sauta légèrement à terre, remit la bride de son cheval au petit groom qui l'accompagnait et franchit la grille de la maison qu'habitait George.

George, s'avançant à sa rencontre, le reçut avec empressement.

— Bonjour, il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus.

— C'est vrai, reprit Louis de Chégar, je viens réparer notre négligence mutuelle. Comment se porte Edmond ?

—Très-mal, mon cher Louis; son état n'est pas tout à fait désespéré, mais il a vingt chances de mort pour une de vie. Vous êtes-vous présenté chez lui ?

— Non, George, j'aime mieux m'adresser à vous qu'à son vieux père le Régicide. Pauvre Edmond ! je le plains bien plus d'avoir un tel père que d'être si malade. Je ne me crois pas intolérant, et pourtant je ne suis plus maître de moi, je sens tout mon cœur bondir, à l'aspect de ce vieillard. Son fanatisme a profané la triple majesté de la vertu, de la naissance et du malheur. Ses principes ont tué la monarchie, et ses mains impitoyables se sont trempées dans le pur sang d'un martyr et d'un roi. Ah ! son remords doit être grand.

— Je connais cet homme mieux que vous,

mon cher Louis. Croyez que sa conviction est trop profonde, croyez qu'il a le cœur et la tête trop inflexibles, pour éprouver, je ne dirai pas un remords, mais un regret. C'est toujours le même montagnard. Ses cheveux ont blanchi, mais son énergie est indomptable. Le temps et les souvenirs ne l'ont pas courbé d'une ligne. Étranger à nos progrès, il méprise notre époque, et notre époque le repousse. Il est demeuré à sa date, avec toutes ses idées, avec son désintéressement, sa pauvreté, son audace et sa puissance d'action, dans son cadre rouge de 93.

— C'est possible, mais alors il ne m'inspire que plus d'horreur, ce jacobin inaccessible au repentir. Tel n'est pas son fils, notre camarade Edmond. Lui, je le tiens pour plus honnête et pour plus éclairé. Il est aussi républicain que je suis légitimiste. Souvent nous avons discuté avec chaleur, avec emportement. Nous nous sommes tiré des coups de fusil dans les

journées de Juillet. Toutefois, malgré tant de dissentiments entre nous, j'aime sa personne, son talent et son courage vraiment héroïque. Quand il sera mieux, vous le lui direz, n'est-ce pas, mon ami ?

— Oui, certes, je lui parlerai de votre sympathie, et il en sera fier.

Puis il se fit entre les jeunes gens un silence que George rompit le premier.

— Mon cher Louis, permettez-moi de vous avouer qu'Edmond m'attend.

— Certainement, reprit Louis, je me reprocherais de vous trop retenir.

Alors tous deux se levèrent et sortirent ensemble. Ils se dirent affectueusement adieu. Louis de Chégar s'élança sur son cheval et tourna vers la rue de Seine, tandis que George prenait la direction de l'Ecole de médecine, qu'il eut bientôt laissée derrière lui. Tout en marchant, il ne pouvait s'empêcher de penser au contraste éclatant qui distinguait

l'homme qu'il venait de quitter de celui qu'il allait rejoindre.

Louis de Chégar était beau, brave et spirituel. Peu chrétien dans l'âme, il se soumettait à toutes les exigences du culte, avec une déférence de bon goût. Que ce fût un sermon, un drame, une chasse, ou un bal, il était bien partout. Il avait des chevaux d'un grand prix, il entretenait une charmante actrice italienne, s'enivrait de ses succès de salon, se jouait de l'amour et s'environnait avec une grâce insouciante de tout le luxe des arts, de toutes les élégances de la vie. Du reste, il était prêt, comme il le disait, à se faire tuer pour sa cause.

Edmond était autre. Il portait, lui, le sentiment du devoir jusqu'au fanatisme. Il voyait peu le monde, mais lorsqu'il y paraissait, c'était avec une contenance simple et digne qui commandait le respect. Quoique profondément religieux, il s'abstenait de toute démonstration extérieure. Il n'avait

aimé qu'une femme, et cette femme était consumée d'un autre amour. Malheur inouï pour un homme de sa trempe, en qui les impressions demeuraient ineffaçables ! Il s'était donc jeté dans la liberté, qu'il étreignait de toute son âme. Il la servait avec un dévouement sans mesure. Il descendait le premier dans la rue, aux jours d'émeute, avec de bonnes cartouches et son fusil de juillet au poing. Il inondait le peuple de catéchismes, d'exhortations, de petites feuilles volantes. Il rédigait plusieurs journaux avec un talent remarquable. Il dormait peu, et lorsqu'il n'y avait rien à faire, il trouvait qu'il y avait à dire. C'était un homme qui refusait de se résigner à la nécessité, qui traitait le temps en ennemi politique, parce qu'à son gré, la marche en était trop lente et la main trop avare. Il avait résolu de se passer de lui. Il ne savait circonscrire ni son action, ni son espérance dans les limites du

possible. Il voulait, à tout prix, réaliser son rêve, son idéal, sa passion : la république. Ah ! jamais cœur ne battit plus vite pour elle! il l'appelait convulsivement de ses vœux, comme l'Arabe, une source d'eau vive dans le désert. A la fin, ses blessures, ses veilles, ses travaux, sa soif toujours trompée, l'ont précipité dans une maladie inflammatoire. Peut-être il y va succomber. Peut-être il va mourir de son impatience, de sa colère, de son désir. Peut-être, sous la monarchie, il va mourir du mal de la république, comme un brave soldat qu'ont épargné les balles, après mille fatigues et mille dangers, meurt sur la terre étrangère du mal du pays.

George avait hâte d'arriver près d'Edmond. Il avait traversé bien des rues, il avait franchi la Seine, lorsqu'il passa devant l'église Saint-Merry; sans s'arrêter, il continua sa route sinueuse jusqu'à une maison de l'aspect le plus pittoresque et le plus ténébreux.

Elle avait été bâtie, vers le commencement du règne de François Ier, par des artistes italiens. George ne lui accorda pas un regard, et pourtant, toute décrépite qu'elle paraisse, elle est vraiment belle à son déclin. Deux tours la flanquent aux extrémités. Toute la façade est ornée de médaillons de rois et de saints ; mais le marteau calviniste a brisé les têtes de saints, la hache républicaine a mutilé les figures de rois, et cette maison porte l'empreinte terrible de deux révolutions. C'est là, dans ce nid féodal, que 93 a jeté le Régicide. Les assignats, la monnaie de la terreur, lui ont conquis cette demeure gothique. Elle forme, avec une modique pension viagère et un domaine en Bourgogne, toute sa fortune. Cette maison est dans un tel état de délabrement intérieur, et les appartements ont un air si repoussant, que personne n'a osé s'y établir près du propriétaire. Le conventionnel et son fils l'occupent seuls,

avec une vieille servante et un ancien portier. C'est là qu'ils vivent dans une fière indépendance et dans une honorable pauvreté.

George monta rapidement, par un escalier tournant, qu'éclairaient à peine d'étroites lucarnes. Après avoir frappé doucement à la porte d'Edmond, il entra sur la pointe du pied. La vieille Marthe fut la première qui l'aperçut.

— Voici monsieur George.

— Tant mieux, dit Edmond, en s'éveillant de son assoupissement.

George allant droit au lit :

— Cher Edmond, je viens pour ne te plus quitter, jusqu'à ta guérison.

— Quelle joie tu me fais, George ; mon pauvre père pourra prendre un peu de repos!

George regarda le vieillard. Il se tenait les jambes croisées, près du feu, dans une courbure immobile. Sa grande taille était ployée sous un profond accablement. C'était pitié de

voir ces vêtements négligés, cette longue barbe, ces cheveux blancs en désordre, ce front tout labouré de rides, ces sourcils épais presque hérissés, ces yeux mornes, et sur ce visage sévère des traces redoutables de fatigue et d'affliction d'esprit.

M. Vendel se leva lentement, et, s'approchant du lit de son fils, il s'assit sur le bord.

— George, vous êtes un bon ami, dit-il, et toi, mon enfant, tu veux donc que je me repose? Eh bien, puisque George est avec toi, j'y consens; mais à une condition, c'est qu'au lieu de te tourmenter de chimères créées par la fièvre, tu chercheras à ne te plus troubler. Réponds, seras-tu tranquille?

— Oui, mon père, comptez sur moi.

Alors le vieillard lui sourit mélancoliquement et se retira. George se plaça près du foyer. Il se chauffait, et considérait en même temps cette vaste chambre, ces solives enfumées, ces tapisseries séculaires toutes char-

gées de dessins gothiques, lorsqu'Edmond entr'ouvrit ses rideaux et le tira de cette contemplation.

— Dis-moi, George, sais-tu des nouvelles?

— Aucune.

— As-tu vu quelques-uns de mes amis politiques?

— Je n'ai vu personne.

— Mon père leur interdit ma porte. Il prétend qu'ils irritent mon mal.

— Ton père a raison, mon cher Edmond.

— C'est possible; mais je souffre de me taire, George. Je regrette les mâles accents de mes frères. Je voudrais les entendre et leur parler. Ne crois pas que je souhaite de mourir; je souhaite de vivre, au contraire, pour accomplir ma tâche. Je l'ai commencée, je désire l'achever. J'en ai le sentiment profond, je l'ai toujours eu. Écoute-moi, je t'en prie. Il faut aujourd'hui que je t'explique, à

toi, ce que tu as appelé si souvent mon fanatisme. Ce fanatisme est ma vie tout entière.

Alors Edmond, se retournant sur le côté, posa sa tête sur son bras et reprit :

— Dès que je conçus l'idée de la liberté, j'en éprouvai l'amour, et mon cœur battit de haine contre ses ennemis. Je compris que l'horizon politique du christianisme allait poindre ; je compris tout ce qu'il y a d'ineffable, de fécond, de prophétique dans ces mots : *Tous les hommes sont frères*. Nous aussi, pensai-je en moi-même, nous touchons à une grande ère du monde ; nous aussi, nous avons un grand mystère d'amour à dévoiler. « Tous les hommes sont frères devant Dieu, » a dit le Christ. Nous disons, nous : Tous les hommes sont frères devant Dieu et devant la loi. Notre mission n'est pas de démentir la sienne, mais de la compléter. Nous sommes les fils du Christ. Comme il a

transformé la vie future, nous voulons transformer la vie présente ; comme il a partagé aux hommes leur héritage spirituel, nous voulons les mettre en possession de leur héritage temporel ; comme il a fondé l'égalité autour du trône de son père, nous voulons, nous, la fonder ici-bas ; comme il a ouvert le ciel au genre humain, nous voulons, nous, lui ouvrir la république. Quand je fus bien pénétré de ces vérités, je m'y abandonnai tout entier. Je devins un homme nouveau. Je ne respirai plus que pour les pauvres et pour les petits. Je me consacrai au peuple sans mesure, sans retour, et je lui donnai ma vie avec la même facilité que j'aurais pu lui offrir un verre d'eau.

George, sans répondre, s'avança jusqu'au lit.

— Sois donc plus tranquille, mon ami. Repousse ces idées orageuses qui t'agitent et redoublent ta fièvre.

— Oui, je te promets de me calmer pour mon père et pour toi.

George alors effleura légèrement de sa main le front d'Edmond, en lui disant avec tendresse :

— Dors, et repose pour guérir.

Puis, il alla reprendre sa place au coin du feu. Mais à peine était-il assis qu'Edmond dit :

— Louis de Chégar est-il venu ?

— Il est venu chez moi.

— Il craint de rencontrer ici mon père. Ah ! cher George, tu n'as pas cette appréhension, toi, et cependant tu blâmes dans ton cœur celui qu'on nomme partout le Régicide. Moi, qui suis son fils, je ne le juge pas, et je l'aime. S'il y a un coupable, c'est le temps.

George s'était rapproché d'Edmond.

— Ne parle plus. Tu te fais bien du mal. Pourquoi te tourmenter ainsi ?

Il prit alors les mains d'Edmond, les pressa dans les siennes, et, par une sorte de magné-

tisme, il parvint à le calmer. Il ne tarda pas à tomber, le pauvre Edmond, dans un pesant sommeil troublé d'un sourd délire. La fièvre ardente et sèche colorait ses joues. Le médecin déclara qu'il avait perdu presque toute espérance. M. Vendel, malgré son courage, ne pouvait se contenir. Il restait un instant près de son fils, puis il s'en éloignait ; il montait et descendait sans cesse les degrés de sa maison, dont il parcourait, dans une muette angoisse, les appartements déserts. Le troisième jour depuis que George était là, des symptômes encore plus alarmants se manifestèrent. Edmond se réveilla dans des transports effrayants.

— Dieu ! s'écria-t-il, me tromperas-tu aussi ? Je n'ai aimé qu'une femme, une seule; hélas ! son âme était à un autre. En retour de tout mon cœur, elle n'a su que me plaindre. — J'ai chéri le peuple. J'ai voulu verser sur lui tous les trésors de la liberté, tous les bien-

faits de l'égalité. J'ai pensé, parlé, écrit pour lui; pour lui je me suis battu, pour lui mon sang a coulé, et le peuple ne s'est pas ému. Il n'a pas pris pitié de lui-même, il a déserté sa cause et ses défenseurs. Et toi, Dieu, Dieu, m'abuseras-tu à ton tour? te railleras-tu de ma foi? En te cherchant, en te priant, n'ai-je tourmenté qu'une chimère, n'ai-je creusé qu'un mot? Par delà cette vie, comme dans cette vie, n'y a-t-il que le néant, toujours le néant? n'embrasserai-je qu'une ombre éternelle?

— Edmond ! Edmond ! s'écria George.

Mais Edmond ne l'entendit pas. Il s'affaissa dans un lourd assoupissement entrecoupé de cris et de sursauts. Lorsqu'il revint à lui, après ce long cauchemar, il était presque épuisé, mais sa tête était libre et nette. Il remarqua que son père n'était pas près de lui.

— De quel chaos je sors ! dit-il à George. J'ai bien souffert. Il me semble que j'ai eu le

délire. Je suis plus tranquille à présent. La fièvre me brûle jusqu'à la moelle, et pourtant je n'ai plus de force. Je touche au moment fatal, je me sens défaillir et mourir.

— Tu ne mourras pas de ce mal, cher Edmond, reprit George.

— J'en mourrai aujourd'hui, dans quelques heures; George, mon pressentiment est vrai. Écoute : Quand tout sera consommé, vois cette adorable femme que tu sais, dis-lui que je n'ai pas cessé de l'aimer et que j'emporte son image dans le ciel. Vois mes amis politiques auxquels mon père a barré, malgré moi, le chemin de mon lit. Dis-leur que je suis le même, et que je meurs comme j'ai vécu. Et toi, mon ami, qui es resté le frère de mon cœur et de ma prédilection, réprime tes larmes. Songe que je compte sur toi pour soutenir et consoler mon père.

En ce moment le vieillard rentrait. George s'inclina mélancoliquement vers Edmond, et

Edmond comprit que toutes ses intentions seraient remplies.

— Maintenant, dit-il à voix basse : Seigneur, je suis prêt.

D'intervalle en intervalle, il ajoutait avec un accent profond :

— Mon Dieu, quand me recevrez-vous dans votre république céleste ?

Un instant il fixa sur son père un regard d'ineffable commisération.

— Adieu, mon père, adieu. Toute la joie de votre maison va s'évanouir. Ne vous révoltez pas en vous-même, c'est moi qui vous en prie. Soyez doux et résigné sous la douleur qui bientôt vous écrasera. Mon père, encore une fois, à revoir. Que Dieu bénisse vos cheveux blancs !

— Oh ! mon enfant, murmura le vieillard.

Alors Edmond reprit avec un accent suave et divin :

« Mon désir est celui des collines éter-

nelles. Montrez-moi, montrez-moi, Seigneur, où vous paissez votre troupeau d'âmes libres. »

Ce furent ses dernières paroles. Son agonie fut courte. Après quelques minutes d'une respiration pénible, il pencha la tête sur l'épaule de son père, et il expira. Ce moment fut horrible. Le vieillard tenait ce corps tiède dans ses bras tremblants, sans verser une larme, sans faire un mouvement. Il demeurait debout avec une expression déchirante, dans l'angoisse du doute, devinant son malheur, et n'osant s'en assurer. Enfin, replaçant son pauvre enfant sur le chevet :

— C'en est fait ! s'écria le vieillard.

Mais il refoula ses pleurs, il étouffa ses sanglots. Il contempla longtemps son Edmond, en silence, avec désespoir ; puis il lui ferma lentement les yeux, le baisa deux fois, et revint choir dans son fauteuil. George, dont toutes les fibres frissonnaient, dont le cœur se

fendait, n'éclata pas. Cette douleur paternelle muette et stoïque lui imposait. Sans proférer un mot, il s'assit à côté du conventionnel. Quelle nuit! Près d'eux gisait Edmond. Toute lumière était éteinte. Le feu seul que Marthe attisait, en y jetant quelques bûches, éclairait cette grande chambre d'un reflet sombre. La mort y planait sur sa proie. L'attention de George ne pouvait se détacher du vieillard. L'infortuné était plongé dans une morne stupeur. Ses lèvres remuaient sans qu'il en sortît aucun son. George crut pénétrer que, dans une sorte d'invocation sauvage, il redemandait son fils.

— Non, non, sembla dire une voix, non. Comme toi, vieillard, je suis sans pitié. Tu redemandes ton fils? Mais rends donc aussi, toi, rends donc au monde, que tu as dépeuplé, les victimes que ta main, sans trembler, a frappées de la hache homicide!

La redoutable voix se tut et tout rentra

dans le silence. Le vieillard pâlit, s'agita sur son siége, fit un geste farouche, et dit, comme en se parlant à lui-même :

— Je n'ai fait que mon devoir.

Alors ses traits profondément altérés perdirent en un instant toute autre expression que celle de la douleur, et il reprit son attitude immobile. La nuit fut longue. Un siècle ne dure pas plus. Le matin, George secoua son poignant engourdissement, pour écrire aux amis d'Edmond. La fatale nouvelle se répandit avec la rapidité de l'éclair dans les écoles et dans le peuple. A l'heure du convoi, M. Vendel monta dans une voiture de deuil avec George. Il avait décidé que le corps ne serait pas déposé à l'église et qu'on se passerait de prêtres. Le convoi marcha donc directement de la maison du mort au Père-Lachaise. A la grille du jardin, George donnait la main au conventionnel et l'aidait à descendre, lorsqu'il aperçut une femme vêtue de

noir qui se glissait comme une ombre à l'écart. Il la reconnut. C'était celle qu'Edmond avait adorée pendant sa vie, et qui n'avait pu répondre à sa passion que par une amitié de sœur. Sans crainte de se compromettre, elle était venue seule rendre les derniers devoirs au pauvre pamphlétaire, et accompagner à sa demeure éternelle celui qui l'avait tant aimée. Noble et généreuse femme ! George la bénit pour cet acte de piété fraternelle. Il la suivit des yeux jusqu'à ce qu'il la perdît au milieu d'une touffe de cyprès où elle s'agenouilla pour pleurer et pour prier. M. Vendel, lui, s'avança d'un pas ferme jusqu'au bord de la fosse, d'où son austère tête blanche dominait la foule et toute cette pompe funèbre. Il vit la bière s'enfoncer et s'engouffrer. Quand tout fut fini, il prit des fleurs de la main de George, et les jetant sur la bière :

— Mon Edmond, dit-il, reçois ces fleurs, qu'elles embaument ta tombe.

Puis relevant la tête et regardant le ciel avec une expression indéfinissable :

— Oh ! mon enfant, que l'amour de ton père te soit doux jusque dans le sein de Dieu !

A peine achevait-il ces mots, qu'un bruit sourd fit trembler le conventionnel : c'était la terre qui tombait par pelletées dans la fosse. Il serra convulsivement le bras de George, et, se mêlant avec lui parmi la foule qui s'écoulait :

— Plus de voiture, dit-il ; j'ai besoin d'espace et d'air.

Ils marchèrent donc silencieusement comme deux morts au milieu des vivants.

Dès qu'ils furent arrivés à la porte de sa demeure, le stoïque vieillard arrêta George :

— Ami, lui dit-il, ne repassez pas aujourd'hui ce seuil de douleur. L'isolement et les regrets amers l'habiteront désormais. Venez quelquefois, de loin en loin ; nous parlerons de mon pauvre Edmond. Je vous remercie du

fond de mon cœur de tout le bien que vous lui avez fait. Il vous aimait tendrement, et je vous aime aussi, en mémoire de lui. Adieu, puissiez-vous ne jamais survivre ni à votre cause, ni à votre enfant! Vous êtes jeune, puissiez-vous ne pas souffrir autant que j'ai souffert, moi qui suis vieux! Puissiez-vous ne pas voir autant de jours, autant de honte, autant de maux, autant de sang que mes yeux en ont vu! Adieu, encore une fois. J'espère que mon heure ne tardera pas à sonner. Je ne la crains pas, je la désire plutôt, mais je ne la devancerai pas; je l'attendrai en homme. J'ai bien pâti dans le temps; Dieu veuille me rappeler à lui, pour que je me repose enfin dans l'éternité!

George pressa la main du conventionnel. La lourde porte s'ouvrit et se referma sur le vieillard. S'il l'eût rencontré comme les anciens régicides, au milieu de la place publique, le front ceint d'une couronne de fer

rouge, George n'eût pas été saisi d'une pitié plus profonde et plus âpre. Il partit, et ce n'est pas sans chanceler qu'il put regagner son toit.

XIX

Marie, Marie, où êtes-vous? que faites-vous loin de moi? Ne savez-vous pas ce que je souffre? Je ne puis plus vivre sans vous. Mes amis expirent. Ils succombent à la maladie, au désespoir. Moi seul je reste. O Marie, je vous attends. J'ai besoin d'une parole de votre bouche, d'un regard de vos yeux, d'un jour passé près de vous.

Tout dévasté par la mort d'Edmond, George rêvait ainsi, à l'écart, dans sa petite cour. Cette cour était une dépendance de son ap-

partement, et nul autre n'y entrait jamais. Le soleil y luisait quelques heures, le matin. Elle était sablée avec soin et de beaux pieds de vigne y grimpaient le long des murs. C'était là, dans un recoin obscur, sous un vieux érable, que George se recueillait, lorsque la température était douce. C'était là que nul importun ne devait le surprendre, et que, tout entier, il pouvait se livrer à lui-même avec sécurité. Si George contemplait le présent, ce n'était que désolation; s'il évoquait le passé, il n'y trouvait que des regrets; mais l'avenir, c'était l'avenir qui lui gardait les plus redoutables visions. L'avenir, c'était, pour George, l'absence indéfinie dans l'amour; c'était l'isolement, le pire des maux, ce tourment inouï d'un cœur qui étreint le néant et qui s'use dans le vide. L'avenir attirait sans cesse George et le menaçait. C'était comme un vertige. Quelquefois, pour chasser tant de fantômes, il lui suffisait de toucher à

quelque vaste horizon de la pensée. Alors ses préoccupations se dissipaient pour un temps, et son regard devenait serein. Il se dégageait insensiblement de ses troubles, et finissait par vivre dans la lumière et dans l'azur. Comme une eau d'orage dépose son limon et rejette son écume sur ses rives, son âme, bouleversée par la passion, s'épurait peu à peu, et réfléchissait tout le ciel des idées. Mais il ne tardait pas à se replonger au milieu des tempêtes de la vie individuelle.

Un événement inattendu rapprocha le bonheur de George. M. de Salisi ayant été appelé dans le Midi par de grands intérêts industriels, Mme d'Orcley et sa nièce hâtèrent leur voyage à Paris.

TROISIÈME PARTIE

XX

Le bal commençait. Le grand escalier était tout échelonné de myrtes et d'orangers. Des verres de couleur se courbaient en festons au-dessus des arbustes, et jetaient sur les dalles, d'une blancheur de marbre, une lueur magique. Au bas des degrés, deux jeunes gens en habits de fête se rencontrèrent. C'étaient George et Louis de Chégar.

— Comment, vous ici déjà, Louis!

— Oui, George. J'ai quatre bals ce soir, voyez-vous.

— A la bonne heure, reprit George. Et les deux amis montèrent en souriant. Ils traversèrent une galerie mollement éclairée d'un jour mat. Quelques hommes y causaient çà et là. Des serviteurs y circulaient avec leurs plateaux mobiles tout chargés, les uns de sorbets et de glaces, les autres de punch fumant dans des coupes de cristal. Quand George et Louis atteignirent le salon du bal, ce fut un éblouissement. Des girandoles d'argent, couronnées de mille bougies, répandaient des flots d'albâtre, et le lustre étincelait comme une pyramide de diamants. Au milieu de cet éclat de lumières, ce n'étaient que visages épanouis, que parures, que perles, qu'aigrettes et que fleurs. La musique entremêlait ses accords. Elle se berçait en de douces mélodies; puis, tout à coup elle se réveillait, elle frémissait et bondissait comme les cœurs dans les poitrines. Des âmes ardentes et des bras cadencés se fuyaient, se cherchaient, s'entrelaçaient. C'é-

tait une nuit radieuse, une nuit de féerie et d'amour.

George s'engagea dans cette foule mouvante. Pendant qu'autour de lui tressaillait la joie, une inquiète attente l'oppressait. Arrivée de la veille, Marie lui avait écrit qu'elle serait au bal de Mme Ralnave. C'est là qu'elle l'avait prié de venir, c'est là qu'elle voulait le revoir au milieu de toutes les émotions d'une fête. George examina longtemps en vain, il s'inclina devant Mme Ralnave, échangea sur sa route plus d'un salut affectueux, et finit par rejoindre Louis de Chégar, qui s'entretenait avec Edouard, son frère aîné, pour lequel Annette, cette tendre et tragique jeune fille, s'était noyée dans l'étang de Charmon.

Dès que George fut près d'eux, il s'arrêta. C'était à l'angle de l'un des boudoirs qui attenaient au salon. De cet endroit, la vue plongeait sur le bal et le dominait. George croisa ses bras. Son anxiété, par moments, étendait

comme un nuage sur ses yeux, mais son regard perçant demeurait fixé sur la porte d'entrée, et, malgré de rapides obscurcissements, ne perdait rien de ce qui s'y passait. Quelle que fût sa perplexité, il paraissait tranquille. Il entendait avec distraction la conversation des deux frères, sans y prendre aucune part.

— Le triste amusement qu'un bal ! disait Edouard.

— Pas toujours, répliqua Louis, et il invita une jolie personne qui lui plaisait.

En un instant la danse l'entraînait au milieu de ses évolutions gracieuses. Edouard s'enfonça plus avant et se mit à une table de jeu. George ne changea ni de place, ni d'attitude. Étrangère au mouvement du bal, sa pensée errait dans le monde des souvenirs. Il vivait avec un autre cœur au fond du passé, et, sans le frémissement d'attente qui l'agitait, tout ce qui l'entourait se serait évanoui pour lui. Pourquoi s'éveille-t-il soudain ? Un murmure de

surprise et d'admiration s'élève de tous côtés. O Dieu! quel éclair de bonheur a sillonné le bal, et touché George comme la foudre! Sous le coup électrique, il chancelle et s'appuie pour ne pas tomber. D'un regard il avait entrevu tout un ciel. Ce n'était plus une chimère, ce n'était plus un rêve, c'était Marie, Marie elle-même, belle, simple, inconnue, qui sortait de sa forêt, et qui venait bien loin rejoindre George au milieu de la fête. Elle s'avança avec une grâce timide, et s'assit tremblante entre sa tante et Mme Ralnave. Quand George fut un peu remis, il pénétra dans tous ces groupes de femmes, qui, tout à l'heure, devant lui, semblaient secouer moqueusement leurs chevelures semées de fleurs, de diamants et d'opales. A travers tant de splendeurs, il suivait la trace plus lumineuse de Marie. Dès qu'elle l'aperçut, elle pâlit, et frissonna sous sa blanche parure. Leurs yeux se rencontrèrent. Ah! dans ce regard il y eut

deux âmes, deux amours, deux vies qui s'embrassèrent et se fondirent à toujours. George ne dit pas une seule parole à Marie, mais, se baissant avec sollicitude, il adressa de tendres questions à Mme d'Orcley sur sa santé, sur les fatigues de son voyage, et lui exprima toute sa joie de la revoir. Quand il se releva, son front était serein, et la douce flamme du bonheur y brillait. En un moment, ce calme divin se refléta sur le visage de Marie. Peu à peu, elle se pacifia sous la souveraine influence de George.

— Danserai-je? lui dit-elle à voix basse.

— Oui, sans doute, chère Marie, dansez avec tous ; mais cette valse que j'aime tant, cette valse de Charmon, vous la réserverez pour moi seul, n'est-ce pas?

— Oh! oui.

— Et de plus en plus le bal palpita, tressaillit, s'anima. Louis de Chégar et les plus élégants jeunes hommes prièrent Marie. Ils

l'entraînèrent tour à tour dans le mouvement de la danse. George, lui, tout en adressant quelques mots interrompus à Mme d'Orcley, s'enivrait de Marie. Semblable à une apparition céleste, elle se balançait aérienne et légère; elle s'élançait vive et rapide, et mêlait ses pas aux pas agiles qui tombaient en cadence, comme des chants de poëtes.

Combien d'impressions agitèrent George! Si la danse l'a charmé, maintenant elle ne suffit plus à son impatience. Voici la valse. George, d'un bras flexible, enlace Marie, il l'emporte et tourbillonne avec elle dans un cercle de feu. Là, seulement, son sang circule vite, son cœur bat à l'aise; là, seulement, il respire un air de flamme, dans lequel il se sent vivre. Il n'a qu'une émotion confuse, mais puissante, une émotion d'amour et de triomphe. Cette femme est à lui. Qui oserait la lui disputer? Viennent les dangers, il les bravera; les obstacles, il les brisera. Il re-

nonce à tout, il méprise tout ce qui n'est pas son amour. Son âme profonde, que ne pouvaient combler tous les mystères de l'infini, un simple amour la remplit tout entière. De toutes ses facultés, il n'a plus que son cœur, et dans l'immensité, il ne voit plus qu'une femme. Une femme et un amour, pour lui voilà tout. Et la valse l'entraîne, la valse, image de cette houle de la passion où il entre à pleines voiles. Il va, passe, repasse, se ralentit, puis se précipite de nouveau, et ne fait qu'un avec Marie, tant son essor est prompt, tant son étreinte est ferme, tant sa course est ailée!

Quand la valse eut cessé, George fut pris d'un grand ennui. Que pouvait-il désormais attendre du bal? Marie devina cette impression. Elle la partageait. Pas un sentiment, pas un souhait de George, qui ne retentît dans le cœur de Marie.

— Ma tante, voulez-vous que nous partions? je suis si fatiguée!

— Eh bien ! partons, mon enfant. George, serez-vous assez bon pour nous accompagner ?

George donna des ordres pour faire avancer la voiture. Il s'y installa près de Marie et de Mme d'Orcley. Oh ! quel délice, de se retrouver, dans cet étroit espace, avec Marie ! Quel délice, de toucher sa robe, ses cheveux, sa main ! Quel délice, de l'aider à descendre de voiture, de la reconduire jusque dans l'appartement de Mme d'Orcley ! Et là, quelles paroles, quels silences ! C'était un bonheur tout résonnant des mélodies du bal ! C'était le passé qui renaissait plus beau ! C'était l'avenir qui s'ouvrait avec ses horizons enchantés ! Jamais jour ne finit plus suave et plus riant. Il mourait lentement dans ces âmes amoureuses, comme un rayon du soir sur l'Océan, comme une brise embaumée sur les roses de mai. O élans, transports trop fugitifs de la jeunesse ! Comment

le cœur peut-il contenir vos félicités, et comment, après les avoir goûtées, peut-il survivre, hélas ! à leur ivresse évanouie ?

George faisant un effort sur lui-même :

— Il est tard, dit-il, vous avez besoin de repos.

— Pas encore, dit Mme d'Orcley ; avant de nous séparer, nous prendrons le thé.

— Volontiers, dit George.

Et, sans appeler personne, Marie s'empressa. Elle courut chercher le guéridon, la boîte à thé et les tasses. Bientôt l'eau frémit dans la bouilloire, un arome exquis se dégagea, et la conversation recommença comme à Charmon.

Marie attendit que le thé fût infusé au gré de sa tante. Et George, tout en causant, la regardait, dans sa blanche robe de bal, se multiplier autour de la table, se baisser au feu et renouveler l'eau de la théière.

Ces soins, cet entretien de l'intimité furent délicieusement prolongés.

Enfin, au signal de Mme d'Orcley, George se leva, serra la main de la tante et de la nièce, et leur dit adieu.

La fête était déserte. Elle n'avait plus ni femmes, ni musique, ni parfums; mais George et Marie n'y pensaient pas. Pour eux, au milieu des teintes de l'aurore, des lueurs ineffables, des douces larmes, des tièdes soupirs, une autre fête, la fête de leur âme s'était levée dans le ciel.

XXI

Le lendemain du bal, George revint chez Mme d'Orcley; il y revint les jours suivants. Il passait sa vie avec Marie ; c'était un enivrement continuel.

Un matin que Mme d'Orcley était au bain, George entra dans son appartement. Il ne trouva que Marie. Dès qu'elle aperçut George, elle tressaillit de plaisir. En ces moments-là, rien n'égalait la splendeur de son visage.

Du milieu de son émotion, elle dit à George :

— Aujourd'hui, nous nous promènerons ensemble et seuls. J'ai prévenu ma tante.

— Eh bien ! partons, reprit vivement George.

— Partons ! s'écria Marie ; et, s'approchant d'une glace, elle déroula sur ses tempes les longues boucles de ses cheveux. Après les derniers arrangements de toilette, elle prit le bras de George, sur lequel elle s'appuya, et ils sortirent.

— Vraiment, George, je ne me reconnais plus. Lorsque vous m'avez vue pour la première fois, je me consumais dans une langueur mortelle ; je succombais peu à peu sous ma mélancolie. Si je suis changée, c'est l'amour qui me transforme.

George et Marie marchèrent au hasard et en silence.

Marie, s'éveillant de sa rêverie, reprit : Ah ! je dois tout à l'amour. C'est lui qui m'a ressuscitée. Que je plains les femmes de ce siè-

cle ! Toute croyance est déracinée de leur cœur, toute espérance est morte en elles. Elles essayent d'aimer pour se distraire et pour échapper à l'ennui qui les tue, mais elles n'aiment pas sérieusement. Elles dénouent un amour, elles en recommencent un autre. Elles mettent du calcul dans tout, car elles prévoient que tout finira. Elles arrangent leur cœur comme une parure de bal, pour une soirée. Faibles âmes, qui s'en vont errantes, et qui ne cherchent pas à s'abriter du midi sous un même arbre, sous une seule ombre ! Un instinct de changement les entraîne capricieusement çà et là. Elles ne se reposent jamais. Sans vous, George, peut-être aurais-je été comme elles. C'est vous qui m'avez faite autre. Je ne crois plus maintenant à une minute, à un jour. Tous les temps sont à moi. Je vous aime dans le passé, dans le présent et dans l'avenir ; je vous aime sans limite et sans fin.

— Oh ! s'écria George, en pressant le bras de Marie, je vous rends cœur pour cœur, éternité pour éternité.

Dans cet instant d'inexprimable bonheur, Marie aperçut, le long du Louvre, une pauvre femme dont les traits, primitivement nobles, étaient dégradés par la misère. Cette femme tenait par la main une petite fille qui lui ressemblait. Leurs figures étaient maladives et leurs vêtements en lambeaux. Marie, profondément touchée, dit à George : Que notre présence soit une fortune pour ces douces créatures déshéritées.

George tendit sa bourse à Marie, qui, détachant son bracelet, mit ce double trésor dans la main de la pauvre mère.

— Dieu vous récompense et vous bénisse ! dit la femme à Marie, qui rejoignait George, toute joyeuse.

Et les deux amants se perdirent sous les cintres d'une blanche et solitaire galerie.

XXII

— Vous avez bien fait, George, d'apporter ce petit volume de Byron. Avant le crépuscule, voulez-vous que je vous lise quelques strophes de *Lara* ?

— Ne me lisez rien, Marie; laissez, laissez les poëtes. N'êtes-vous pas, vous, la poésie? n'êtes-vous pas plus que la poésie? n'êtes-vous pas l'amour ? Ainsi parlaient George et Marie, vers l'angle d'une allée obscure des Tuileries, non loin de la statue de Cléopâtre.

Ils étaient assis là, depuis trois heures. Devant eux s'élevait le château, derrière eux s'étendaient les Champs-Elysées jusqu'à l'arc de triomphe de l'Etoile ; à leur gauche, dans la grande allée, la foule roulait et bourdonnait autour des vieux orangers de Louis XIV ; à leur droite, la Seine coulait sous ses ponts splendides, entre ses rives de pierre. Mais George et Marie ne voyaient rien, n'entendaient rien, ne sentaient rien que leur amour. Au milieu de Paris et du monde, ils étaient seuls et ils se suffisaient.

— Mon Dieu ! que le temps passe vite ! voici le soir, dit George ; et il entraîna Marie sous les arbres. Et Marie s'abandonnait avec un timide enivrement aux transports fougueux de George. Lui, penchait vers Marie sa tête chargée de volupté, et lui disait des mots passionnés, entrecoupés de soupirs et de silences. Il pressait ses mains et respirait avidement le

tiède parfum de son haleine. Marie ne résistait que faiblement.

— Quittons ce lieu, disait-elle d'une voix étouffée.

— Oh ! non, non.

— George, s'écria de nouveau Marie, avec agitation, sortons de ces ombres; l'air dans lequel on nage ici ne m'est pas bon. Ah ! fuyons, fuyons, je vous en supplie.

Et Marie, d'un pas rapide, franchit avec George cette nuit des tilleuls. Elle l'attira par les allées découvertes jusqu'à la grille de la place Vendôme.

Ils s'avancèrent par la rue de la Paix jusqu'aux boulevards, dont ils suivirent les avenues sans fin. Ils marchaient lentement. Ils flottaient dans un monde enchanté qu'ils emportaient avec eux. Un vent moite dilatait leur poitrine. Quoique le ciel n'eût qu'un astre, leur ciel à eux resplendissait de plus d'étoiles que Dieu n'en avait créées. Toutes

les lueurs qui glissaient à travers les vitres et les feuilles étaient magiques. Tous les bruits qui s'élevaient dans l'air étaient mélodieux. Toutes les maisons étaient des palais de marbre, dont la blancheur mate tremblait sous la vapeur endormie d'un clair de lune. George et Marie, l'un près de l'autre, erraient ensemble comme des esprits de lumière qui se pénètrent, comme des âmes qui se retrouvent pour ne se plus quitter, et qui mêlent leurs deux souffles en une seule vie. Ainsi passaient Marie et George. Des torrents de joie inondaient leurs cœurs, qui battaient du même mouvement.

— Oh ! soupirait Marie, dites-moi, George, que vous êtes heureux.

— Je suis heureux comme à Charmon, lorsque, des gazons du bord, je regardais dans la Pêcherie votre image qui me souriait du fond de l'eau. Et vous, à votre tour, êtes-vous heureuse ?

— George, bien plus que je ne pourrais le dire. Je suis heureuse comme chez ma tante, cet automne, lorsque du cabinet rustique où j'étais, je vous reconnus, à votre arrivée dans le jardin, tandis que, de sa branche, le rossignol chantait au-dessus de ma tête.

XXIII

— C'est ici que nous nous arrêtons, disait Mme d'Orcley. Si vous voulez, George, pénétrez plus loin avec Marie ; mais ne nous pressez pas de vous suivre, nous sommes trop fatiguées.

Mme Ralnave fit un signe d'assentiment, et les deux amies s'assirent sur la mousse d'un rocher. Le petit lac d'Enghien blanchissait à leurs pieds, et de jeunes familles de cygnes, dont il est la patrie, le sillonnaient en secouant leur duvet à sa surface. La suave

vallée de Montmorency, toute semée de vignes et de prairies, de bois et de vergers, semblait se prolonger jusqu'aux buttes Montmartre, au delà desquelles Paris lançait les mille flèches de ses dômes, de ses clochers et de ses palais.

— Mon Dieu, que cette vue est belle ! s'écria Mme d'Orcley.

— Oui, reprit son amie ; et quel charme lui donne encore le souvenir de Rousseau !

Encouragés par Mme d'Orcley, George et Marie continuèrent leur promenade. Comme ils étaient dans le sentier du parc, un convoi traversa le grand chemin. Une jeune femme, enveloppée de longs crêpes noirs, suivait le cercueil en sanglotant.

Marie s'agenouilla et George se découvrit, tandis que le cortége funèbre disparaissait entre deux haies.

Et Marie, se relevant, dit avec angoisse :

— George, il est donc vrai qu'on peut survivre à ce qu'on aime ? Ah ! je demande au ciel d'éloigner de moi ce calice, et de me rappeler plus tôt que vous.

— Écartez ces idées, Marie, repoussez ces images sinistres. A chaque jour suffit son mal. Ne troublez pas ainsi notre bonheur.

— Notre bonheur est trop grand, hélas ! j'ai peur qu'il ne finisse ; voilà pourquoi je suis triste.

— Écoutez, Marie, j'habitais autrefois Montmorency. Souvent j'ai parcouru ces sentiers. Souvent je m'y suis assis à l'ombre ; j'étais malade et seul. Alors je vous souhaitais sans vous connaître. Ah ! quand je songe au passé, ce n'est pas de tristesse que mon cœur est plein, mais de délices.

— George, tous mes pressentiments de mort se dissipent. Toute ma peine s'évanouit. Comment demeurer triste près de

vous? Vos paroles me sont si douces! Reposons-nous dans ce lieu même où vous veniez vous asseoir, quand vous étiez malade et seul. Et tous deux se laissèrent glisser sur l'herbe, au bord du sentier.

— Voyez, Marie, autour de vous ces fleurs des prés, elles sont écloses sous mes larmes. Tenez, je veux choisir pour vous la plus jolie de ces fleurs, cette petite pâquerette rose et blanche.

George cueillit la pâquerette, il la baisa, puis, en l'offrant à Marie :

— Gardez-la, dit-il, comme un emblème de votre tristesse, de mon bonheur, de notre amour.

— George, mon George, jamais cette paquerette ne me quittera. Elle séchera sur mon sein; mais elle refleurira dans mon cœur.

Un bruit de pas s'étant fait entendre, en un instant Marie fut debout.

— Maudits soient les importuns! s'écria George, en donnant le bras à Marie.

— Mon ami, grondez-moi, je ne suis plus triste, mais je tremble comme à l'approche d'un danger.

— Vous êtes un enfant, reprit George; que pouvez-vous craindre?

— Je ne sais, mais retournons auprès de ma tante.

— Je le veux bien.

En ce moment les promeneurs passèrent, c'étaient des inconnus. George et Marie s'enfoncèrent dans l'une des allées qui conduisent au lac. Ils n'avaient pas marché dix minutes, qu'ils rencontrèrent deux hommes, dont le moins jeune, après quelque hésitation, s'avança vivement vers eux. Marie recula comme devant un reptile. Elle frissonna, et rougit. Mais lui, s'inclinant avec politesse :

— Je ne croyais pas avoir l'honneur de trouver en ce lieu Mme de Salisi, Je me suis

présenté chez elle aujourd'hui, pour lui donner des nouvelles de son mari.

— Comment se porte-t-il ?

— Bien, madame, répondit de Cange avec un sourire équivoque.

Marie s'en aperçut.

— Monsieur, dit-elle avec dignité, ma tante est à quelques pas d'ici, veuillez venir avec nous, elle sera charmée de vous voir.

De Cange et son compagnon suivirent Marie. Dès que Mme d'Orcley les eut reconnus :

— La santé de mon Jules est-elle bonne, monsieur ?

— Oui, madame, je puis même ajouter qu'il est gâté par votre sœur presque autant que par vous. Et, s'adressant à Marie :

— Ah ! j'oubliais de vous dire, madame, que votre petite levrette est plus jolie que jamais.

Et la conversation se traîna dans une lan-

gueur mortelle. De Cange en rompit la monotonie et l'ennui :

— Mesdames, permettez-moi de prendre congé de vous. J'écris demain à Salisi ; je lui dirai ma bonne fortune. Il sera bien heureux, sans doute, d'apprendre, lui qui est un Nemrod, que vous n'avez pas pour les forêts moins de goût que lui-même.

Et son regard oblique s'arrêta sur Marie. George pâlit de colère, mais il se contint. Marie fut attérée. De Cange, la saluant alors d'un air de triomphe, prit le bras de son compagnon et s'éloigna.

Il se fit un long silence. Enfin, Mme d'Orcley se levant :

— N'attendons pas ici plus tard, dit-elle, allons rejoindre notre voiture.

George et Marie s'acheminèrent après Mme d'Orcley et Mme Ralnave. Ils se tinrent en arrière, à quelque distance, afin de n'être pas entendus.

— George, je suis toute bouleversée. J'avais bien raison de craindre. Cet homme est le complaisant, le commensal de M. de Salisi. C'est lui qui, sans vous avoir vu qu'une fois, a travesti, envenimé, calomnié votre séjour chez ma tante. Il ne cesse de se rendre agréable et nécessaire à mon mari. Il a, d'ailleurs, à se venger de moi. Tout ce qu'il a de ruses, d'adresse, de sang-froid, il l'a mis en œuvre pour me séduire. Jamais il ne me pardonnera mon mépris. Il me hait. Il peut nous perdre, et il nous perdra.

La voiture était prête. George et Marie s'y placèrent à côté de Mme d'Orcley et de son amie. Quelle route ! Ils n'arrivèrent à Paris qu'à la tombée de la nuit. George se retira de meilleure heure que de coutume. Il avait besoin d'être seul. Son amour éclatait sous une nouvelle forme. La passion n'avait pas encore soulevé en lui de tels orages. Quoiqu'il parût calme, pour qui le con-

naissait, son visage pâle et sa voix altérée trahissaient une violente agitation intérieure. Quand il dit adieu à Marie, elle tressaillit de peur et de joie. Plus que jamais elle sentit que cet homme n'aimait pas à demi, qu'il était à elle, et qu'elle était à lui tout entière, à la vie et à la mort.

XXIV

Si Marie s'était trompée ! Si le courage lui manquait ! Si ses genoux allaient fléchir au milieu du chemin ! — Questions redoutables, que s'adressait George et qui le déchiraient.

— Eh ! bien, il en est temps encore. Rien d'irréparable ne l'enchaîne. Si cette frêle organisation succombe aux terreurs de l'amour, qu'elle sorte de la tempête, je l'aiderai même. Moi, j'y resterai seul, et seul j'y mourrai.

Marie s'était montrée si craintive devant les menaces de l'avenir, que George ne pouvait se dérober à ces troubles. Hélas! il comprenait cruellement que c'en était fait de lui, qu'il ne reviendrait plus sur ses pas. Il avait mis toute sa vie sur un coup de dés, et le cœur lui battait. George douta de Marie. Pourtant le doute, en le blessant, ne le déprava pas. Au lieu de se lasser, son dévouement ne fit que s'accroître.

Je n'engagerai pas Marie plus avant, se dit-il, je ne l'entraînerai pas plus loin; qu'elle soit libre. Elle n'entendra pas un reproche. Je continuerai de l'aimer sans bornes, quoique sans espoir.

George ne s'abandonna plus à tous les souffles de son âme. Lui, naguère si fougueux, ne fut plus qu'affectueux et réservé.

Marie jugea tout d'un coup d'œil, le doute de George, son angoisse, son abné-

gation, et voilà les tentations qui la perdirent.

Un jour que George, silencieux et morne, faisait tourner dans sa main le couteau d'ivoire de Marie, elle lui dit :

— Ma tante, comme à son ordinaire, prodigue ses soins à Mme Ralnave, qui est plus souffrante, sans être dangereusement malade. Nous, George, nous irons à *Robert-le-Diable.* J'en ai la permission. Y consentez-vous? ajouta-t-elle d'une voix pénétrante.

— Est-il bien vrai, Marie, nous irons ensemble et seuls à *Robert-le-Diable?*

— Oui, mon ami.

George lâcha le couteau d'ivoire, remercia Marie d'un regard d'amour, et ne put que lui dire :

— Vous êtes un ange d'avoir pensé à cela.

Le soir, les voitures roulaient autour de l'Opéra. Les loges s'ouvraient et s'emplissaient. Les grilles s'abattaient. L'éclat du

lustre et de mille lumières jallissait à flots. Ce n'était à tous les étages que resplendissement, ce n'étaient qu'écharpes déliées et plumes mouvantes, ce n'étaient que femmes aux chevelures blondes ou brunes, aux attitudes variées, aux visages souriants. L'air encore frais de la salle était embaumé. Toutes les poitrines se gonflaient d'amour, toutes les physionomies brillaient de plaisir et d'attente. Hors de ce cercle éblouissant, dans une loge aux stores presque fermés, deux personnes cherchaient l'ombre et s'enveloppaient de mystère : c'étaient George et Marie. La figure de Marie exprimait le bonheur, celle de George s'obscurcissait encore d'un léger nuage.

— Mon ami, disait Marie, depuis cette fatale rencontre, vous avez été bien triste.

— Ah! Marie, j'ai souffert un cruel supplice.

— Pauvre ami! vous aviez cessé de croire en moi, et Dieu vous a puni de votre doute.

— Je conviens, Marie, que j'ai douté de vous. J'ai douté, non de votre amour, mais de votre force. Ai-je eu tort? répondez-moi, ma chère vie.

— Oui, George, je vous le jure; car ma force naît de mon amour. Elle est à l'épreuve du temps et des circonstances, quelles qu'elles soient. Je vous pardonne, mon ami; mais soyez confiant, et comptez sur moi comme sur Dieu. Vous ne serez pas déçu.

— Oh! Marie, répétez vos paroles.

— George, rien n'est aussi sûr que ce que je vous dis.

Et la toile se leva.

George, comme pour garder son bonheur:

— N'ajoutez pas un mot de plus, Marie, murmura-t-il, en se penchant vers le théâtre. Il vit le noble Robert avec son escorte de chevaliers, le réprouvé Bertram, Alice, la belle jeune fille, et toutes les merveilles de la scène plus enchantée qu'un rêve des *Mille*

et une Nuits. La musique, cette délicieuse musique de Meyerbeer, le pénétra; elle parçourut toutes les cordes de son âme, qu'elle fit vibrer et frémir ainsi qu'une lyre vivante. Ses nerfs, tendus comme un arc, s'assouplirent peu à peu, et toutes ses fibres s'amollirent. Il se rejeta jusqu'au fond de la loge pour pleurer.

— O Marie, seul avec vous dans ce paradis, votre main dans ma main, votre cœur près de mon cœur, je ne suis plus maître de mon émotion. Et des larmes brûlantes coulaient de ses yeux sans tarir. Non moins attendrie, Marie plaçait sa tête à côté de celle de George, sur le velours. Elle tressaillait, soupirait. Son sein se soulevait, et de naïves caresses lui échappaient. De ses tresses noires, elle essuyait les larmes de George, et les larmes mobiles restaient suspendues à ses cheveux, comme des perles. C'était le troisième acte. Le chœur infernal chantait de son palais de

feu, et les nonnes ressuscitaient pour se livrer à leurs passions de la terre. Elles se mêlaient et s'entrelaçaient avec une grâce insidieuse. C'étaient des danses languissantes, des mouvements voluptueux, des désirs palpitants, des cris, des accents, des transports. C'était un songe flamboyant, une âpre fête de damnés. Tous les sens étaient éperdus. Quand cette soirée de délire toucha à son terme, Alice triomphait, Bertram disparaissait au milieu de l'abîme, Robert était sauvé. Ce n'était plus l'enfer, c'était le ciel. Dès que la toile fut baissée, la foule se précipita par les couloirs, circula dans les corridors, tournoya le long des escaliers et se dispersa. George et Marie ne partirent que les derniers.

XXV

I

George avait coutume de louer chaque printemps, pour la belle saison, une maisonnette du bois de Boulogne, aux environs d'Auteuil.

Le lendemain de cette soirée de *Robert-le-Diable,* Marie souhaita de passer une partie du jour dans les allées et dans les clairières du bois. Il était convenu que George lui mon-

trerait, du sentier, sa chaumière aux contrevents bruns, les jasmins qui la couvraient de leurs guirlandes et qui l'embaumaient de leurs odeurs.

Dès qu'ils furent sous le bois, Marie dit à George :

— Devinez-vous pourquoi ce lieu m'intéresse tant, pourquoi, sans plus tarder, j'ai voulu le parcourir, en fouler la poussière et le sable? c'est qu'il est encore tiède de vos soupirs et de vos gémissements. Là, George, avant de me connaître, n'est-ce pas? Là, vous avez bien souffert!

— Oh! oui, Marie; il n'est pas une allée, pas un recoin de ce vaste enclos qui ne sache de moi d'amères mélancolies ou de profondes angoisses. Mais laissons le passé. Ne l'avez-vous pas effacé de ma mémoire? Votre tendresse ne m'a-t-elle pas rafraîchi mieux que les brises de ce bois, mieux que ses bras de verdure, mieux que l'om-

bre de ses feuilles? En retour, moi, je veux enchanter votre vie; sous vos pas je veux répandre tout mon cœur, comme une huile de parfum.

II

Et les deux amants s'égarèrent parmi les arbres. Et l'amour les brûlait au dedans, tandis qu'au dehors il brillait avec le soleil, multipliant ses mirages le long des avenues, et dans les ramures des routes qui s'entre-croisaient.

A un carrefour du bois, George s'arrêta, et dit :

— Voici ma maisonnette, chère Marie. Ah! si vous en franchissiez seulement la porte!

Vous voyez ces quatre murs; eh bien! mon rêve immense n'irait pas au delà et s'y replierait pour toujours; vous voyez cet étroit

réduit; eh bien! il serait tout mon univers, tout mon ciel.

— George, ne me pressez pas. Mon émotion est trop vive. Mille éclairs scintillent autour de moi, et j'ai la fièvre.

Ils s'assirent à l'écart, en face de la maisonnette.

Marie ôta son chapeau. Ses cheveux se dénouèrent et s'entr'ouvrirent sur ses épaules, comme deux ailes. Elle se hâta de les rattacher.

Elle était pâle; George eut un moment d'effroi. Bientôt elle se sentit mieux. Peu à peu une douce chaleur circula dans ses veines, son sein se souleva, ses joues se colorèrent, un sourire éclaira son visage.

— George, est-ce une illusion? N'est-ce pas vous qui me protégez du cœur? Non, je ne me trompe pas. Voici votre retraite, votre toit rustique. Voici les dômes de verdure d'où descendent vos songes. Ah! que

je suis bien ici, dans votre bois, sous votre garde! jamais je ne fus si heureuse.

— Non, non, ce n'est pas une illusion. C'est ici ma maison, c'est moi, c'est vous. Rien qu'en me penchant, mes cheveux touchent vos cheveux, mes regards se noient dans vos regards, et votre haleine effleure mes lèvres.

III

Comment peindre ce repos de l'amour qui naît de l'oubli de la terre? Repos ravissant, où chaque battement de cœur est un plaisir, où chaque parole est interrompue par un soupir, par un silence, où les moindres impressions, les plus petits mots, les plus simples détails ont un charme d'un exquis attendrissement! — Un oiseau qui fendait l'air, une fleur qui naissait au soleil, une

feuille d'automne qui tombait sur le chemin, une pensée qui s'est glissée comme un rayon, un pressentiment qu'on eut, la première fois qu'on se vit, entre deux buissons, au bord de la rivière, ou bien lorsqu'on se salua près du grand orme qui ombrage l'église, ou bien lorsqu'on se rencontra tout seuls sur un balcon, ou bien encore lorsqu'on se retrouva, la veille d'un long voyage, le soir, au coin de la cheminée, dans une chambre qui domine une vieille place déserte... Ces souvenirs et mille autres.—Repos adorable, où tout est musique, où tout est ambroisie, où deux âmes vivent en une même âme de cette plénitude de vie que Dieu seul connaît, où toute science expire, où toute ambition meurt, où le désir obscur s'enchante d'espérance, où l'on parle, où l'on se tait, où l'on se fond dans un océan de bonheur.

IV

— Pourquoi cette pâleur soudaine, Marie? s'écria George.

— Voyez, dit-elle, au bout de l'allée, un homme qui disparaît dans les sapins. N'est-ce pas de Cange?

— Non, reprit George, je vous assure que vous vous trompez.

Marie remit son chapeau et se releva chancelante.

— Pauvre amie, vous tremblez, vous n'êtes pas bien; ma maison est là, venez-y avec moi. Abandonnez-vous une fois, sans terreur, à la douceur d'aimer et d'être aimée.

— Oh! non, non, murmura Mme de Salisi.

— Voici ma porte, que craignez-vous, chère Marie?

Et Marie répondit :

— Puisque nous n'avons pas ici d'ennemi, je ne crains rien.

— Alors, visitez donc cette retraite où je vous ai tant désirée.

—Eh bien! oui, un moment, un seul moment, reprit Marie.

Et une même âme de feu les poussa.

QUATRIÈME PARTIE

XXVI

Quelques jours s'écoulèrent; puis, un soir, bien tard, un homme entrait brusquement chez de Cange. Il était de grande taille, maigre et chauve. Le peu de cheveux qui lui restaient et son épaisse moustache commençaient à grisonner. Il pouvait avoir cinquante ans. Mais aux éclairs de ses yeux, à la souplesse de sa démarche, à l'énergie de ses mouvements, on s'apercevait vite qu'il conservait toute la vigueur de la jeunesse. Il alla

droit à de Cange, et lui tendit la main avec un air de familiarité hautaine.

— Salisi! toi à Paris! je comptais bientôt partir, et ce n'est pas ici que je croyais t'embrasser.

— Michel, dit M. de Salisi, en se tournant vers un domestique qui venait de déposer à terre une malle de cuir, choisis une chambre et laisse-nous.

Michel sortit. Dès que M. de Salisi fut seul avec de Cange :

— Tu ne m'attendais pas? Penses-tu donc que je n'aie ni fierté dans le cœur, ni sang dans les veines? Me prends-tu pour un sot ou pour un lâche? Ne te souvient-il plus de tes lettres?

De Cange se troubla. Il voulait bien faire preuve de dévouement et compromettre Mme de Salisi dans l'esprit de son mari, mais il ne voulait pas le jeter dans une entreprise désespérée, lui, son compagnon de chasse et de

plaisir, son hôte, sa providence, son unique et dernière ressource !

— Mon cher ami, dit-il, tu t'égares, ou plutôt, je me suis mal exprimé. Ta femme s'est montrée légère, imprudente, mais je t'affirme qu'elle n'est pas coupable.

— Comment ! s'écria M. de Salisi, ils ont vécu plus d'un mois à la campagne, seuls, tête à tête, dans l'intimité ; on les a remarqués par les chemins, dans les taillis ; puis ici, tu les rencontres dans un parc, dans un bois, tu les vois se glisser ensemble dans un pavillon écarté, et ce n'est pas assez ! Je te dis, moi, que c'est trop, et que je me vengerai.

— Mais...

— Mais, quoi ?

— Si tu te trompais ?

— Par l'enfer, toi qui les accusais, est-ce toi qui les défends ? Sais-tu bien que tu pousserais à bout un plus patient que moi ? J'ai

pris des informations. On a causé d'eux et de moi, dans le village, à la ville, dans tous les environs. Nul, certes, n'eût osé, n'osera jamais m'adresser un propos railleur, un regard oblique ; non, je suis un homme qu'on respecte en face. Mais je suis la fable d'une canaille abjecte, et mon nom est un nom de risée. Il faut que cela finisse. Je suis un soldat, reprit-il, en essuyant les gouttes de sueur qui mouillaient son visage, je suis un soldat, et c'est bien autre chose que mon amour, c'est mon honneur qu'ils ont outragé ! Oh ! je souffre cruellement ! Le sang lave tout, répare tout, j'aurai du sang.

— Salisi !

— Mon âme s'est profondément fixée sur cet affront. Je suis bien changé, depuis le jour où cette idée s'est emparée de moi. Depuis ce jour, j'ai quitté le Midi, j'ai négligé toute affaire. Depuis ce jour, mon cheval n'a pas été sellé ni bridé dans son écurie. Depuis ce

jour, je n'ai pas donné du cor dans la forêt, je n'ai pas tiré un coup de feu. Depuis ce jour, je n'ai pas fait une seule caresse au pauvre Tom, et, quand il m'a léché avec amour, je l'ai battu. Je n'ai pu ni manger, ni boire, ni dormir ; je ne pouvais que me promener dans la galerie de Marnay, roulant au fond de mon cœur cette pensée, et me demandant si je ne m'abusais pas ! Mais non, ma honte n'est que trop sûre. Le ciel même m'a parlé par des signes certains. Chaque fois que je passais près de mes armes suspendues à la muraille, tantôt mes couteaux de chasse, tantôt mon épée, tantôt mes pistolets se penchaient vers moi par la poignée. Moi, j'étendais la main, je serrais cette poignée et je me sentais mieux. Toucher une arme, il n'y a que cela qui me soulage.

— Cette agitation ne te vaut rien ; modère-toi, mon cher Salisi.

— N'es-tu plus un homme ? s'écria M. de

Salisi. Me modérer ! — oui, mais plus tard, — plus tard, — lorsque j'aurai puni cet outrage, lorsque je serai redevenu moi-même, et qu'il me sera permis de relever la tête sans rougir. — Dis-moi, reprit-il plus doucement, te contenteras-tu de ce canapé pour cette nuit?

— Oui, mon cher ami.

— Eh bien, moi, je suis las. Je vais me reposer sur ton lit.

De Cange s'arrangea sur le canapé. M. de Salisi se jeta sur le lit, tout habillé. Vainement il essaya de dormir. Il cherchait ses armes dans les ténèbres ; il avait le vertige de la vengeance.

XXVII

DE MARIE A GEORGE.

« Tout est perdu, mon cher George. Mes pressentiments étaient vrais. De Cange ou d'autres nous ont trahis. Mon Dieu ; quelle scène je vais te dire, quelles nouvelles t'apprendre ! j'ai l'âme bouleversée, mais plus que jamais, je suis à toi sans retour.

« Ce matin, nous venions de nous lever, ma tante et moi. J'avais passé de ma chambre dans la sienne. Ce voile qui te plaît, ce voile

que je brode si lentement, avec tant de délices, dont chaque fleur est une fleur d'amour toute tissue de ton image et de ton souvenir, je le lui montrais. Elle, me souriant : « C'est bien, mais tu devrais avoir fini. » Tout à coup un pas rapide retentit sur notre palier. Quelqu'un heurte du pied la porte.

« — Qui est là? s'écrie vivement ma tante, offensée d'une telle liberté.

« — Ouvrez, répond une voix dure, et la porte cède à un second coup de pied. On entre. C'était M. de Salisi. Il referma la porte, et s'avançant impétueusement vers nous :

« — J'ai loué un appartement au-dessus du vôtre. Nous sommes maintenant sous le même toit. Mon arrivée vous est une surprise désagréable, je m'imagine. Que faites-vous ici? Vous, à qui j'avais confié Mme de Salisi, comment avez-vous veillé sur elle?

« — Je ne répondrai pas, dit ma tante avec une dignité douce, je ne vous reconnais pas,

monsieur, le droit de m'interroger sur ce ton.

« — Vous ne répondrez pas ! reprit-il, en croisant ses bras avec une colère concentrée, je le crois bien. Sur mon âme ! vous ne le pourriez pas sans honte. — Allez, vous êtes une folle ; demeurez dans votre quiétisme, nourrissez-vous de rêves mystiques et de billevesées ; pâmez-vous, comme une visitandine, dans l'amour divin, et ne regardez pas autour de vous. Votre nièce, elle, pendant ce temps, saura bien s'enivrer d'un autre amour. — Mais toi, que j'ai le droit d'interroger, n'as-tu pas vécu plus d'un mois à la campagne avec un homme que je n'ai pas besoin de te nommer ? Cet homme ne l'as-tu pas retrouvé ici ? Ne t'a-t-il pas menée dans le parc de Montmorency, au bois de Boulogne ? Ne l'as-tu pas suivi jusque dans une maison solitaire ? Oseras-tu nier ces choses ? s'est-il écrié avec plus de force, en me serrant le bras

que meurtrit encore l'empreinte de ses doigts de fer.

« Et comme je restais muette, immobile; —Par le diable, t'animeras-tu pour me répondre, figure de marbre? Et il m'a frappée au visage.

« — Tuez-moi, me suis-je écriée à mon tour, tuez-moi.

« Ma tante s'était élancée, et, me pressant contre son sein, en signe de protection : — Vous ne toucherez plus à cette enfant, et son accent était saisissant comme celui d'une mère, vous ne toucherez plus à cette enfant. N'avez-vous pas une étincelle d'honneur? Quel homme êtes-vous donc pour insulter et maltraiter ainsi des femmes?

« — Silence! s'écria de nouveau M. de Salisi d'une voix terrible, silence!

« Il se mit à parcourir la chambre, pendant plusieurs minutes, avec une agitation inexprimable. Le tapis tressaillait sous ses pieds,

ses sourcils et ses rares cheveux se hérissaient, des veines gonflées sillonnaient son front, ses yeux jetaient des flammes. Soudain il s'arrêta.

« — Voici ce que j'ai décidé. Je ne me représenterai plus ici. Demain, une voiture de poste vous prendra. Vous retournerez en Bourgogne. Là, vous recevrez mes instructions. Michel vous accompagnera. Encore une fois, voilà mes ordres. Si vous y résistiez, malheur à vous !

« Il dit, et disparut comme un éclair.

« Telle est, mon ami, notre matinée affreuse. Ma tante en est consternée; moi, quoique bien troublée aussi, je suis ferme et résolue au fond du cœur. Cette tempête m'effrayait plus de loin que de près. Je ne me supposais pas tant de courage. J'ai pu me mesurer avec M. de Salisi. Sa passion est moins invincible que la mienne. Ma tendresse à moi ne peut se lasser, ni s'user, ni s'éteindre ; elle est immortelle comme mon âme.

Elle est à l'épreuve du péril et du temps. Oh! que ne vivons-nous dans les liens du mariage! Quel Eden ce serait pour nous que le monde! Et qu'il me serait doux de t'aimer pour le devoir, au lieu de t'aimer contre le devoir! J'ai fait une grande faute, je le sens, j'en souffre, mais mon remords se tait devant mon amour. Je ne sais plus que t'aimer. Mon amour est tout ce qui me reste, il est désormais ma seule pensée, ma seule action, ma seule vertu. Le mariage, cette facile et sainte loi pour d'autres, ne fut jamais pour moi qu'une brutale tyrannie. Quand M. de Salisi demanda ma main, il eût été plus que mon père. Je lui dis que je ne l'aimais pas. Malgré mes refus, il persista, et je lui fus sacrifiée. Devenue sa femme, je me promis, non de l'aimer, mais de n'en point aimer d'autre. Je te vis, et j'oubliai tout. George, écoute, ne viens pas chez ma tante. M. de Salisi est dans le même hôtel que nous. S'il te rencontrait,

il te provoquerait, et Dieu te préserve de faire tomber un cheveu de sa tête! Une seule goutte de son sang crierait contre nous. Ne viens donc pas, je t'en supplie. Mais, ce soir, à la nuit noire, depuis huit heures, attends-moi sur le pont des Arts, près du banc le moins éloigné de l'Institut. Je suis à moi jusqu'à demain. Je vais tout disposer pour te rejoindre. Oh! que je puisse sortir en secret, repasser seule et courir vers toi par ce chemin que nous avons traversé tant de fois ensemble! que je puisse te voir encore, te parler, t'entendre, te toucher! que je puisse mettre à tes pieds tout mon cœur, toute ma destinée, toute ma vie! Et après, George, à la garde de Dieu et à la tienne!

« M. »

Quelle lettre! George l'ouvrit avec bonheur, il la lut avec désespoir. Elle le fou-

droya. Mille résolutions se pressèrent tumultueusement en son âme et l'envahirent tour à tour. La pensée de se tuer avec Marie l'assaillit d'abord, mais il la repoussa comme impie. Que faire donc? Permettra-t-il que Marie retourne avec sa tante, et se réservera-t-il pour de meilleurs temps, ou bien fuira-t-il avec elle au delà des frontières? Souffrira-t-il que cette douce colombe regagne son nid de Charmon, ou bien l'arrachera-t-il aux serres de ce vautour? La perplexité de George ne pouvait être longue. — J'enlèverai Marie, se dit-il, nous trouverons partout le feu et l'eau. Partout nous serons sous le ciel. Je connais la Suisse. Là, sur la rive sauvage d'un lac, ou dans la profondeur d'une vallée, nous irons cacher notre amour et notre vie. Là, loin du monde, près de la nature, de beaux jours nous luiront encore au sein des Alpes. Ce rêve fut interrompu par l'arrivée d'une seconde lettre. George en

fit voler le cachet ; elle n'était point de Marie. La voici :

« MONSIEUR,

« Je vous hais. Si vous n'êtes pas un lâche, vous ne refuserez pas la satisfaction que j'exige. J'aurai votre vie, il me la faut, ou vous aurez la mienne. Nous verrons si vous savez affronter un homme aussi bien que séduire une femme. Demain soir, pendant que Mme d'Orcley et sa nièce s'éloigneront de Paris, vous, monsieur, à neuf heures, soyez avec un témoin dans la cour du Louvre, près de la porte qui donne sur Saint-Germain-l'Auxerrois. Là, si vous le voulez bien, nous fixerons le jour, l'heure et le lieu d'une rencontre devenue inévitable.

« DE SALISI. »

Eh ! bien, oui ! s'écria George, en froissant

dans ses doigts la lettre qu'il tenait; eh bien, oui! Marie partira. Et vous, monsieur de Salisi, comptez sur moi.

XXVIII

Au crépuscule, George gagna vite le pont des arts. La pluie de la journée avait cessé, mais le ciel restait couvert. L'air même de la rivière était tiède et lourd. George s'assit sur le banc que lui avait désigné Marie. L'Institut, à sa droite, à sa gauche, le Louvre répandaient de noires masses d'ombres. En face de lui, le pont Neuf était sillonné de voitures dont les verres, de toutes couleurs, scintillaient et couraient, comme des feux follets sur les marais. Au delà, se dressait, dans les murs de la

Cité, le vieux Paris, avec son Palais de Justice, sa Sainte-Chapelle, ses tours de Notre-Dame, et tous ses monuments brunis par les siècles. George ne voyait rien que lui-même. Il était abîmé dans sa passion. Hélas ? son désir le dévorait en vain. Les longues et convulsives minutes que mesure l'attente tombaient une à une, filtraient goutte à goutte, larme à larme, de la roche du temps. Plongé dans les ténèbres de son âme, George remuait les événements qui reposaient au sein de l'avenir, et que les jours suivants devaient faire éclore. Il tourmentait des énigmes sans mots. Au fond d'une obscurité mystérieuse, il lisait des lettres étranges, des caractères bizarres tracés avec du sang. Tout était confus, désordonné, incompréhensible, mais tout était poignant et sinistre.

— N'importe, se disait George, et que Dieu me soit en aide !

Huit heures sonnaient. Les regards de

George ne quittaient plus la direction du Louvre. A chaque forme humaine qui se mouvait au loin, il tressaillait. Enfin il aperçut une femme dont le pas était irrégulier et fougueux. C'était Marie. Quand elle fut à peu de distance du lieu qu'elle avait indiqué, elle ne s'approcha plus qu'avec précaution. Son anxiété fut courte. George s'avança vers elle, et l'entraîna jusqu'à la rampe du pont.

— Penchons-nous sur cette rampe, et regardons couler l'eau, nous serons moins remarqués.

— George.

— Marie.

— George, me voilà.

— Pour moi, quelle joie après ces heures d'attente !

— Je suis à toi.

— Tu es à moi, dis-tu ; mais sais-tu bien, Marie, toute l'étendue de ton sacrifice ? Tu renonces à tes affections les plus chères, à ta

tante, à son petit Jules, à tes amies; tu renonces à ta situation brillante, à tes habitudes de luxe, à tes goûts, à tes plaisirs. Tu renonces à bien plus, tu renonces à ta bonne renommée. Aujourd'hui partout accueillie, partout honorée, demain flétrie par le monde! songes-y bien, Marie.

— J'ai tout pesé, George : — d'un côté, tout cela, de l'autre ton amour. Ton amour l'emporte.

— La société s'est montrée prodigue envers toi. Tous ces biens dont elle t'a comblée, tu ne comprends pas ce que c'est que de les perdre. Tu ne t'imagines pas surtout ce que c'est que l'abjection, ce que c'est que le mépris!

— Oh! l'abjection, le mépris! s'écria Marie d'une voix de détresse. Mais je te répète que j'ai pensé à tout. Pour moi l'univers entier ne vaut pas un sourire sur tes lèvres. Tiens, reprit-elle, — voici le symbole de tous

les biens que la société dispense ; je le rejette. » Et d'un geste rapide elle repoussa de son doigt quelque chose qui glissa dans la Seine. Un léger bruit s'éleva comme un sanglot. C'était son anneau de noces qu'elle venait de précipiter. George, ébranlé jusqu'à la dernière fibre de son cœur, fut près de tout oublier, d'accepter le dévouement de Marie et de fuir avec elle.

Mais un écho funèbre répéta soudain dans sa mémoire ces mots de la lettre de M. de Salisi : « Si vous n'êtes pas un lâche, vous vous battrez. » Il n'hésita plus et ressaisit ses résolutions.

Comme il demeurait silencieux et rêveur :
— Que faut-il faire? reprit Marie; George, réponds-moi. —Si tu veux mourir, mourons; si tu veux fuir, fuyons ensemble. Parle et j'obéirai.

— Marie, dit George, et son accent vibrait, Marie, crois-tu que je t'aime? crois-tu que je

donnérais mille vies pour un seul cheveu de ta tête ? le crois-tu ?

— Je le crois.

— Eh bien, soumets-moi tes pensées, accomplis ma décision. Ne désespérons pas, mais sauvons-nous de cette crise, à force de courage et de présence d'esprit. Mourir serait fou, fuir serait vil : il ne faut ni mourir, ni fuir. Toi, pars avec ta tante pour Charmon ; moi, je resterai dans mon coin. Ton mari ne sait presque rien de moi ; il me connaît à peine. Ton éloignement le calmera. Laissons passer cette bourrasque. Dans quelques jours je t'écrirai ; dans un mois je t'irai voir en secret. Fais ce que je demande, Marie, fais-le pour moi, si tu m'aimes.

— Un mois sans te voir ! George, un mois! quel siècle !

— Qu'est-ce qu'un mois, Marie, qu'est-ce que cent lieues de distance entre nous ? Un amour comme le nôtre peut-il s'éteindre ou

s'altérer? Ne remplit-il pas le temps et l'espace infinis? Ne se suffirait-il pas à lui-même durant l'éternité? Qu'avons-nous donc à craindre? rien. L'absence, il est vrai, est une atroce douleur, mais c'est une douleur nécessaire. Marie, je te supplie de t'y résigner.

— Eh bien! reprit-elle, en étouffant un soupir, que ta volonté soit faite et non la mienne. Ce que tu veux, Dieu le veut sans doute.

— Merci, dit George en baisant Marie au front, merci.

Ce qui fermentait dans l'âme de Marie est inexplicable. Quoique désespérée de retourner en arrière, la pensée qu'elle devait tout à George, qu'il l'arrachait à l'opprobre, qu'il la replaçait avec honneur dans la société, sous la tutelle de sa tante, cette pensée lui fit du bien. Mais sa peine était amère et mortelle. Il fallait se séparer de George pour longtemps peut-être. Hélas! elle

se hasarda, pour la première fois, à porter autour d'elle des yeux effarés. Elle regarda cet immense Paris, ces vastes ténèbres mêlées de tant de lumières et de tant de bruits ; elle regarda les monuments, les ponts, la rivière, la grève déserte. D'inexprimables terreurs troublaient son sein. Au moindre son, elle frémissait.

— George, quel est ce cri ?

— C'est le cri de la sentinelle qui appelle la garde du Louvre.

— Ah ! tu disais donc, mon ami, que dans peu de jours tu m'écrirais ?

— Je te le promets.

— Tu disais aussi, George, que tu viendrais me voir, en secret, avant un mois ?

— Je te le promets encore.

— George, George, ne trouves-tu pas que l'air est plein de gémissements, de menaces et de présages ?

— Tout cela est dans ton âme. Pacifie-toi,

ma pauvre Marie, nos déterminations sont concertées, irrévocables, ne demeurons pas ici plus tard. Viens.

Marie se supendit tremblante au bras de George, qui l'accompagna jusqu'à la rue, presque jusqu'à l'hôtel de M[me] d'Orcley.

— Adieu, dit-il en pressant la main de Marie.

— Adieu, dit-elle en pressant la main de George.

— Adieu, s'écrièrent-ils encore dans un même élan. Puis, George suivit des yeux Marie, jusqu'à ce qu'elle eût franchi la grille de la maison. Ensuite il rebroussa chemin, traversa de nouveau le pont des Arts et rentra chez lui.

XXIX

Après cette orageuse journée, ce fut pour tous une orageuse nuit. — De Cange, malgré sa légèreté, regrettait tant de malheurs ; mais dans son repentir, il y avait plus d'égoïsme que de bonté. — Mme d'Orcley s'attendrissait. Elle déplorait sa facilité, son abandon, sa confiance aveugle. Elle éprouvait surtout une ineffable pitié pour ces pauvres jeunes gens ; pour eux elle implorait le ciel, et ses prières étaient mêlées de larmes. — M. de Salisi, lui, frissonnait et brûlait tour

à tour. Il y avait dans son cœur de l'amour et de la haine, de la jalousie et de la colère; il y avait, par-dessus tout, de l'honneur offensé. Le choc de tant de passions était terrible en son sein. Une fièvre de vengeance le dévorait. — Marie n'avait pu rester couchée, elle s'était placée sur son séant, et, comme dans une agonie, elle se débattait au milieu de ses pressentiments funèbres.

George cherchait en vain, sur son chevet, un instant de sommeil. Le vent soufflait avec plus de force, au faîte de sa montagne; les volets claquaient contre le mur. Les éclairs brillaient à travers sa fenêtre, le tonnerre grondait dans les nuées. La pluie succédait au vent et le vent à la pluie. Mais qu'était cette tempête des éléments, auprès de celle qui ravageait l'âme de George? Sur le matin, il s'assoupit un peu. Il était tard, lorsqu'il s'habilla. Je ne me reconnais plus, se dit-il, en passant sa main dans ses cheveux et en se

frappant le front. Certes, mon courage est entier. Mais qu'est donc devenu cet épanouissement du cœur où me jetait toujours l'approche du péril? Pourquoi donc le danger ne me réjouit-il plus? — C'est que ta cause n'est pas juste, lui disait sa conscience à voix basse. Tu es l'agresseur, tu as outragé M. de Salisi contre toutes les lois divines et humaines. — Contre les lois humaines, oui, contre les lois divines, non, répondait sa passion. La société va te crier anathème! mais le ciel est pour toi. — Sans doute, reprenait George. Néanmoins je ménagerai M. de Salisi, je l'épargnerai dans le combat, lui qui a soif de mon sang et de ma vie. Les chances ne seront pas égales. Il est probable que je serai tué demain. Et Marie part aujourd'hui, dans quelques heures! je la verrai, je veux la voir encore une fois.

George se pencha sur sa table, sans s'asseoir, écrivit quelques lignes qu'il plia et

qu'il cacheta, puis il sortit. En moins de vingt minutes, il eut atteint l'hôtel de Marie. Il entra vite. Il aperçut dans la cour une calèche de voyage. Il pénétra jusqu'au bas de l'escalier.

— M. de Salisi est-il chez lui? dit George en s'adressant au portier.

— Oui, monsieur, répondit un domestique qui descendait avec des cartons, et qui, au nom de son maître, s'était avancé respectueusement.

— Eh bien, remettez-lui cette lettre.

Michel obéit. George s'élança dans l'appartement de Mme d'Orcley. A sa vue, Marie poussa un cri, se dressa de surprise, puis retomba pâle et tremblante sur un canapé.

— J'ai voulu vous revoir, avant votre départ.

— Oh! dirent ces deux femmes, en frémissant de terreur.

Cependant Michel abordait son maître.

— Quelle est cette lettre, se demanda M. de Salisi, en décachetant le papier que lui présentait Michel. Il lut avec colère les lignes qui suivent :

« MONSIEUR,

« En faisant à Madame d'Orcley ma visite d'adieu, comme les convenances m'y obligent, je vous apporte moi-même ma réponse. Ce soir, puisque vous le désirez, vous me trouverez, à neuf heures, au rendez-vous que vous m'assignez. Vous pouvez être sûr que j'y serai.

« GEORGE *** »

— Où est la personne de qui tu tiens cette lettre ?

— Chez Mme d'Orcley, monsieur.

— C'est lui, de Cange, s'écria M. de Salisi,

en congédiant Michel d'un geste. C'est lui ! Venir me braver jusque chez moi! Puis, saisissant un de ses pistolets : — Par l'âme de mon père, s'écria-t-il de nouveau, je ne le souffrirai pas.

— Mon cher Salisi, tu ne voudras pas le tuer en assassin, tu voudras le tuer en soldat.

— Je lui donne cinq minutes, dit M. de Salisi, en tirant sa montre qu'il posa sur sa table, à côté de ses armes, cinq minutes pour s'éloigner.

Puis, se levant avec rage :

— T'en iras-tu démon ? Cesseras-tu de me tenter ? s'écria-t-il en marchant sur le plancher, qu'il foulait du talon de ses bottes.

A chaque coup, Mme d'Orcley et Marie tressaillaient et chancelaient.

— Retournez, retournez, disait Mme d'Orcley.

— Adieu George, dit Marie, et elle se précipita à genoux.

En ce moment, un coup plus fort ébranla le plancher sur leurs têtes.

Les pauvres femmes crurent que la maison s'écroulait. Elles suppliaient George d'un air consterné.

— Je ne cède pas à ses menaces, au moins; je cède à vos prières, et il sortit.

Marie courut à la fenêtre.

— Il n'a plus qu'une minute, dit M. de Salisi d'une voix sombre, en regardant sa montre.

— Le voici dans la rue, reprit de Cange qui l'aperçut à travers les vitres.

— Comme il va lentement, disait Marie à sa tante. Plus vite, plus vite, George. Dieu soit loué! Il change de rue. Le voilà sauvé!

— Avec quelle joie je le tuerai demain! s'écria M. de Salisi; et, tout épuisé des efforts qu'il avait faits pour se contenir, il se jeta dans un fauteuil.

Deux heures après, une chaise roulait dans

la cour de l'hôtel. C'était Mme d'Orcley et Marie qui partaient. Une seule personne, Mme Ralnave, les avait accompagnées jusqu'à leur voiture. Pauvres femmes, pauvre Marie, surtout ! Elle était ensevelie dans sa peine. Elle ne pleurait pas, elle sanglotait, elle suffoquait. Après quelques lieues dévorées en silence, sur le penchant de l'un de ces frais vallons qui sillonnent, comme un sourire, le sévère et mélancolique aspect de la forêt de Fontainebleau, Mme d'Orcley, s'adressant à Marie avec une tendresse pénétrante :

— Ma fille, ne te désespère pas ainsi.

— Oh ! ma tante, s'ils se rencontrent ! Quoi que je fasse, ma pensée s'arrête fixement sur un un combat. Je vois deux hommes qui s'entr'égorgent, je vois des blessures cruelles, je vois du sang qui s'en échappe et qui rougit l'herbe.

Rien ne pouvait dissiper les alarmes de Marie, conjurer sa fièvre, ni calmer

le tremblement de tous ses nerfs, agités par tant de secousses. C'était un affreux voyage!

XXX

Cependant George, en s'éloignant de Marie, erra longtemps au hasard. La colère, l'amour, le regret, la douleur, mille émotions confuses remplissaient son âme. Peu à peu il se pacifia. Sa pensée devint nette et précise. Il se rappela son rendez-vous d'honneur avec M. de Salisi, et ne s'occupa plus d'autre chose.

— C'est ce soir, se dit-il, et je n'ai pas de témoin ! Il réfléchit un moment. — Louis de Chégar est un noble et brave jeune homme ; il m'en servira.

George se dirigea rapidement vers la maison de son ami. Louis de Chégar touchait déjà de la main la crinière de son cheval, sur lequel il allait s'élancer pour une course au bois, lorsqu'il aperçut George.

— Remettez votre promenade, mon cher Louis. Aujourd'hui et demain, j'aurai besoin de vous pour une affaire sérieuse.

— Je suis tout à vous, dit Louis, en lâchant la bride de son cheval à son groom ; puis, prenant affectueusement le bras de George, il l'emmena dans son appartement.

Les deux amis s'assirent.

— Si vous le permettez, nous dînerons ici, Louis.

— Ah ! tant mieux ! et Louis sonna pour donner ses ordres. Il vint se rasseoir.

Alors George lui raconta sa situation. C'était un sujet glissant pour Louis de Chégar qui avait eu plus d'une femme et plus d'un

duel. Mais pas une question indiscrète, pas un sourire, pas une épigramme sur M. de Salisi n'effleurèrent ses lèvres. Les paroles de George lui imposaient. Elles étaient graves et pénétrantes. Louis de Chégar sentait un trouble, qu'en pareille conjoncture, il n'avait jamais éprouvé pour lui-même à ce point.

Les deux amis dînèrent. Ils mangèrent peu et continuèrent à causer. Leur entretien se prolongea jusqu'à ce que George, regardant la pendule, eût dit :

— Voici le moment. Il ne faut pas que M. de Salisi m'attende. Partons.

En quelques minutes ils eurent atteint la cour du Louvre. George se hâta vers la porte de la colonnade, et joignit son ennemi sous le réverbère qui en éclaire le seuil.

C'est lui ! dit de Cange à M. de Salisi qui était là, immobile, et les bras croisés sur sa poitrine. Dès qu'il vit George, il s'éveilla comme

d'un rêve, et répondit, en s'inclinant, au salut de son adversaire.

Ce fut George qui parla le premier.

— Me voici, Monsieur, que voulez-vous de moi?

— Votre vie, reprit M. de Salisi, avec un accent qu'il cherchait vainement à maîtriser.

— Quelles sont vos armes?

— Le pistolet, si vous y consentez.

— J'y consens. Comment nous battons-nous?

— A mort, monsieur.

— Soit, mais quel sera le mode du duel? choisissez. J'accepte d'avance toutes vos propositions.

— Nous nous mettrons à trente pas. Nous marcherons l'un sur l'autre. Celui qui aura essuyé le premier feu pourra s'avancer jusque sur son adversaire et tirer à son gré.

— C'est bien. Maintenant, quel est votre jour ?

— Demain.

— Votre heure ?

— Midi.

— Votre lieu ?

— La porte Maillot. De là nous nous enfoncerons dans le bois, et nous trouverons bien un endroit favorable.

Les yeux des deux ennemis se rencontrèrent. Le regard de M. de Salisi étincelait de haine. Le regard de George n'exprimait qu'un intrépide mépris du danger. Ils se saluèrent. A demain, furent les seules paroles qui sortirent de leur bouche.

M. de Salisi gagna son hôtel avec de Cange. George et Louis de Chégar suivirent le trottoir du quai.

Ils se promenèrent d'abord sans proférer un seul mot.

— O la belle soirée ! dit enfin George. Elle

apaise le cœur. Il me semble qu'ici je suis moins troublé. Ne rentrons pas; promenons-nous encore.

— Je le veux bien.

Il se fit un silence.

— George, vous croyez en Dieu, n'est-ce pas ?

— Oui, certes.

— Vous croyez aussi à l'immortalité de l'âme ?

— Sans nul doute.

— Moi, j'y crois également; mais ma foi, je vous l'avoue, est celle de l'Église, et les grandes questions que je vous adresse, je ne les ai jamais méditées.

— Mon cher Louis, moi, j'y ai songé toute ma vie à ces questions, et je les agitais involontairement en moi-même, lorsque vous les avez évoquées entre nous.

George s'arrêta. Puis il reprit :

— Si je suis tué demain, je crois que ma

mort lavera toutes mes fautes et que mon âme vivra. J'espère que Dieu me recevra dans son éternité avec tous ceux que j'ai aimés.

En ce moment Louis regarda George. Plus vif que la pâle lueur de la lune sur son visage, un rayon intérieur brillait dans ses yeux et jetait autour de lui comme une flamme magique. Jamais Louis n'avait éprouvé cette émotion d'immortalité.

Après une pause, George ajouta :

— Mon cher Louis, il est tard. Demain, trouvez-vous, à onze heures, à l'entrée des Champs-Elysées ; j'y serai. Et maintenant séparons-nous. J'ai besoin de repos et de sommeil. Adieu.

Les deux amis s'embrassèrent étroitement, et se quittèrent.

XXXI

— Quelle heure est-il ? disait M. de Salisi à peine éveillé.

— Sept heures, répondit de Cange, qui venait de pénétrer chez lui.

— Fait-il beau ?

— Un soleil superbe, mon cher.

M. de Salisi se leva, tout en causant, et se fit la barbe.

— Pardieu, dit de Cange, voilà, je crois, la première fois que tu ne te coupes pas la figure, en te rasant.

— C'est bon signe, repartit M. de Salisi d'un air jovial, mon sang ne coulera point aujourd'hui.

Quand il eut passé sa redingote et qu'il l'eut boutonnée :

— Eh bien ! de Cange, comment tuerons-nous le temps, ce matin ?

De Cange, à travers la fenêtre, montra du doigt un petit café où il avait déjà conduit M. de Salisi. C'était un rez-de-chaussée composé de deux salles. La plus grande, la plus silencieuse et la plus retirée, servait de tripot. L'autre était un estaminet.

— Veux-tu que nous allions là ? dit de Cange, nous ferons quelques parties de billard et nous déjeunerons, en attendant le moment du rendez-vous. Cela te convient-t-il ?

— A merveille.

— Alors descendons, et vive la maison de la Cornuan !

De Cange entra d'un pas dégagé.

Du comptoir, une femme entre deux âges, ni vieille ni jeune, le salua d'un sourire de connaissance.

— Un flacon d'absinthe, dit M. de Salisi, en prenant une queue.

La salle était remplie de fumée. Plusieurs habitués, assis négligemment, lançaient par intervalles d'épaisses bouffées d'une vapeur bleuâtre, qui blanchissait et ondulait en mille nuages fantastiques. De Cange et M. de Salisi jouèrent quelques parties de billard en buvant leur absinthe mêlée avec de l'eau ; l'avantage fut égal.

— Déjeunons, dit M. de Salisi.

Ils déjeunèrent, et puis ils se mirent à fumer, sans échanger un mot.

— Encore une partie. La partie d'honneur, s'écria M. de Salisi, en reprenant sa queue. Il faut que l'un de nous soit vaincu.

— J'y consens.

De Cange joua mieux qu'il n'avait fait jusque-là. Mais M. de Salisi fut d'une écrasante supériorité. La sûreté de son coup d'œil, la fermeté de sa main, étaient admirables. Jamais, à ce jeu, il n'avait déployé tant d'énergie, d'adresse et de précision. Il y appliquait toute son âme. Singulière faiblesse de l'homme le plus brave ! Dans sa pensée, il attachait au gain ou à la perte de cette partie un présage heureux ou funeste pour le reste de la journée,

— Je suis battu, dit de Cange.

— Battu et mort, reprit vivement M. de Salisi. Sortons, il est temps, ajouta-t-il, en jetant deux pièces d'argent sur le marbre du comptoir.

Quand ils furent dans la rue :

— Fais avancer une voiture, dit-il à de Cange, et va chercher des armes.

M. de Salisi n'était plus le même; son visage était devenu sérieux et sombre. Les

plis de son front, ses yeux menaçants, le gonflement de ses narines, le battement de ses tempes, annonçaient l'émotion terrible qui commençait à l'agiter.

XXXII

George avait bien dormi. Dès l'aurore, il traça ses dernières dispositions, puis il écrivit deux lettres, l'une à sa mère, l'autre à Marie. Hélas ! sa tristesse était profonde et son attendrissement inexprimable ! Insensiblement ses langueurs firent place à la méditation; il se recueillit en lui-même, et, comme la flamme, sa pensée s'éleva vers Dieu.

Toutes choses réglées dans son cœur avec la terre et avec le ciel, il se sentit calme et

fort. Il prit les papiers qu'il voulait confier à Louis de Chégar et se mit en route.

— La passion, se disait-il, est l'épreuve de feu, le baptême de sang qu'il faut subir. Chacun doit accepter vaillamment sa destinée. Puis, pressant le pas, ses ardentes facultés se concentrèrent sur l'action qu'il allait accomplir, sur le combat qu'il allait livrer. Ses nerfs tressaillirent, ses esprits se précipitèrent, et son cœur battit plus vite dans sa poitrine. Une généreuse espérance l'enflammait.

XXXIII

A la descente du pont des Tuileries, quand George franchit la grille du bord de l'eau, l'horloge du château sonnait onze heures.

— C'est bien, se dit-il, je suis ponctuel.

Quelle que fût la mâle émotion qui l'animât, il ne put, en traversant ce royal jardin, se défendre d'un souvenir doux et poignant. Que de fois il y avait amené Marie ! Que de fois il l'avait conduite autour de ces parterres,

le long de ces allées, sous ces beaux arbres! Que de fois il s'y était assis près d'elle! Là, que de fois un regard, une parole, une main pressée l'avaient enivré de délices! Toutes ces choses étaient loin, mais l'image de Marie était partout. Elle souriait mélancoliquement à George dans la feuillée, à travers les gerbes étincelantes et pluvieuses des bassins. Pour lui se réveillait la mémoire et comme l'odeur des jours écoulés. Ah! que George souffrait! Mille impressions suaves et cruelles l'obsédaient tour à tour. Il se hâta. Dès qu'il eut mis le pied sur la place Louis XV, il fut mieux. Il se sentit moins oppressé. Tout en marchant, il entrevit un petit savoyard aux lèvres noires et aux dents blanches. Le pauvre enfant courait après George en lui demandant l'aumône. George, qui avait passé sans écouter sa prière, eut un regret. Il se retourna pour jeter à l'enfant toute la monnaie qu'il avait.

— Merci, monsieur, que le bon Dieu vous donne une longue vie!

George tressaillit au souhait étrange, dans un pareil moment, de cette voix fraîche et pure. Bientôt il aperçut un fiacre qui stationnait à l'entrée des Champs-Elysées, et, tout à côté, un jeune homme qui regardait çà et là. C'était Louis de Chégar. Après quelques paroles amies, ils montèrent ensemble dans la voiture.

— A la porte Maillot, dit George au cocher.

— Voici des épées et des pistolets, dit Louis.

— Les épées sont de trop, dit George, les pistolets suffiront.

— Je le crois, répondit Louis, mais à tout événement nous serons prêts.

Le trajet fut rapide. Arrivés les premiers, les deux jeunes gens se promenèrent dans le carrefour du bois, autour de la villa où Casimir Perrier, tout haletant, venait se reposer de la tribune et des affaires. George et Louis

n'attendirent que peu de minutes. Un second fiacre parut. La portière s'ouvrit. Deux hommes s'élancèrent, c'étaient MM. de Salisi et de Cange.

Les adversaires, accompagnés de leurs témoins, s'empressèrent de s'aborder. Ils s'inclinèrent l'un et l'autre, puis, sans rien dire, parmi tant de routes qui se croisent, ils prirent au hasard et s'enfoncèrent dans le bois, hors de tout sentier. Les fiacres s'arrêtèrent. Un cabriolet particulier les atteignit. Un homme en sortit, sauta le fossé et suivit les traces des combattants. C'était le chirurgien de Louis de Chégar.

Tous cherchaient à cacher leur émotion, mais tous étaient vivement émus. Le soleil brillait, les rayons glissaient entre les branches, la bruyère couvrait de ses teintes roses les palmes dentelées de la fougère, l'herbe verdoyait, la source filtrait, les petits oiseaux chantaient à l'ombre, dans la ramée. Cette

douce nature, qui retenait tiède encore l'empreinte de Marie, redoublait, à l'insu de George, le deuil de son âme. Il éprouvait une aigre et sourde peine, une angoisse aride au milieu de ce bois où M. de Salisi l'avait amené, sans doute, pour laver son honneur dans le sang, sur le théâtre même de l'outrage. Hélas! ce coup d'œil que George laissait errer autour de lui pouvait être le dernier, cette pensée d'amour qu'il avait au cœur pouvait être la dernière! Ces sensations de George étaient confuses. Son courage les dominait toutes. Il conservait entière sa présence d'esprit. Ce fut lui qui découvrit une place favorable pour le combat.

— Faisons halte ici, dit-il, et n'allons pas plus loin. Ce lieu ne semble-t-il pas préparé pour nous?

Sous le regard assuré de George, le regard inexorable de M. de Salisi s'embrasa; de Cange baissa les yeux et rougit de honte.

L'endroit choisi par George était une clairière fort retirée, dans laquelle s'élevaient deux grands chênes. Ils étaient à trente-cinq pas environ l'un de l'autre. Il fut décidé que ces arbres serviraient de point de départ. George et M. de Salisi se placèrent près d'eux comme à leur poste. Les témoins chargèrent les armes. Ce fut une attente solennelle. M. de Salisi ne pouvait se contenir, et la passion qui le bouleversait éclatait malgré lui. Son agitation était visible. George était moins troublé. A de courts intervalles, un éclair lui venait de l'œil; mais son attitude était tranquille. Sa sévère figure avait une singulière expression de noblesse et d'héroïsme. Il avait pris en lui-même la détermination d'essuyer le feu de son adversaire, et, s'il était sauf, de lui faire grâce de la vie. C'était une résolution pleine de péril, car M. de Salisi, qu'animait un impitoyable instinct, ménagerait l'occasion, et ne tirerait

qu'à bon escient. N'importe, quoique George eût calculé cent chances de mort pour une de salut, il persistait dans son dessein. Cette intention de miséricorde lui communiquait sans doute un peu de ce calme qu'il montrait. Toutefois, quand les armes furent chargées, George sentit aux cheveux un léger frémissement.

— Souvenez-vous des conditions de ce duel, s'écria M. de Salisi; celui qui manquera son adversaire pourra être tué à bout portant.

— Je m'en souviens, répondit George.

Les témoins voulurent intervenir; mais M. de Salisi imposa rudement silence à de Cange, et George pria Louis de Chégar de ne pas insister. Les témoins se turent donc, et remirent les armes.

Alors, il y eut encore une attente.

Tout à coup, Louis de Chégar et de Cange donnent le signal.

Les deux ennemis s'avancent l'un sur l'au-

tre, le pistolet au poing. Ils marchent avec précaution, ils s'observent et se mesurent. M. de Salisi épie George comme une proie. Par tous les pores il aspire la vengeance. Sa chevelure, aussi vivante qu'une couleuvre, se noue en cercle et frissonne autour de sa tête chauve. Tous ses muscles se gonflent. Sa prunelle grise et fixe lance un regard perçant comme un aiguillon. Sa main tremble de rage. Celle de George est ferme et droite. A dix pas de son ennemi, M. de Salisi le ramasse sous son arme, presse la détente, et la balle, en sifflant, frappe George au-dessus de l'aine. George vacille et trébuche sur le genou. La douleur tord son sein, la colère en jaillit, il pousse un cri terrible et se relève. Il rappelle ses esprits fugitifs. D'abord offusqué d'une ombre suprême, son œil étincelle comme la lame d'un poignard. George se dresse, il se traîne, il s'approche :

— A mon tour, dit-il, votre vie est à moi.

Il s'arrête à bout portant, il étend le bras. C'était fait de son adversaire. Soudain, comme s'il eût retrouvé sa pensée de clémence, comme s'il eût revu Marie : — Vous pâlissez, murmura-t-il d'un accent où la colère vibrait encore, vous pâlissez, monsieur de Salisi, mais vous ne mourrez pas, ajouta-t-il d'une voix inintelligible; puis, par un dernier effort, il exhaussa son arme, la déchargea en l'air, et tomba sur l'herbe, baigné dans son sang.

M. de Salisi s'éloigna précipitamment avec de Cange.

Louis de Chégar, tout en larmes, considérait George avec anxiété. Le chirurgien, qui était accouru au second feu, se penchant sur la plaie, la sonda et fit l'extraction de la balle. Il appliqua le premier appareil.

— Vivra-t-il? dit Louis de Chégar, hors de lui.

— Peut-être, reprit le chirurgien, en se-

couant la tête; la blessure est profonde : il faut espérer un peu, mais je ne suis sûr de rien.

Ils transportèrent George dans la voiture. Ils le soutinrent entre eux jusqu'à son hôtel. Ils le montèrent avec peine dans sa chambre, et le mirent au lit. George était presque roide, et la vie ne se trahissait en lui que par de faibles sursauts.

— Mon ami, dit Louis au chirurgien, vous ne le quitterez pas.

— Non, excepté pour quelques visites indispensables.

— Vous me le promettez ?

— Je vous le promets.

Louis de Chégar serra la main de l'habile homme, et, faisant jeter deux matelas sur le parquet, il s'installa dans la chambre de George avec son compagnon.

XXXIV

Vers six heures de l'après-midi, le lendemain, M. de Salisi et de Cange entraient dans la cour des postes.

M. de Salisi venait de déposer une lettre dans la boîte. Sa figure n'avait jamais été si sombre. Une noire tristesse le rongeait. De temps en temps, il roulait sa moustache grise et se mordait la lèvre.

Il prit place dans la malle avec de Cange. Bientôt ils dépassèrent la barrière d'Italie, Bicêtre, Ville-Juif. La tête appuyée sur sa

main suspendue à l'une des courroies, M. de Salisi gardait un morne silence.

— Qu'as-tu, lui dit enfin de Cange avec ménagement ; regrettes-tu ce que tu as fait?

— Non, sur mon âme ! je ne regrette pas sa mort, mais il y a eu dans ce combat deux choses qui me déplaisent.

— Lesquelles?

— Avant de tomber, n'as-tu pas entendu qu'il m'a dit : — Vous pâlissez, monsieur de Salisi. Certes, je ne le nie pas; quand j'ai vu ce spectre tout sanglant se lever et marcher sur moi, quand je l'ai vu s'arrêter menaçant et me toucher de son arme, j'ai ressenti quelque émotion. Si j'ai pâli, je n'en sais rien; mais j'ai fait mon devoir, je n'ai pas reculé d'une ligne.

— Salisi, je ne connais personne de brave comme toi.

— Oui, mais il m'a dit : — Vous pâlissez. Et puis, cet homme, au lieu de me tuer, il a

daigné m'octroyer ma grâce, il m'a épargné, il m'a permis de vivre, il a eu compassion de moi. Comprends-tu maintenant pourquoi je suis triste, pourquoi je souffre dans toutes les fibres, depuis le crâne jusqu'à la plante des pieds?

— Je te dis, moi, que tu t'es comporté vaillamment. Repousse donc toutes ces délicatesses vaines, tous ces scrupules chevaleresques, et sois content, puisque tu t'es vengé.

— Je me suis vengé de lui, mais d'elle, pas encore. Elle n'a pas reçu ma lettre, cette lettre que je viens de mettre à la poste et qui lui apprendra la nouvelle. Oh! que de gémissements je vais arracher de son sein! Que de pleurs je vais faire couler de ses yeux! Je sens qu'après nous serons quittes. Qu'elle ne m'aime pas, cette femme, mais qu'elle me craigne! De Cange, tandis qu'à Charmon elle se noiera dans les larmes; nous, à Marnay,

nous ferons grande chère et nous mènerons joyeuse vie.

M. de Salisi cessa de parler; sa bouche mentait. La gaieté qu'affectaient ses lèvres était loin de son cœur. Il n'essaya plus de se donner le change, et se replongea dans l'amertume de ses souvenirs.

XXXV

Marie était de retour dans la vallée de Charmon. Le matin du quatrième jour, depuis son arrivée, elle quitta le salon où sa tante causait avec le vieux curé. Toute pensive, elle vint s'asseoir sous un cerisier, au fond du jardin. Les cigales chantaient dans la campagne. Des troupes de verdiers et de chardonnerets sautillaient sur les arbustes. La charmante levrette de Marie chassait aux papillons; non moins aérienne qu'eux, elle

s'élançait sur leurs traces et les poursuivait, au vol, de fleur en fleur. Le petit Jules, debout près de Marie, cherchait à la distraire de sa peine.

— Es-tu malade, ma bonne Marie?

— Non, mon enfant, je me porte aussi bien que toi.

— Alors, c'est que tu t'ennuies. Amusons-nous; quand j'ai du chagrin, moi, rien ne me console comme de m'amuser. Tiens, veux-tu que nous sautions à la corde?

— Non, mon enfant, je suis trop paresseuse pour cela. Je te remercie.

— C'est cependant un grand plaisir. Croirais-tu que je fais trois cents tours de suite? Mais, dis-moi, le jeu de quilles te plairait-il mieux?

— Hélas! non, les boules sont trop lourdes.

— Eh bien, je te chanterai, tu sais, cette chanson que tu me demandes quelquefois et que les jeunes gars de Broyes ne manquent

jamais de répéter chaque année, sous nos fenêtres, après minuit, aux approches du printemps.

— Le beau mois de mai,
Quand reviendra-t-il?
— A Pâques je reviendrai,
A la fin d'avril.

— Cesse, cesse, mon petit Jules : quand l'âme est triste, vois-tu, les chansons l'attristent encore plus.

— Je te dirai donc des contes.

— Non, mon enfant, je n'aime pas les contes. Ce que je désire, tu ne peux me le donner. J'attends une lettre.

— Une lettre ! s'écria Jules ; voici l'heure du piéton, je cours à sa rencontre. Il lui faut si longtemps pour gravir la montagne ! Je te rapporterai ta lettre plus tôt que lui.

Et l'aimable enfant partit comme un trait.

Du plus haut sommet de la montagne, il aper-

çut, à la distance d'un quart de lieue, le piéton qui passait la rivière Rouge sur un châtaignier noueux, couché d'un bord à l'autre, pour servir de pont. En un clin d'œil, Jules fut près de lui.

— Avez-vous une lettre pour Charmon ?

— Oui, monsieur Jules.

— Remettez-la moi.

— Chargez-vous aussi du journal, je vous en prie ; moi, je n'irai pas plus loin. Votre maman me payera la prochaine fois.

Jules reprit sa course avec l'agilité d'un cerf. Il bondit triomphant dans le jardin, posa le journal sur la terrasse, et, levant la main, il montra de loin la lettre à Marie.

La pauvre femme frémit d'espérance et de terreur. Quel mécompte ! l'adresse est de son mari. Elle ouvre la lettre et lit :

« Madame,

« Vous m'aviez outragé. J'ai vengé mon

honneur. Cet homme que j'abhorrais, je viens de le tuer en duel.

« DE SALISI. »

Un sourd gémissement s'exhala du sein de Marie, un nuage couvrit sa vue, ses jambes se dérobèrent sous elle, et, dans sa chute, sa tête se fendit sur un caillou de l'allée. Le sang jaillit. Aux cris perçants de Jules, deux domestiques et Mme d'Orcley accoururent. Le vieux curé se hâtait après eux. Pendant qu'on relevait Marie, Mme d'Orcley ramassa la lettre que Jules lui désignait avec effroi. Elle lut aussi.

— O mon Dieu ! s'écria-t-elle, dans un trouble inexprimable, ô mon Dieu ! — Monsieur le curé, ne nous abandonnez pas.

Elle suivit sa pauvre nièce dans la maison et la fit étendre sur un canapé. Elle lava sa plaie qu'elle entoura d'une compresse calmante. Marie ne recouvrait que par inter-

valles le sentiment d'elle-même. Alors ses discours étaient étranges, ses paroles incohérentes, ses gestes convulsifs. Une fois, après un long évanouissement, elle se souleva brusquement, et, se dressant échevelée, elle jeta autour d'elle des yeux hagards.

Pourquoi me regardez-vous ainsi? s'écria-t-elle d'une voix étouffée par les sanglots. Vous croyez peut-être que je suis folle? Oh! non, je ne le suis pas. Plût à Dieu que je le fusse! Non, je ne suis pas folle; ce front que je frappe est le mien, ce sang qui me souille est le mien, ce cœur qui bat dans ma poitrine est encore le mien. Il souffre horriblement. J'ai pour maître M. de Salisi, un meurtrier. O George, je veux mourir aussi; je veux aller où je pourrai t'aimer.

Et la pauvre Marie, épuisée, éperdue, retomba sans mouvement sur son oreiller.

CINQUIÈME PARTIE.

XXXVI

DE MARIE A GEORGE.

Charmon, 15 août 183...

« George, la main me tremble. Mon Dieu! quelle nouvelle! je te croyais mort, et tu vis! tu vis pour m'aimer. Ah! le désespoir brisait mon cœur. Béni soit ton ami Louis de Chégar, qui m'a sauvée! Bénie soit sa lettre à ma tante!

« Je sais tout. Je me hais, quand je songe que je vous ai mis en présence, toi que j'aime et l'homme que je devais respecter. Mais tu m'as sacrifié ta vengeance; tu m'as préservée d'un remords éternel. Tu es pour moi plus qu'un ami, plus qu'un frère, plus qu'une mère. Vraiment, je ne me connais plus. Je vais, je viens, je monte, je descends, je cours, je m'arrête, je pleure, je chante, je m'écrie, je me tais. Quelquefois je soupire et je suffoque. George, l'excès du bonheur est redoutable. J'inspire à ma tante une sorte d'effroi. J'ai peur moi-même de mourir ou de perdre la raison. Mon émotion est trop ardente; mais j'espère en Dieu. Il ne voudra pas que je succombe sous le poids de ma félicité. Oui, mon George, je vivrai pour toi ! Que cette pensée te pacifie. Soigne-toi, abandonne-toi tout entier à ton ami Louis de Chégar. Ah ! ce que je sens est inexprimable. Que ne puis-je te voir, te serrer sur mon sein, et verser tout

mon cœur dans le tien! Adieu! ne fais aucune imprudence, car ta vie, c'est la mienne. Guéris, guéris, si je te suis chère. Je t'aime comme aucune femme n'a jamais aimé, je t'aime au delà des forces humaines.

« M. »

XXXVII

DE MARIE A GEORGE.

Charmon, 1er septembre 183...

« Encore une lettre de M. de Chégar à ma tante, cher George, et, pour moi, quelques lignes de ta main. Je les ai baisés mille fois, ces caractères sacrés. Je ne saurais te dire dans quelle ivresse ils m'ont plongée. Mon dernier doute se dissipe; je crois à ta convalescence, à ta guérison. Tu revivras pour moi.

« Cher George, au milieu de mon bonheur, te l'avouerai-je ? j'éprouve un regret. Ce n'est pas moi qui t'ai soigné. Frêle créature que je suis, quand je voulais me dévouer à toi, je n'ai pas pu ; mon courage était plus grand que mes forces, elles ont défailli malgré mon cœur. J'étais partie pour te rejoindre ; je ne craignais plus rien, j'avais besoin de te revoir, de veiller sur toi le jour et la nuit. Ma tante m'a devinée ; elle n'a pas eu de peine à m'atteindre. Elle m'a trouvée, à quelques lieues, gisant dans une auberge de village. J'étais bien malade ; elle m'a ramenée ici : sa tendresse m'a rappelée à la vie. Depuis quelque temps, mon ami, mes secousses ont été trop rudes, elles m'ont ébranlée profondément. Je tousse beaucoup et j'étouffe par intervalles. Rassure-toi cependant, l'application des sangsues et les deux mots que tu m'as écrits m'ont ranimée. Je me sens tout à fait bien.

« J'ai souffert, — mais toi, n'as-tu pas souf-

fert aussi ? De quel droit me plaindrais-je, quand tu ne te plains pas ? D'ailleurs, n'ai-je pas une pensée au dedans de moi qui couvre tout de sa splendeur ? Ne m'as-tu pas aimée, ne m'aimes-tu pas, cher George ? Ne réponds-tu pas à tous les mouvements de mon âme, à ses élans, à ses caresses ? Ah ! dussé-je en mourir, s'il me fallait recommencer la vie, je voudrais que ce fût aux mêmes conditions ; je redemanderais la tempête, si ton cœur était à ce prix. Je me précipiterais de nouveau dans les hasards de la passion ; j'implorerais de nouveau la douceur terrible d'aimer et d'être aimée. George, ne te reproche pas mes orages, quand moi je m'en félicite et je m'en glorifie. Ta magie inconcevable, c'est de calmer jusqu'aux blessures aiguës, c'est de changer le mal en bien. Non, je ne connais pas un tourment que ton amour ne puisse charmer. Ton amour, c'est un baume dans le sang, c'est un parfum dans

le cœur. Ah ! cesse d'avoir pitié de moi. Cher George, ne t'accuse pas, ne te repens pas ; aime-moi plutôt, et, malgré tout, je serai trop heureuse.

« Je suis entièrement libre. M. de Salisi n'a plus la sauvage conscience de son droit ; il comprend que tout lien est rompu entre nous. Hélas ! il s'est montré si cruel, il m'a fait tant de mal ! Il donne des fêtes continuelles. Jamais Marnay n'avait été si bruyant. La foule, qui me blâme, entoure d'hommages M. de Salisi. Cette sévérité de l'opinion attère ma pauvre tante : moi, je n'en suis pas même effleurée. George, je ne suis vulnérable qu'en toi, car je n'aime que toi. Je t'aime avec tendresse, avec passion ; tu es tout pour moi, et le reste n'est rien.

« Mon ami, ma destinée est étroitement unie à la tienne : ne te laisse point abattre, et je demeurerai debout. Ne sois pas inquiet de ma santé, elle dépend de toi ; si tu te portes bien,

je ne serai plus malade. Rien que d'espérer, je me sens mieux. La mort ne me frappera pas sous tes ailes. Va, mon cœur ne s'arrêtera qu'avec le tien, et tant qu'un souffle animera ta poitrine, la mienne en vivra.

« M. »

XXXVIII

DE MADAME D'ORCLEY A LOUIS DE CHÉGAR.

Charmon, 10 septembre 183...

« Ah ! monsieur, quel coup de foudre ! Ce pauvre Salisi est mort ! Je ne puis revenir de mon trouble ; je suis anéantie. C'est à vous que j'aurai recours pour instruire George de cet événement, qui a tant ébranlé ma pauvre nièce. Ses étouffements et sa toux présentent

un caractère plus alarmant. Ses crises m'inspirent les plus vives inquiétudes. Je fais de vains efforts pour la ranimer. Je n'ose la quitter un moment de plus. Vous saurez bientôt les détails de cette terrible catastrophe.

« Adieu, monsieur, et mille amitiés. »

XXXIX

Les décrets de Dieu sont impénétrables. Tandis que M. de Salisi s'applaudissait d'avoir frappé son rival, c'est lui-même qui allait être frappé.

C'était le 10 septembre, jour de l'ouverture de la chasse. Le soir, à Marnay, le retentissement du cor annonçait une fête. Quoique le soleil eût disparu depuis longtemps, les ténèbres n'enveloppaient pas le château. Une splendide illumination sillonnait tous les éta-

ges, s'échelonnait sur les tours, sur les tourelles, et serpentait au loin dans les jardins. De toutes parts ce n'était que bruit et confusion. Les chasseurs arrivaient dans les cours, les voitures roulaient, les chevaux piaffaient, les chiens aboyaient. M. de Salisi, debout sur le seuil, recevait les convives, et leur donnait la bienvenue.

Vers huit heures, la porte de la galerie, transformée en salle de banquet, s'ouvrit. C'était une autre illumination.

M. de Salisi fit placer ses amis, puis, avant de s'asseoir :

— Vous êtes, leur dit-il, de gais compagnons, vous êtes d'aimables convives. Pas un de ceux que j'attendais ne manque ici. Je bois à notre réunion.

En ce moment, on lui apporta une lettre timbrée de Paris. Sur l'adresse il y avait deux fois le mot *Pressée*. Cette lettre était anonyme. Elle lui apprenait que George *** n'avait pas

succombé à ses blessures et qu'il pourrait bientôt faire une visite à Charmon.

M. de Salisi fronça le sourcil. Sa figure s'empourpra. Il lança la lettre à de Cange, en disant :

— Nous retournerons à Paris. Mais, reprit-il, buvons.

Il vida son verre d'un trait. Tous lui firent raison.

L'accueil de l'hôte était devenu fébrile : il n'en parut que plus empressé. Le repas s'anima. Dispensés de la retenue qu'impose toujours la présence des femmes, les convives s'oublièrent. A minuit, personne n'était de sang-froid.

— Qu'on apporte les coupes de saint Hubert ! s'écria M. de Salisi.

C'étaient des verres de forme antique et plus grands que les autres.

— Allons, mes amis, versez, remplissez jusqu'aux bords. Allons, mes hôtes, je vous défie.

En achevant ces mots, il vida une coupe, puis une autre, puis une autre encore. Tous les convives l'imitèrent.

A mon tour, s'écria de Cange, je vous défie. Nous avons chassé avant de dîner. Eh bien! la rivière est proche, la nuit est douce, pêchons avant déjeuner.

— Oui, oui, pêchons au feu, répétèrent les convives.

— J'y consens, dit M. de Salisi, mais que ceux qui ne voudront pas venir restent. Chacun est maître ici. Avant de partir, buvons.

Et les coupes furent vidées en chœur.

La plupart des convives sortirent, quelques-uns demeurèrent. Les torches et les tridents furent bientôt prêts. Sur les pas chancelants de M. de Salisi, convives, piqueurs et valets s'acheminèrent dans les prairies, le long de l'eau.

En ce moment, Marie qui ne pouvait dormir et qui souffrait, se glissa dans la chambre

de sa tante. Elle était toute brûlante. Madame d'Orcley se leva et ouvrit la fenêtre. Quel spectacle elles eurent de Charmon! A une demi-lieue d'elles, à Marnay, la lumière ardente des torches embrasait la rivière, des voix s'appelaient et se répondaient, les fanfares du cor résonnaient, et l'illumination scintillait sur le château.

— Fermons, dit vivement Marie ; tout cela redouble mon mal. Là-bas la fête, ailleurs le deuil. Ma tante, je ne puis être seule cette nuit, je suis toute tremblante, je vais partager votre lit.

Les deux pauvres femmes se recouchèrent.

Cependant la pêche continuait. M. de Salisi la dirigeait du pré. Pas un des convives n'avait encore osé se hasarder dans l'eau, après tant d'heures d'intempérance. Tout à coup, voilà qu'un jeune paysan enfonce son trident, se baisse, et jette aux pieds de M. de Salisi une truite coupée en deux.

— Imbécile! s'écrie M. de Salisi, tu déshonores notre pêche. Voici l'endroit le plus favorable. Je le vois bien, il faut que je m'en mêle.

De Cange et quelques-uns l'entourèrent.

— Tu n'iras pas, Salisi.

Mais la contradiction ne faisant que l'irriter, il saisit une torche d'une main, un trident de l'autre, et se précipita tout habillé dans la rivière. Il se sentit perdu, et cria au secours. Son piqueur, qui se trouvait à côté de lui, l'entraîna vers la rive. Tous ses amis accoururent. Il ne prononça pas une parole, il se tordit sur l'herbe dans d'affreuses convulsions, ses membres frémirent, ses dents claquèrent, tout son sang reflua du cœur à la tête. En quelques minutes, il expira.

Quelle pitié! M. de Salisi roide mort, au milieu de ces hommes hébétés par l'ivresse et par l'étonnement! Presque tous reprirent leurs sens. Ils suivirent par le sentier du

château, comme un cortége funèbre, le corps froid de leur hôte, que de Cange aidait à porter. A mesure qu'ils approchaient, ils entendaient les chants des convives restés dans la salle du banquet.

— Silence ! s'écrièrent-ils en entrant, silence !

Et ils montraient M. de Salisi mort. Il y eut alors une scène inouïe. Les plus ivres, croyant que c'était une comédie, s'y prêtèrent avec tous les accents d'une douleur bouffonne. Ils faisaient des aspersions de vin en guise d'eau bénite, ils s'agitaient et se lamentaient, ils entonnaient, en nasillant, l'hymne des funérailles. Ce ne fut pas sans peine que les plus calmes firent cesser ce délire. On traversa la galerie, toute semée de bouteilles vides, toute souillée des désordres de l'orgie. On pénétra jusque dans la chambre de M. de Salisi, qu'on étendit sur sa couche. Un de ses amis, qui était médecin, l'examina de nouveau avec soin, tou-

cha son pouls, et déclara que tout était fini.

A ces mots, des regrets et des sanglots véritables éclatèrent. De Cange, qui avait proposé cette pêche, se frappait la poitrine et s'arrachait les cheveux de désespoir. Il se tint au lit du mort avec quelques autres. Le plus grand nombre s'éloigna. Les fanfares se turent, les torches s'éteignirent, l'illumination disparut, et tout rentra dans une muette obscurité.

Le surlendemain, un peu de terre recouvrait M. de Salisi pour toujours.

XL

DE MARIE A GEORGE.

« George, M. de Salisi est mort ; il est mort par nous : je n'ai pas reçu son pardon. J'ai juré de me punir.

« Ah ! le repentir me pèse et m'accable. George, j'ai pris une grande, une formidable résolution : nous ne nous verrons plus. Je te supplie, mon ami, de ne pas la maudire cette résolution cruelle qui te coûtera

tant de larmes, et qui, je l'espère, me coûtera une vie désormais odieuse.

« Adieu, mon unique ami, adieu.

« M. »

Cette lettre était enveloppée dans une autre lettre à M. de Chégar. Marie lui recommandait à genoux de ne remettre ces lignes que lorsque George serait entièrement rétabli.

XLI

FRAGMENT DU JOURNAL DE MARIE.

Charmon, 25 septembre 183...

J'ai accompli mon barbare devoir. Après avoir tué M. de Salisi par mon amour, puissé-je ne pas tuer George par mon remords. O mon Dieu, contentez-vous de moi, de moi seule.

J'ai réprimé mon désir infini. J'ai vaincu

mon cœur. J'ai ressenti un déchirement intérieur auquel je ne survivrai pas. N'importe, j'ai fait mon sacrifice. Malheureuse que je suis ! Ah George, mon bien-aimé George, à ton retour ici, car tu reviendras, tu ne trouveras plus qu'une tombe. . . . . .

1er octobre 183...

Pendant le dîner, ma tante m'a proposé une promenade en voiture. J'ai choisi la route de Mêvres : c'est la plus nue et la plus aride que je connaisse. Ma tante s'est résignée à ce caprice. Nous avons pénétré jusqu'à Champignolles. Quel pays ! Ici des cailloux et du sable, un terrain gris, des genets secs, des bruyères fauves ; là, des mousses fangeuses, des roches peuplées de vipères, des flaques d'eau verdâtre, où scintillent par moments de petits poissons blêmes, où s'épanouissent,

pour une heure, quelques chétifs nénufars; partout des troupeaux efflanqués, des visages hâlés, une végétation naine; partout l'aspect de la stérilité! Nous sommes revenues au milieu de la brume. J'avais froid. J'ai toussé et je n'ai rien dit. Ma pauvre tante était désolée.

Ah! je ne suis plus la même.

Je ne m'égare plus dans la forêt de hêtres, ni dans les bois de châtaigniers et de bouleaux. Je ne gravis plus le sentier odorant, à l'ombre des frênes et des cerisiers. Je ne foule plus la prairie, ni le vallon, ni la montagne. A la forêt des hêtres, aux bois de châtaigniers et de bouleaux, au sentier odorant, à la prairie, au vallon, à la montagne, je préfère le morne et vil steppe. Je n'aime plus la voix humaine, mais le silence; je n'aime plus le mouvement, mais le repos; je n'aime plus le matin, mais le soir. Autrefois, avec quel intérêt j'épiais les feuilles naissantes pour les voir se

dilater aux tièdes haleines du printemps ! Aujourd'hui, je n'éprouve de tendresse que pour les feuilles d'automne que la bise amoncelle sur les chemins. Pauvres feuilles flétries, ne suis-je pas aussi flétrie que vous ? n'êtes-vous pas mes sœurs ? Hélas ! encore un peu de temps, et je serai couchée plus avant que vous sous les pieds du passant ! Encore un peu de temps, et je sommeillerai dans le sein de la terre, comme vous à sa surface !

---

4 octobre 183...

J'ai marché jusqu'à la pêcherie, le long de la chenevière ; je me suis appuyée contre un arbuste et j'ai entr'ouvert, pour la première fois, depuis un an, le drame de *Roméo*.

Souvenir poignant !

Un jour que George, en jetant ses filets dans

la pêcherie, avait mouillé son habit, il l'accrocha, pour le faire sécher, à une branche si fine, qu'on eût dit, comme dans les légendes, un vêtement suspendu à un rayon de soleil. J'étais assise à quelques pas de George. Lui, debout sous le saule de la rive, me regardait. Il me demanda quel livre j'avais près de moi.

— *Roméo et Juliette*, répondis-je.

Alors, se baissant, il cueillit un peu de romarin qu'il mit au hasard dans ces pages. « Gardez cela, à cause de moi, me dit-il; cette plante est sacrée, c'est l'herbe de l'amour. »

Or, en ouvrant mon livre, j'ai retrouvé ce bouquet de romarin, toujours vert, et j'ai ressenti une angoisse dont l'impression dure encore.

---

7 octobre 183...

La poitrine me fend! Que je suis affai-

blie! Je n'ai plus qu'un souffle. Je me suis aperçue à la glace avec un serrement de cœur. Que je suis maigre et pâle! George ne me reconnaîtrait pas. Je suis si changée!

---

12 octobre 183 ..

J'ai bien prié ce matin. M. de Chégar a écrit à ma tante. George n'est plus du tout en danger.

Merci, mon Dieu!

---

15 octobre 183...

Hier, j'ai voulu aller, bien tard, à l'église. Ma tante m'accompagnait; sous le porche un frisson m'a saisie. J'ai traversé les ténèbres profondes de la nef. J'éprouvais une

terreur sourde. Je me suis avancée jusqu'à la lampe d'argent qui brûle nuit et jour.

Je me suis agenouillée sur les dalles. J'ai longtemps essayé de prier. Mais j'étais embrasée d'amour profane. Mon cœur était vide de Dieu ; George seul le remplissait. Ah ! quelle ardente préoccupation jusqu'aux pieds de ce crucifix d'ivoire, à la clarté douteuse de la lampe ! Sous les arceaux de cette église, quelle solitude, quelle âpre souffrance !

Le passé s'est réveillé ; j'ai soulevé le voile de l'avenir.

J'ai vu George qui venait à moi ; son charme était irrésistible. Il m'a subjuguée d'un regard. J'ai vu de Cange se glisser entre nous et ramper à nos côtés avec un stylet. J'ai vu M. de Salisi se dresser dans l'ombre ; son visage était menaçant, d'un geste farouche il m'appelait. George, plus héroïque, me protégeait contre eux. Mais un mal secret, devant lequel George était impuissant, s'est insinué

dans mon sein et m'a glacée. Et ce mal, c'était le remords.

J'étais accablée sous le poids de ma faute. Elle n'a laissé aucune trace, mais l'œil de Dieu l'a connue. Une voix a prononcé à mon oreille cette parole : *Expiation!* Et l'expiation, c'était de renoncer à George. Et je ne pouvais m'y résigner. Mes yeux se sont dirigés vers la lampe. Affreux présage ! Elle s'est éteinte. Et la même voix a répété le mot lugubre : *Expiation!* J'ai poussé un cri et j'ai perdu tout sentiment.

Quand je suis revenue à moi, j'étais dans ma chambre, au coin de la cheminée. Ma tante me faisait respirer des sels. Elle m'a doucement attirée dans ses bras, où nous avons mêlé nos pleurs.

Mon agitation s'est prolongée pendant la nuit. Elle m'oppresse encore. Hélas ! qu'il est difficile de s'arracher au bonheur et au soleil ! Mon Dieu, n'avoir que vingt-deux ans,

être libre, être aimée de George et s'en séparer ! Ah ! la mort serait plus douce !

Et cependant cette expiation mille fois plus amère que la mort : ne plus voir George ! je l'ai voulue et je la veux encore, quoique je n'ose l'envisager en face !

---

20 octobre 183...

Dieu mesure aux forces les fardeaux. Je crois qu'il m'infligera la mort et qu'il me dispensera d'infliger l'absence. Tout est sans doute pour le mieux.

---

26 octobre 183...

Seigneur, que votre volonté soit faite et non la mienne.

Je ne saurais tenter quatre pas sans être

tout essoufflée. Je ne descendrai plus au jardin. J'ai pris congé de mes fleurs, dont j'ai respiré le dernier parfum ; j'ai pris congé de ma bonne ânesse Babet, et de ma belle jument, de ma chère Flamette. Je les ai baisées avec attendrissement. J'ai foulé pour jamais la terre de mon pays natal. J'ai dit adieu, de ma fenêtre, à ma vallée où le gui sacré croît sur les chênes, où tintent les clochettes des vaches, à mes montagnes aimées de George, à mes vieux bois druidiques peuplés de légendes, ces nids merveilleux, qui me chantaient l'amour, et qui maintenant ne me chantent plus que la mort !

J'ai légué mes pauvres à ma tante ; je les ai nommés tous par leurs noms, et ils ne seront point oubliés. Je leur manquerai cependant. Ils reverront mon excellente ânesse avec ses deux paniers pleins ; mais moi, ils ne me reverront plus. Ils seront encore secourus, ils ne seront plus consolés.

Je suis bien faible et bien malheureuse ! Je ne puis ni parler, ni lire, ni écrire, ni marcher. Chaque instant me diminue. Je souffre de mon âme et de mon corps. Mon corps s'épuise, mon âme pleure. Ah ! bientôt je ne serai plus. C'eût été pourtant une douceur inexprimable de revoir George ! Oh ! mon Dieu, acceptez mon immolation. Soyez loué de me retirer à vous ; car, à toute heure, je me sentais près de retourner vers lui !

(*Fin du journal de Marie.*)

XLII

Mme de Salisi était assise plutôt que couchée sur son lit de douleur. Elle était environnée de coussins et d'oreillers. Elle attendait la mort avec une anxiété et une résignation qui se succédaient tour à tour.

Elle avait reçu la visite du curé de Broyes, amené par sa tante. Apaisée d'abord par les cheveux blancs et par les prières du vieux prêtre, Marie était retombée dans son attente et dans son mal.

On était au soir de la Toussaint.

L'obscurité qui enveloppait Marie, le silence qui régnait autour d'elle, mettaient le comble à ses terreurs.

On apporta des flambeaux. Une sinistre clarté vacilla sur le visage de Mme de Salisi. Mme d'Orcley ne reconnaissait sa nièce qu'avec effroi. La malade était si faible cependant qu'elle s'endormit.

Quand trois heures du matin sonnèrent, Mme d'Orcley, Mme de Ralnave, arrivée depuis peu, et le médecin, étaient consternés près du foyer. Le grillon bourdonnait sous le tapis. Une bougie voilée dans un vase d'albâtre répandait ses lugubres reflets. Mme d'Orcley regarda le médecin, qui secoua tristement la tête. Ce signe muet, irrévocable, acheva d'éclairer la pauvre tante. Elle ne put retenir un profond gémissement, qui réveilla Marie.

— Est-ce vous, ma tante ?

— Oui, mon enfant.

— Soyez assez bonne pour me retourner un peu de votre côté.

Et comme Mme d'Orcley se baissait afin de soulever Marie :

— Chère tante, si vous alliez vous reposer, dit-elle.

— Non, non.

— Ah ! c'est que vous aurez besoin de force aujourd'hui.

Écoutez-moi, ma tante, ce moment est sérieux ; profitons-en. Dites à George de ne point se reprocher ma faute, de ne point me supposer sa victime. Je suis plus coupable que lui ; ma mort sera mon expiation. Son expiation, à lui, sera sa douleur. Qu'il la modère, cette douleur, à cause de moi. Dieu m'attire à lui la première, mais il nous réunira pour toujours.

— Oh ! je t'en supplie, ménage-toi, ne parle plus, dit Mme d'Orcley, ne te fatigue pas ainsi.

Marie se tut et s'affaissa comme anéantie, pendant plus de deux heures.

Soudain, les cloches sonnèrent en commémoration des morts. Marie tressaillit.

— Je vais fermer ces volets, dit Mme d'Orcley. Ce bruit est bien importun.

— Non, ma tante, restez ici, près de moi. J'ai du goût pour les cloches. Leur chant me paraît bien autrement solennel qu'autrefois. Elles m'avertissent, elles me convient. Elles sont comme la voix de l'éternité qui m'appelle. Ah! ce jour est le mien; c'est le jour des morts. Ne pleurez pas, ma tante, je me trompe, c'est le jour des vivants!

Alors, elle s'adressa aux personnes qui l'entouraient; elle leur serra la main à toutes et les remercia de leurs soins.

—Adieu, ma tante, dit-elle à Mme d'Orcley, pauvre orpheline que j'étais, vous m'avez protégée comme votre fille, et, moi, je

vous ai chérie comme une mère. Adieu !

Et Marie, se penchant sur la poitrine de sa tante, fondit en larmes. Mme d'Orcley, aussi mourante que la pauvre malade, la berçait des mots les plus doux et cherchait à rallumer en elle une espérance que ni l'une ni l'autre n'avaient plus.

L'espérance de Marie était ailleurs. Sur ses traits flétris, l'âme éclatait jusqu'à la fin en tendresses pieuses, en prophétiques lueurs, comme aux mélancoliques soirées d'avril, à travers la haie nue, çà et là, des touffes blanches et vertes annoncent que le printemps est proche et que la vie va refleurir.

La respiration devint plus difficile, l'agonie plus forte.

— Ne me quittez pas, murmura Marie.

Sans rien dire, Mme d'Orcley soutenait cette tête si belle et tant aimée. Elle rejetait en arrière ces cheveux en désordre. Elle

essuyait la sueur glacée qui coulait de ces tempes fiévreuses.

Cependant, Marie parut recouvrer un peu de calme. Hélas ! c'était l'instant fatal de son agonie ! Tout son cœur se concentra dans ses yeux plombés, qu'elle fixa profondément sur le vide, comme si elle y eût cherché George, ou Dieu.

Quelques minutes après, Mme d'Orcley trembla dans toutes ses fibres. Elle avait recueilli l'adieu suprême que Marie venait d'exhaler avec son souffle.

Il y eut un morne silence mêlé de larmes. Mme d'Orcley entendit le galop d'un cheval.

— C'est peut-être lui ! s'écria-t-elle.

C'était George, en effet, brisé et chancelant, George à qui on avait tout caché et qui avait tout découvert. Pendant une absence de M. de Chégar, il avait trouvé la lettre de Mme d'Orcley qui lui annonçait la mort de M. de Salisi, et la lettre de Marie qui ne vou-

lait plus le revoir. Lui, s'était dérobé à son médecin et à son ami. Il avait trompé leur surveillance. Au risque d'expirer en route, il accourait haletant, avec l'infaillible instinct du cœur, avec cette folie de l'amour si supérieure à toute science et à toute sagesse. Mme d'Orcley s'était élancée de son fauteuil, en même temps que Mme Ralnaye. Au bas de l'escalier, George embrassa Mme d'Orcley, dont la physionomie bouleversée lui apprit tout. — C'en est fait de Marie, se dit-il. Et toutes les horreurs de la séparation inévitable pénétrèrent dans l'abîme de son cœur.

En un instant, il fut dans la chambre de Marie. Il alla droit à elle et tomba sur le carreau. Quand il eut recouvré ses esprits : — Marie, Marie, s'écria-t-il, dors-tu? — Monsieur, dit-il en s'adressant au médecin, voyez, elle est pâle, elle est froide, s'est-elle évanouie? ne pouvez-vous la ranimer? — Marie, oh! parle-moi, oh! par pitié, un mot, un seul

mot. Malheureux ! je suis venu trop tard. Un sourd sanglot suffoqua George. On l'entraîna dans la chambre de Mme d'Orcley.

Après une explosion de désespoir : — Je veux la revoir, dit-il ; et, retournant sur ses pas, il se tint longtemps près de Marie. Puis, il se réveilla comme en sursaut : « Morte, morte ! » s'écria-t-il. Alors il se jeta sur le corps de sa pauvre amie, dont il baisa les joues, le front, les cheveux et qu'il serra convulsivement. On eut beaucoup de peine à l'arracher de cette étreinte et on l'entraîna de nouveau.

Marie était encore belle dans la mort. Sa bouche immobile était fermée d'un sceau mystérieux ; et ses lèvres énigmatiques, mais sublimes, semblaient taire et raconter à la fois le monde inconnu.

FIN.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

s book is under no circumstances to be
taken from the Building

RVD FEB 1 1917

